





S. 6. 6. 287-1

Alciphron

UD² 3269¹

Cluet. Gr. Vet. 250. p. 758.

LETTRES

GRECQUES,

PAR LE RHÉTEUR ALCIPHON.

TOME PREMIER.

LES COURTISANNES.

LETTRES
GRECQUES,
PAR LE RHÉTEUR ALCIPHRON;
OU
ANECDOTES
SUR LES MŒURS ET LES USAGES
DE LA GRÈCE,

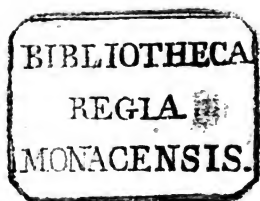
Traduites pour la première fois en françois,
Avec des Notes historiques & critiques.

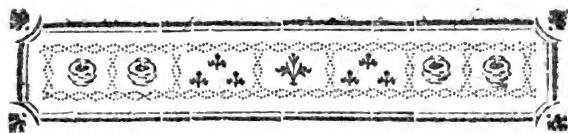
TOME PREMIER,
LES COURTISANNES.



A AMSTERDAM;
Et se trouve A PARIS,
Chez N Y O N l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
quartier S. André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXV.





P R É F A C E.

IL me paroît difficile d'assigner le tems auquel Alciphron a vécu. Sa personne & le lieu de sa naissance sont également inconnus. On est fondé par ses Lettres à présumer qu'il fut un rhéteur distingué dans son art. Bergler, son dernier éditeur, qui a fait quelques recherches à ce sujet, prétend qu'il a existé dans les tems qui ont suivi immédiatement le regne d'Alexandre-le-Grand. Je m'en tiens à cette idée, & je le crois antérieur à Lucien. Quelques-unes des Lettres d'Alciphron, entr'autres la pre-

miere de la seconde Partie, & la vingt-unieme de la troisieme Partie, paroissent avoir servi de modeles à Lucien pour ses Dialogues intitulés *les Lapithes* ou *le Banquet des Philosophes*, & *le Coq* ou *le Songe*. J'ai exposé dans mes remarques sur ces Lettres, les raisons qui me déterminent à penser qu'Alciphron a existé long-tems avant Lucien. Je laisse aux scrutateurs des antiquités grecques à vérifier si Alciphron le méandrien, dont Athenée fait mention (*liv. I*) & que Suidas dit avoir été un philosophe de Magnésie sur le Méandre, a quelque rapport avec notre Alciphron. Je ne vois rien qui me porte à le conjecturer.

Mais je ne crois pas que l'on puisse dire avec Bergler , qu'Alciphron soit le même que le rhéteur Alcime , dont parle Diogène-Laërce dans la vie de Stilpon (*liv. 2 , segm. 114*). Pourquoi ce changement de nom ? Comment reconnoître Alciphron dans cet Alcime qui tenoit le premier rang parmi tous les rhéteurs grecs ? Il n'y a qu'un éditeur épris du mérite de l'auteur qu'il fait reparoître en public , qui ait pu trouver la même personne désignée sous deux noms si différens.

Il est vrai que la beauté du style d'Alciphron a pu déterminer Bergler à adopter cette conjecture. Son expression constamment pure ,

saine , précise , toujours proportionnée à la nature du sujet qu'il traite , est vraiment attique. Lucien est beaucoup plus enflé , plus diffus ; sa diction est plus asiatique que grecque. Alciphron fait parler les courtisannes , les parasites , les pêcheurs , les gens de la campagne , les esclaves même avec une naïveté & une simplicité toujours élégantes , mais bien dans le caractère des personnes qu'il met en avant. Ce style ne conviendrait pas à la majesté de l'histoire , à la gravité de la morale ; il n'étoit propre qu'à des lettres du genre de celles d'Alciphron , que l'on peut regarder comme autant d'héroïdes , d'éclagues , d'idylles , d'élégies & d'épi-

tres en prose poétique, dont il ne fera pas difficile aux versificateurs de notre tems de tirer des sujets de compositions nouvelles. Plusieurs Lettres de la première Partie en offrent des modèles que l'on peut regarder comme neufs.

La *Bibliothèque grecque* de Fabricius (tome I, ch. 10, pag. 425) ne fait mention que de quarante-quatre lettres d'Alciphron, comprises dans l'ample recueil qu'Alde Manuce fit paroître à Rome en 1499, sous le titre *Epistolæ diversorum philosophorum*, in-4°. Ce même recueil fut réimprimé à Genève en 1606, in-fol. avec une traduction latine de toutes les lettres.

Lambécius, bibliothécaire de

L'empereur (*livre 6 du Catalogue raisonné de la bibliothèque de Vienne*) avertit qu'il y existoit en manuscrit plusieurs lettres d'Alciphron qui n'avoient pas été connues d'Alde Manuce. On savoit qu'il y en avoit d'autres au Vatican. C'est sur ces indications que Bergler entreprit d'en donner une nouvelle édition qu'il croyoit complète. Il en rassembla soixante-douze qu'il joignit aux quarante-quatre que l'on connoissoit déjà.

Cependant, il peut se faire que dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, cotés 1696, 2720, 3021, & 3050, il y en ait quelques-unes qui ne soient pas comprises dans l'édition de Bergler ;

mais comme elles sont indiquées sous le titre général de pêcheurs , de parasites & de gens de la campagne , je ne présume pas qu'elles soient différentes de celles que Bergler a recouvrées. Je suis obligé de m'en tenir à cette conjecture , parce que je ne suis pas à portée de consulter ces manuscrits.

Si j'avois eu le dessein de donner une nouvelle édition du texte original , je n'aurois pu me dispenser de les voir ; mais celle que Bergler en a donnée , passant pour être correcte , je m'en suis contenté pour faire ma traduction françoise.

On verra néanmoins dans plusieurs de mes remarques , que j'ai

étudié le texte avec assez de soin , pour changer quelques termes qui ne m'ont pas semblé conformes à la composition originale , & leur donner en conséquence une autre signification que celle que présente l'édition de Bergler ; en quoi j'ai certainement eu plus à cœur de rendre ma traduction exacte , que de faire parade d'une vaine érudition qui n'est plus du goût de notre siècle.

Le docte Barthius (*Advers. l. 3, cap. 17*) parle d'Alciphron comme d'un écrivain ingénieux & agréable , mais trop recherché dans son atticisme ; ce qui diminue le plaisir que l'on trouve à le lire. Il dit qu'il a besoin d'un bon interprète. On ne connoissoit de son tems que

la version latine jointe au texte grec de l'édition de Genève. Bergler n'a travaillé que long-tems après sur Alciphron : mais si Barthius avoit été son contemporain, peut-être n'eût-il pas trouvé sa version latine préférable à l'ancienne. Elle est d'une dureté tout-à-fait déplaisante. Si on la compare au texte, on sera étonné qu'un homme qui l'avoit étudié avec tant d'attention, l'ait rendu si maussadement. Cela n'a pas empêché que l'on n'en ait beaucoup vanté l'exactitude. Les *Ades des savans de Léipsick* (Mai 1715, art. VII), la *Bibliothèque ancienne & moderne* de le Clerc (tome 3, part. 2, art. IV) en parlerent avec éloge.

Le Journal de Trévoux (*Janvier 1716, art. VII*) en annonçant cette nouvelle édition, dit : « Ceux qui » ne cherchent qu'un style étudié, » élégant & concis, en demeurent satisfaits. Mais du reste, c'est » ce qui s'appelle de pures bagatelles, dans celles qui se peuvent » lire ; dans les autres, c'est des » obscénités. On n'y voit ni traits » d'histoire, ni sentimens moraux, » ni rien qui puisse contribuer à » perfectionner l'esprit & le cœur. » Alciphron n'a pas écrit ces lettres » en son nom ; il emprunte divers » personnages de pêcheurs, de laboureurs, de parasites lâches & » effrontés, auxquels il donne des » noms qui ont rapport à leur genre

» de vie. Mais il introduit aussi des
» courtisannes sans pudeur. Une de
» leurs lettres a été assez , pour se
» croire obligé de passer toutes les
» autres. Ce n'est guère l'usage par-
» mi ces sortes de gens d'écrire
» des lettres. Théocrite , Virgile ,
» Sannazar , les font entretenir
» ensemble , ce qui leur convient
» mieux ».

A la suite de ce jugement sé-
vere , & tout-à-fait dans le carac-
tere & les mœurs des journalistes
qui le portent , ils ajoutent : « Il
» n'y a guère de choix à faire dans
» les lettres d'Alciphron , & on n'en
» a vu aucune qui mérite beaucoup
» de préférence ». Enfin ils en
citent deux qui dans l'ordre où je

les présente, font la première de la troisième Partie, & la huitième de la seconde.

Je ne dirai rien sur cette partie de leur décision : on a les Lettres, & on jugera s'il n'y a aucun choix à faire entr'elles. Je suis plus surpris qu'ils aient avancé que l'on n'y trouve ni traits d'histoire, ni sentimens moraux, ni rien qui puisse contribuer à perfectionner l'esprit & le cœur. Je les ai considérées sous un tout autre aspect : j'y ai trouvé quantité de traits d'histoire indiqués, ainsi qu'ils doivent l'être dans une lettre. Il en est de même des sentimens moraux ; la plus grande partie de ces lettres en contiennent de très-frappans. On en

trouve même dans celles des courtisannes & des parasites. Il y a donc des traits qui peuvent contribuer à la perfection de l'esprit & du cœur.

La décision des journalistes de Trévoux ne doit donc être considérée que comme le sentiment particulier de quelque littérateur jésuite, pieux, & d'une conscience timorée. Il fut chargé de parler de ce livre que tant d'autres journaux littéraires avoient annoncé avec éloge ; mais scandalisé du ton qu'y prennent les courtisannes, indigné de l'effronterie & de la bassesse des parasites, il prit de la totalité du recueil l'idée la plus défavorable ; il ne songea qu'à

prévenir le public contre la lecture d'un livre qu'il regardoit comme aussi inutile que dangereuse.

Après l'avoir bien examiné, je n'en ai pas jugé de même. J'ai pensé qu'une traduction en notre langue des lettres d'Alciphron, enrichiroit la littérature françoise d'une production peut-être unique dans son genre, ou du moins assez singulière pour être piquante. J'y ai retrouvé la plus grande partie non-seulement des usages civils & religieux de l'ancienne Grèce, mais de plus les coutumes ordinaires des peuples, celles qui servent le plus à caractériser une nation, à en faire connoître les mœurs & les sentimens. J'y ai reconnu le but

moral d'Alciphron; & ces Lettres, qui n'ont paru au journaliste de Trévoux que de pures bagatelles, sont devenues pour moi une source utile d'instructions sur tous les points principaux de l'antiquité grecque. Les remarques dont j'ai accompagné ces Lettres en feront la preuve; elles naissent immédiatement du texte qu'il falloit développer, pour faire connoître l'intention qu'a eu l'auteur en les composant.

J'espère même que l'on me saura quelque gré de la manière dont j'ai traité tout ce qui regarde les mœurs. Les lettres des courtisanes ont une utilité réelle, en ce qu'elles exposent le danger qu'il

Il y a toujours eu à avoir des liaisons avec elles. Dans tous les tems elles ont été ce qu'elles sont encore de nos jours. S'il y a quelques exceptions à faire , elles ne tournent certainement pas à l'avantage de l'honnêteté publique.

Il n'y a plus de parasites de profession , ainsi qu'il y en a eu à Athènes ; mais combien de vils adulateurs , de bas complaisans , d'intrigans subalternes les ont remplacés , & pourront se reconnoître dans ce qu'Alciphron dit des parasites grecs ! La troisieme partie de ces Lettres a pour objet la vie des gens de la campagne , leurs travaux , leurs sentimens , leurs mœurs. C'est en quelque sorte l'his-

toire du peuple de la Grèce ; non celle du moment , mais celle de la nation & de ses usages , de son état indépendant des révolutions publiques. Chaque lettre présente un tableau différent , dont l'ensemble forme celui de la manière de vivre de toute la nation. Je n'en dirai pas davantage ici , m'étant expliqué plus au long dans les Discours qui sont à la tête de chaque Partie de ces Lettres.

Il me reste à parler de l'ordre que je leur ai donné. Je crois avoir suivi celui qui sera le plus au goût du public , en rassemblant dans la première Partie toutes les lettres des courtisannes & celles qui sont du genre érotique ; dans la se-

conde, les lettres des parasites ; dans la troisieme, celles des pêcheurs, des habitans de la campagne, & d'autres gens de cette classe. Dans les éditions précédentes auxquelles Bergler s'est conformé, elles étoient toutes mêlées ensemble. Cette confusion est peut-être une des causes qui ont empêché que l'on n'ait fait jusqu'à présent quelque attention à ce monument de l'antiquité grecque.

Au titre simple sous lequel les Lettres d'Alciphron ont été mises au jour, j'ai ajouté la qualification d'*Anecdotes sur les mœurs & usages de la Grèce*. Je fais que le terme *Anecdotes* désigne des faits qui n'ont pas encore été publiés, de

forte qu'un auteur qui annonce son ouvrage sous le titre d'*anecdotes*, s'engage à apprendre à son lecteur des choses qui ont été ignorées jusqu'alors. Ce n'est pas ma prétention. Cependant, les faits particuliers, les remarques sur la conduite & les mœurs privées des Grecs, que j'ai tirés d'une multitude d'écrivains où ils sont comme ensevelis sous l'importance des récits où ils se trouvent dispersés, ne me donnent-ils pas le droit d'annoncer mon travail sous le titre d'*anecdotes*? N'est-ce pas leur donner une nouvelle existence, que de les présenter à la suite de ces lettres, dont ils sont le développement & l'explication.

Je n'ose pas me flatter d'avoir rempli les vœux du savant Barthius , qui estimoit assez les Lettres d'Alciphron , pour souhaiter qu'elles trouvassent un traducteur plus élégant & plus fidele que ceux qu'elles avoient eus jusqu'à son tems. Bergler les a traduites au commencement de ce siècle ; sa traduction est estimée pour la fidélité ; mais elle se ressent de l'aspérité de son caractère , & de la mauvaise fortune contre laquelle il eut à lutter toute sa vie (a). Il rend la

(a) Etienne Bergler , né à Hermanstad en Transylvanie , savoit parfaitement le grec ; mais il étoit d'un caractère insociable. Son humeur difficile , & ses manieres brusques & grossieres , lui ayant aliéné parens , amis & con-
pensée

pensée de son auteur, mais avec une dureté qui lui enleve toutes

noissances, il quitta son pays pour chercher fortune ailleurs; il vint à Léipsick, & se mit aux gages du libraire Fritsch, en qualité de correcteur d'imprimerie. Il passa ensuite à Amsterdam, où il donna ses soins à l'édition d'Homere, publiée en deux volumes par les Westeins en 1707. Peu après il alla à Hambourg, où il aida Fabricius dans la composition de sa Bibliothèque grecque. Il retourna chez Fritsch, & fit imprimer son Alciphron en 1715. Il s'attacha ensuite à Jean-Nicolas Mauro-Cordato, prince de Valachie, dans la bibliothèque duquel il trouva les cinq premiers chapitres de la Démonstration évangélique d'Eusebe, qu'il envoya à Fabricius, qui les fit imprimer en 1725. La mort de ce prince ayant laissé Bergler sans patron & sans ressource, son humeur inquiète & chagrine le fit passer à Constantinople, où l'on dit qu'il mourut musulman; triste fin de la vie errante & misérable qu'il avoit presque toujours menée. Ces particularités sur Bergler sont tirées de la préface de

ses graces ; & c'étoit ce qu'il falloit conserver à Alciphron ; c'est par-là qu'il intéresse le plus.

Je me suis donc attaché principalement à saisir sa maniere , à la rendre autant qu'il étoit possible en françois. Pour cela , dès que j'ai cru avoir bien saisi le sens & l'expression originale d'une lettre , je l'ai promptement traduite : je l'ai revue ensuite avec soin , conservant le dessin & toutes les nuances du tableau original. Je n'ai corrigé que les négligences infé-

l'Aristophane publié par Pierre Burman en 1760 , avec la traduction latine de Bergler : Burman dit qu'il en acheta le manuscrit après sa mort , & que l'ayant trouvé très-exact , il auroit cru faire tort au Public , s'il n'en eût pas fait l'édition.

parables du premier trait, & quelques répétitions des mêmes termes que l'on ne pardonne point dans une piece aussi peu étendue qu'une lettre, souvent fort courte. J'ai pensé que trop de refontes & de corrections n'étoient propres qu'à faire disparoître les beautés de l'original que l'on faisoit aux premières idées, & qui s'anéantissent quand on repasse trop souvent le pinceau sur le même trait. Ce tâtonnement indique le travail servile du copiste, & autorise la critique à dire que l'on étouffe un auteur en voulant lui donner une perfection qui lui est étrangère, & qui n'existe que dans l'imagination froide de celui qui veut le revêtir

de ses couleurs foibles & obscures. Je ne dois pas prévenir le Lecteur sur mes remarques; il jugera de leur utilité & de leur agrément : elles sont si variées, que j'espère qu'elles ne donneront pas une nouvelle existence à *l'ennui qui naquit un jour de l'uniformité.*

Nota. On a exigé quelques retranchemens qui tombent sur des endroits d'autant plus intéressans, qu'ils caractérisent mieux les mœurs des Grecs & leur goût pour le plaisir; mais on a cru qu'ils blesseroient la décence par la liberté des tableaux qu'ils présentent. Ce que l'on a conservé de la IX^e Lettre de la première Partie, peut en donner une idée; on l'auroit même entièrement retranchée, si elle n'eût rappelé l'origine d'un des plus beaux monumens antiques de la Vénus aux belles fesses, si connue des amateurs des beaux arts, tant de fois imitée par les artistes modernes, que l'on voyoit autrefois à Rome au petit Farnèse, & qui depuis a été transportée à Naples.

LETTRES



LETTRES

— D U —

RHÉTEUR ALCIPHRON.



PREMIERE PARTIE;

LES COURTISANNES.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

L'OUVRAGE publié par Athenée, grammairien grec, qui vivoit dans le second siècle de notre ère, est de tous les livres anciens le plus propre à nous

Tome I.

A

2 LES COURTISANNES,

faire connoître les usages & les mœurs des Grecs. Ce recueil, qui a pour titre *les Deipnosophistes*, ou les Sophistes à table, prouve que son auteur avoit une érudition immense, & qu'il avoit lu une multitude prodigieuse de livres de tous genres, dont la plus grande partie nous feroient absolument inconnus sans les fragmens qu'il en cite, & qui font en partie le sujet des conversations qu'il suppose entre les différens personnages qu'il fait parler.

Ce n'est que dans cet ouvrage que l'on trouve une multitude d'anecdotes curieuses & intéressantes sur la vie privée des Grecs; & lorsqu'il y est question des affaires publiques, on voit que le but de l'auteur est toujours de donner une idée du caractère, des mœurs & des sentimens du personnage qui y jouoit le principal rôle.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 3

Les meilleurs critiques, à la tête desquels on peut mettre Bayle, prétendent qu'Athenée a été très-maltraité par les copistes. Le premier & le second livre, une partie du troisième & du quinzième, sont perdus, & ont été remplacés par ce que l'on a tiré d'un abrégé de tout l'ouvrage fait il y a sept ou huit cents ans par un Grec du bas-Empire. Les autres sont regardés comme entiers, & tels à-peu-près qu'ils sont sortis de la plume d'Athenée.

Il a employé la plus grande partie du treizième livre à parler des courtisannes grecques. C'est de-là que j'ai tiré presque tout ce que je vais en dire, & qui me paroît nécessaire à l'intelligence de la première partie des lettres d'Alciphron.

On peut regarder ce treizième livre comme une partie de la chronique scan-

4 LES COURTISANNES,

daleuse de la Grece ; il s'y trouve même des traits trop obscènes pour être traduits dans notre langue : mais on en peut citer encore assez pour se former une juste idée des courtisannes , du rang qu'elles tenoient dans les villes principales , de l'espece de considération dont elles jouissoient , de leur luxe , de leurs qualités , de leurs vices , & du goût effréné des Grecs pour la volupté la plus licentieuse.

Je laisse à mes lecteurs le soin de faire la comparaison des célèbres courtisannes de notre tems avec celles des beaux siecles d'Athènes. Ils jugeront si les mêmes goûts & les mêmes excès n'établissent pas une ressemblance sensible entre les mœurs & les usages des tems les plus éloignés les uns des autres, sur-tout parmi des peuples policés, chez lesquels les sciences, les arts &

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 5

le luxe ont été portés au plus haut degré.

C'est environ à l'an 600 avant l'ère chrétienne que l'on doit fixer l'établissement des courtisannes , ou femmes publiques à Athènes ; lorsque Solon abrogea les loix austeres de Dracon, & qu'il en publia de plus douces ; faisant plus, par cette réforme , pour le bien public, que le philosophe qui avoit donné les premieres (a).

Philémon, poëte comique , contemporain de (b) Ménandre , dit que le nouveau législateur acheta des jeunes filles qu'il plaça dans des lieux publics de prostitution , & qu'il les offrit comme

(a) Voyez Arist. liv. 4 , polit. cap. 1.

(b) Athenée , liv. 13 , toutes les citations des anciens poëtes grecs sont tirées de ce livre , ainsi que j'en ai averti plus haut.

6 LES COURTISANNES,

un soulagement nécessaire aux desirs ardens & impétueux de la jeune Athénienne, & comme un moyen sûr de mettre l'honneur des femmes mariées en sûreté (a).

(a) Il y a un peu plus d'un siècle, qu'à Venise le conseil des Dix bannit toutes les courtisannes de la capitale & même des terres de la république. Mais il ne tarda pas à reconnoître que sa sévérité ne convenoit plus à l'état actuel des mœurs. Les jeunes nobles, les citadins, le peuple même se portèrent pendant leur absence aux plus grands excès : ils forcerent les maisons, les couvens mêmes : les femmes & les filles honnêtes n'étoient plus en sûreté chez elles. Le gouvernement ne vit d'autre moyen d'arrêter le désordre, que de faire revenir au plutôt les courtisannes, de leur assigner des maisons & un certain revenu pour vivre, en attendant qu'elles pussent y pourvoir par leur industrie. Leur état y est à peu-près le même qu'il étoit à Athènes; elles sont sous la protection des magistrats qui ne

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 7

O Solon ! s'écrie le poëte , vous devîntes le bienfaiteur de la nation ; j'en atteste le grand Jupiter : vous ne vîtes dans cet établissement que le salut & la tranquillité du peuple. Il devenoit d'une nécessité absolue dans une ville où il étoit difficile qu'une nombreuse & bouillante jeunesse n'obéît pas aux loix les plus impérieuses de la nature. Vous prévîntes de très-grands inconvéniens , & des désordres inévitables , en plaçant dans des maisons marquées à

souffrent pas qu'on les insulte , ou que l'on manque aux conventions que l'on a faites avec elles ; comme il assure chez elles la sûreté & la tranquillité que l'on doit espérer en semblable lieu. Voyez *l'Histoire du gouvernement de Venise* , par Amelot de la Houssaie , in-8 , 1676 , pag. 90. Mal nécessaire , mais inévitable Il y aura , dit Tacite , hist. 4 , des vices de cette espece tant qu'il y aura des hommes.

A iv

8 LES COURTISANNES,

cet effet, les femmes que vous aviez achetées pour être celles de tout le public, & qui par leur état ne pouvoient refuser leurs faveurs à quiconque vouloit les acheter.

Nicandre, grammairien grec, cité par Athenée, dit que Solon fit bâtir un temple à Vénus-populaire, & construire des lieux publics où les courtisannes se prostituoient à prix d'argent, & la somme étoit modique. On n'esfuyoit de leur part ni délais, ni dédains affectés, ni refus. Le commerce qu'on avoit avec elles n'entraînoit ni jaloufies, ni rivalités, ni vengeances. La femme d'autrui étoit à l'abri de toute poursuite.

Cet établissement une fois fait, les courtisannes les plus distinguées par leur beauté, l'art de la faire valoir, & d'autres talens naturels, ne tarderent

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 9

pas d'acquérir de la célébrité, & de jouir de la considération que pouvoit accorder à cette sorte de mérite un peuple très-voluptueux.

Telle fut la fameuse Aspasia, que Socrate ne jugea pas indigne de ses attentions. De son tems, les courtisannes étoient déjà très-multipliées dans l'Attique & le Péloponnèse. Aspasia en avoit établi à Athènes plusieurs qu'elle avoit formées; & peu après elles devinrent la cause d'une guerre opiniâtre qui désola la Grèce pendant vingt-sept ans. C'est ce que dit expressément Aristophane: « De jeunes Athéniens ivres, à
» la suite d'un grand festin, allèrent tu-
» mutuellement à Mégare, & y enle-
» verent la courtisane Simethe: les
» Mégariens outrés de l'insulte, s'en ven-
» gerent en enlevant à leur tour deux
» filles qui appartenoient à Aspasia;

A v

10 LES COURTISANNES,

» Périclès, excité par sa favorite, fit dé-
» clarer la guerre aux Mégariens. Ainsi
» une étincelle allumée par ce puissant
» soufflet, excita un incendie général,
» & une guerre qui intéressa toute la
» Grèce ».

Ce fait est cité par un des interlocuteurs d'Athénée, comme une preuve du danger qu'il y a de s'attacher aux courtisannes qui se mettent au plus haut prix... « Il y en a tant d'autres, dit Iphicrates dans la pièce intitulée l'Anti-Laïs, » que l'on peut voir à moindres
» frais, & dont les talens pour la musique & la danse sont propres à faire
» passer le tems agréablement ». Il cite pour exemple Laïs, sans doter celle de Corinthe, dans les différentes circonstances de sa vie.

« Considérez-la, dit-il, actuellement,
» elle passe tout son tems à boire ou

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. II

» dans l'oisiveté, car une de ses prin-
» cipales occupations est de se repaître
» du spectacle de ceux qui sont à table.
» On peut la comparer aux aigles dans
» les différens périodes de leur vie.
» Jeunes, hardis & forts, on les voit
» saisir sur les montagnes les moutons
» & les lièvres, & les enlever à une très-
» grande hauteur, pour les dévorer en-
» suite tranquillement dans leurs aires.
» Sont-ils vieux, ils deviennent lâches &
» timides, ils se perchent sur le sommet
» des bâtimens inhabités, attendant que
» le hasard leur présente quelques vils
» animaux dont ils fassent leur proie.
» La faim les tourmente sans cesse. Nous
» connoissons ces vicissitudes, elles ne
» nous étonnent pas. Lais doit-elle nous
» surprendre davantage? Au printems de
» son âge, lorsque sa beauté étoit dans
» tout son éclat, l'or qu'on lui prodiguoit

» à pleines mains, la rendoit intraitable.
 » On eût plus aisément abordé le satrape
 » Pharnabaze, le plus fier de tous les
 » mortels. A présent que sa carrière est
 » fort avancée, que ses attraits usés dé-
 » périssent chaque jour ; rien n'est plus
 » facile que de la voir & d'en jouir : elle
 » va par-tout où on l'invite à boire &
 » à manger. Elle dédaignoit l'or ; aujour-
 » d'hui elle se contente de la plus pe-
 » tite monnoie. Jeunes ou vieux, elle
 » ne refuse personne : elle est adoucie
 » à un point que la moindre attention,
 » le plus petit présent, quelques pieces
 » d'argent, sont reçus avec reconnois-
 » sance ».

Tel étoit en général le sort des cour-
 tisannes grecques, même de celles qui
 dans leurs beaux jours avoient fait les
 délices des rois successeurs d'Alexandre
 & des grands de leurs cours : c'est

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 13

l'idée qu'en donnent les anciens poètes comiques dans les fragmens qu'ils en citent à leur sujet, & où il paroît que leur but étoit de ramener les Grecs à la simplicité & à l'honnêteté des mœurs antiques.

Cela n'empêchoit pas qu'elles ne tinssent un rang distingué dans la société, & même dans le culte public : il paroît qu'elles formoient entr'elles corps & communauté, & qu'à ce titre elles offroient des sacrifices au nom du peuple en certaines occasions. On en verra la preuve dans plusieurs des lettres écrites sous leur nom, & dans les notes qui se trouvent à la suite.

Par-tout, dit le poète Philetère dans la Chafferesse, on trouve des temples de Vénus-populaire ou courtisane (a),

(a) *Ἐταίρα, Amica, meretrix, socia.*

tandis que dans toute la Grèce il n'en existe pas un seul de Vénus-épouse.

Il y a eu des occasions où les peuples lui ont érigé, par une juste reconnoissance, des temples sous cette dénomination ; tel étoit celui d'Abide en Misie. Les esclaves s'étoient emparés de la ville, & en avoient chassé leurs maîtres. Ceux qui avoient la garde de la place se croyant en sûreté, firent un grand festin auquel ils inviterent plusieurs courtisannes ; ils poussèrent la débauche fort avant dans la nuit. Une d'entr'elles les voyant ivres & endormis, enleva les clefs des portes, les ouvrit, courut avertir les Abidéniens, qui ayant aussitôt pris les armes, entrèrent en foule, & massacrèrent les soldats de la garnison. Pour témoigner leur reconnoissance à la femme qui les avoit si bien servis, ils élevèrent un temple à Vénus-cour-

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 15

tisanne , dont elle fut la prêtresse principale.

Alexis de Samos , au livre second de l'histoire de son pays , dit que les courtisannes qui accompagnerent Périclès au siège de la capitale de cette île , bâtirent un temple de Vénus-prostituée , d'une partie des gains immenses qu'elles firent par le commerce de leurs charmes.

Une des plus anciennes loix de Corinthe ordonnoit que dans les occasions où la conservation de la ville & le salut des citoyens couroient des risques imminens , on fît venir une assemblée nombreuse & solennelle de courtisannes , pour adresser des supplications publiques à Vénus , protectrice de la ville ; après qu'elles étoient finies , & que le peuple s'étoit retiré , elles avoient le pri-

vilége de rester seules dans le temple de la déesse.

Lorsque le roi de Perse fit cette invasion qui sembloit devoir anéantir toute la race des Grecs, les courtisannes de Corinthe se rendirent au temple de Vénus, & y firent des prières & des sacrifices publics pour le salut de toute la Grèce. Ce fut à leur zèle & à leur ferveur, autant qu'à la protection de la déesse, que l'on attribua la conservation du boulevard de la Grèce. C'est ainsi que l'on qualifioit la ville & la citadelle de Corinthe, que Philippe de Macédoine appelloit les clefs de la Grèce.

Les Corinthiens, pour conserver la mémoire de ce grand événement, consacrerent dans le temple de la déesse un tableau où l'on voyoit les portraits des courtisannes qui avoient rendu Vénus propice aux vœux des citoyens,

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 17

& qui , après avoir fait les supplications publiques , étoient restées dans le temple.

Cet usage , autorisé par les loix , devint bientôt la regle de la conduite des particuliers. Dans quantité d'occasions intéressantes pour eux , ils promettoient solennellement à la déesse de lui présenter des courtisanes s'ils obtenoient l'effet de leurs vœux. C'est ainsi que Xénophon , citoyen de Corinthe , allant combattre aux jeux olympiques , promit à Vénus une nouvelle courtisane s'il revenoit vainqueur.

La treizième des Olympiques de Pindare nous apprend qu'il remporta le prix de la course du stade & des cinq jeux publics , le pugilat , le jet du disque , la course , le saut , & la lutte. Cette ode fut composée à l'honneur de Xénophon.

18 LES COURTISANNES,

Ce poëte célèbre fit une nouvelle piece de vers encore à la louange du même vainqueur, qui fut chantée lorsqu'à son retour à Corinthe il immola des victimes. Il parle d'abord des courtisannes qui accompagnerent Xénophon à son retour, lui firent cortége lorsqu'il vint faire ses remerciemens à la déesse Vénus, & sacrifierent avec lui.

O reine de Chypre, dit-il, il s'est fait accompagner dans ce bois qui vous est consacré, par vingt-cinq filles charmantes, pour remplir son vœu avec plus de satisfaction & d'allégresse.

Et vous, jeunes étrangères, ministres des sacrifices de l'opulente Corinthe, que l'on voit chaque jour offrir l'encens sur vos mains délicates; vous qui traitez le citoyen & le voyageur avec tant d'affabilité; combien de fois vous nous avez rendu propice la mere des amours!

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 19

Vos prieres ferventes & sinceres s'élevent jusqu'au trône de la divinité, & nous en attirent les secours & les faveurs.

Jeunesse fortunée, qu'il vous est doux, lorsque la nature vous y convie, de jouir à votre aise, dans des retraites voluptueuses, des charmes de ces aimables prêtresses !

Mais, ajoute le poëte, que penseront de moi mes maîtres, de m'entendre chanter sur ce ton, de consacrer mes vers à l'éloge des femmes publiques ? Craignoit-il que les citoyens de Corinthe ne désapprouvassent cette liberté ? Les courtisannes elles-mêmes, suivant Athenée, lui avoient donné quelques inquiétudes Il se rassure bientôt, il ne prévoit rien que d'heureux de tout ce que son génie lui inspire à ce sujet, il ne s'attend qu'à

des applaudissemens unanimes ; il reprend & dit avec assurance : N'ai-je pas chanté sur ma lyre combien l'or est précieux ? C'est la pierre de touche de la beauté & de ses prérogatives.

Le goût dominant de la volupté , le commerce assidu des courtisannes qui sembloient tenir le premier rang , & donner le ton par-tout , avoit acquis une sorte de célébrité à la ville de Corinthe au-dessus de toutes celles de la Grèce. Il paroît même que les mœurs y étoient assez dépravées , pour qu'elle se fît une gloire de l'emporter sur Athènes , au moins dans ce genre. Aussi les Corinthiens se vantoient-ils que Vénus, sortant des ondes , avoit salué leur citadelle. Mais leurs prétentions ne les mettoient pas à l'abri de la satire des poètes comiques. Eubule , dans une de ses pieces qui a pour titre les Intéressés

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 21

(*Cercopes*), fait dire assez plaisamment à un de ses acteurs : « Je suis venu à » Corinthe, je comptois m'y régaler » de quelques-unes des productions du » pays, de l'Ocimon (*a*) ou de quel- » qu'autre légume, mais tandis que je » m'amusois à la bagatelle, j'ai perdu » ma casaque ».

Ce goût pour la volupté paroît avoir toujours été le même à Corinthe, tant qu'elle a été habitée par les Grecs : dès les tems les plus reculés, dans l'embaras des plus grandes affaires, il prenoit le dessus.

Cypselus (*b*) qui s'empara du gou-

(*a*) Ocimon étoit une courtisane de Corinthe, très-fameuse. Le comique a joué sur le mot ; Ocimon, nom de la courtisane, signifioit aussi basilic, plante très-connue.

(*b*) Pausanias, Voyage historique, liv. 2.

22 LES COURTISANNES,

vernement de cette ville, plus de sept siècles avant l'ère chrétienne, puisqu'il fut pere de Périandre, l'un des sept sages de la Grèce, qui regnoit à Corinthe en qualité de tyran, forcé de quitter la ville dans les premières tentatives qu'il fit pour l'assujettir à sa domination, se retira avec ses partisans sur le bord de l'Alfée, fleuve assez considérable du Péloponnèse, connu aujourd'hui sous le nom de *l'Orfée*. Cette ville qu'Athénée ne nomme point, & où Cypselus commença par établir des jeux ou combats de la beauté entre les femmes, fut peuplée en partie par les Parrhasiens, habitans de l'Arcadie. Ceux-ci, fideles aux institutions de leur fondateur, consacrerent dans la nouvelle ville un bois & un autel à Cérès d'Eleusis, & annoncerent qu'à sa sollemnité il y auroit un combat de la beauté entre les femmes :

la première qui y triompha se nommoit Hérodice. Cet usage, dit Athénée, s'est conservé jusqu'à nos jours. Les femmes qui se présentent à cette lice sont qualifiées de Chrysophores, ou Port'or.

C'est, sans doute, par ces artifices que les législateurs des Grecs adoucissoient les mœurs trop agrestes des premiers habitans du pays; la civilisation dut son origine à la volupté, & toujours elle en conserva l'empreinte.

On craignoit à Corinthe que les courtisannes n'y manquassent; on faisoit acheter dans les pays voisins, sur-tout dans les îles de l'Archipel, & jusqu'en Sicile, de jeunes filles que l'on élevoit pour les prostituer lorsqu'elles auroient atteint un âge convenable pour répondre aux desirs du public. On les voyoit croître, on jugeoit par leurs traits naissans

24 LES COURTISANNES,

de la réputation qu'elles devoient se faire un jour.

Le peintre Apelles ayant rencontré Laïs toute jeune encore , & vierge, qui venoit de puiser de l'eau à la fontaine de Pyrène, surpris de sa beauté, il l'amena à un festin que lui donnoient ses amis ; Tu te moques de nous, lui dirent-ils, de nous amener cet enfant au lieu d'une courtisanne. Patientez, répondit le peintre, avant qu'il soit trois ans, vous la verrez en état de vous donner tout le plaisir que vous pouvez attendre des graces & de la beauté. Elle devint si belle que les peintres venoient sans cesse dessiner sa poitrine & sa gorge. Jalouse de la réputation de Phryné, elle mit tout en œuvre pour la surpasser s'il étoit possible. Elle eut une foule d'amans qu'elle traita tous également bien. Le philosophe Arisippe passoit tous les ans avec elle

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 25

elle les fêtes de Neptune à Egine , & la payoit très-généreusement. Un de ses esclaves lui représentoit qu'il faisoit trop de dépense pour une femme qui se prostituoit gratuitement à Diogène : Je lui donne beaucoup , dit le philosophe , pour avoir le plaisir d'en jouir , sans prétendre pour cela en priver les autres. Le cynique qui n'échappoit aucune occasion de mordre , prétendoit qu'Aristippe devoit ou ne pas rechercher Laïs , ou prendre comme lui la besace & le manteau de sa secte. Te paroît-il étrange , répondit Aristippe , d'habiter une maison qui l'a déjà été par d'autres , ou de monter sur un vaisseau qui a servi à quantité d'autres passagers ? Non , dit Diogène. Et pourquoi t'étonnes-tu donc que je voie une femme qui en a déjà tant vu d'autres. Cette prostitution publique ne diminueoit rien de l'empresse-

Tome I.

B

26 LES COURTISANNES,

ment que l'on avoit pour ces fortes de courtisannes ; elle ne servoit qu'à rendre leur réputation plus éclatante.

Laïs, née à Hiccare, petite ville de Sicile, & amenée dans son enfance à Corinthe où elle fut élevée, avoit rendu le lieu de sa naissance célèbre, au point qu'on le mettoit au rang de ce qui étoit de plus curieux dans cette isle, sans autre raison que d'avoir vu naître Laïs.

C'étoit une sorte de mérite que de démêler dans les traits d'une fille encore enfant le germe de la beauté qui devoit la rendre fameuse. On citoit comme une preuve de la sagacité de Socrate, d'avoir prédit peu après la naissance de l'Athénienne Théodote, qu'elle seroit d'une beauté éclatante. Quand elle y fut arrivée : Allons, disoit le sage, voir cette courtisanne, c'est le plus beau spectacle de la nature, dont on ne peut se faire

une idée, si on ne l'a pas considérée à son aise.

Un peuple aussi voluptueux que l'étoient les Grecs, devoit regarder la société des courtisannes comme une partie essentielle du bonheur de la vie. Nous en trouvons la preuve dans une des harangues de Démosthène. Nous avons, dit-il, pour notre plaisir des concubines avec lesquelles nous vivons dans un commerce habituel de galanterie: nos épouses sont pour nous donner des enfans légitimes, & pour veiller au soin de nos affaires domestiques (a).

On verra dans les lettres d'Alciphron que les femmes honnêtes évitoient avec

(a) Discours contre Néæra. Apollodore cité par Athenée, l'attribue à cet orateur, quoique les critiques en doutassent dès ce tems.

soin la compagnie des courtisannes, & jouissoient de la considération & des respects, tant de leurs maris que des chefs de la république. C'étoit même un crime capital aux courtisannes de troubler la paix des ménages. Les tribunaux usoient en pareil cas de la plus grande sévérité contr'elles.

Mais les dames Athéniennes n'avoient rien à espérer des éloges du public. Leurs vertus & leurs qualités ne devoient point faire d'éclat hors de l'enceinte de leurs maisons. Il semble cependant que la raison & les intérêts des bonnes mœurs eussent exigé davantage.

Théophraste, dans ses Paradoxes, dit que chez quelques Barbares, il y avoit des tribunaux établis exprès pour juger de la tempérance des femmes & de leur prudence dans l'administration des affaires domestiques, leur en décerner le

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 29

prix, en même-tems que celui de la beauté, qu'ils respectoient comme un don précieux de la nature, quoique des mœurs bien réglées & une conduite sage & modeste leur parussent bien préférables. Ces nations, que les Grecs orgueilleux traitoient de Barbares, avoient certainement pris le meilleur moyen pour rendre les femmes respectables, & les attacher aux devoirs de leur état (a).

(a) Les anciennes traditions sur l'honnêteté des mœurs & les vérités religieuses que l'on peut regarder comme naturelles, s'étoient mieux conservées parmi les Barbares que chez les Grecs. Ce n'est pas que ceux-ci ne les eussent connues aussi-tôt que les autres; mais leurs connoissances multipliées, le luxe, la volupté, & plus que tout encore, les disputes des philosophes entr'eux, avoient tellement obscurci les vérités primitives, la lumière qui luit dans tous les cœurs, que per-

30 LES COURTISANES,

Dans une ville où le luxe étoit porté au plus haut point , les dames mêmes les plus vertueuses ne pouvoient paroître en public que sous l'extérieur de la propreté & de la décence convenables à leur état. Si l'on en rencontroit quelques-unes dans les rues en habit malpropre ou négligé , elles étoient condamnées à une amende de mille drachmes , par les magistrats nommés *Ginécomi* , qui faisoient attacher à un platane du Céramique , un écriteau où on lisoit le nom de la dame

sonne n'y faisoit plus d'attention. Il suffisoit qu'une secte de philosophes eût proposé un sentiment , & pris quelque mesure pour l'accréditer , pour qu'une autre cherchât à le détruire. La vanité seule conduisoit tous ces prétendus philosophes , tandis que les Barbares , qui négligeoient les sciences & les arts de la Grèce , se conduisoient d'une manière plus conforme aux loix de la nature & de la raison.

& la sentence qui l'avoit condamnée. La somme étoit considérable, si la drachme attique doit être évaluée à six livres douze sols de notre monnoie. Quelques progrès que la philosophie eût faits à Athènes, elle étoit loin de la perfection où l'on essaye de la porter de nos jours ; puisqu'on s'imagine avoir fait de grands progrès dans la connoissance de la vérité, dès que l'on ose assurer que la nature n'exige ni n'autorise point toute cette modestie extérieure que d'anciens préjugés demandent dans les discours, les habillemens & les actions des femmes.

J'ai trouvé l'anecdote du platane dans la Relation d'Athènes ancienne & moderne, par Guillet. Pausanias qui ne s'est occupé qu'à donner la description des monumens de la Grèce, & l'histoire antique du pays, qui servoit à les ex-

pliquer, n'en parle pas : comme ce trait avoit plus de rapport aux mœurs dont il ne dit rien, qu'aux arts, il n'est pas étonnant qu'il l'ait omis. Il est si peu parlé des dames Athéniennes dans tout ce qui nous reste sur les antiquités de ce pays, que l'on me pardonnera cette petite digression. Je reviens aux courtisannes, qui même dans l'état politique ont joué un rôle beaucoup plus éclatant.

Les loix défendoient que les enfans qu'elles mettoient au monde fussent mis au rang des citoyens, quoique reconnus par des peres d'un nom illustre. Corysthius, cité par Athenée, rapporte au livre troisième de ses Commentaires historiques, que l'orateur Aristophon publia, sous la préture d'Euclide, une loi qui portoit que tout enfant qui ne seroit pas né d'une mere citoyenne, seroit réputé bâtard. Le poëte comique Cal-

lias ne laissa pas échapper l'occasion de reprocher au législateur qu'il avoit eu de la courtisane Choris des enfans qui sans doute ne seroient pas soumis à la sévérité de cette loi , à laquelle dans tous les tems on fit des exceptions.

Thémistocles , fils de Néocles , eut pour mere une courtisane de Thrace. Timothée , illustre capitaine athénien , étoit fils du célèbre Conon & d'une courtisane thracienne fort réglée dans ses mœurs , au sujet de laquelle on remarque que les femmes de cet état qui ambitionnoient la réputation d'être honnêtes , l'étoient plus constamment & plus réellement qu'aucune autre. On reprochoit un jour à Timothée d'être issu d'une telle mere : Je lui dois tout , dit-il , sans elle je ne serois pas fils de Conon.

Il n'est pas de mon sujet de parler

B v

34 LES COURTISANNES ;

des étrangers d'un rang illustre qui épou-
ferent des courtisannes, & en firent des
femmes légitimes. Je citerai seulement
Hiéronyme, tyran de Syracuse, qui
épousa la courtisanne Peitho qu'il affo-
cia publiquement aux honneurs du
trône, & Philetère, roi de Pergame,
fils d'une courtisanne paphlagonienne
nommée Boa, célèbre joueuse de flûte.

Mais je remarquerai que la plupart
des souverains qui régnoient dans les
contrées limitrophes de la Grèce, ti-
rerent d'Athènes les courtisannes dont
ils firent leurs favorites.

Cyrus le jeune, qui prit les armes
contre Artaxerxe son frère, & fit sou-
lever l'Ionie en sa faveur, menoit avec
lui dans ses expéditions, la célèbre
courtisanne Aspasia, qui d'abord eut
le nom de Milto. Il en avoit encore
une autre née à Milet, mais formée à

Athènes. Après la bataille de Cunaxa, où il perdit la vie, Aspasia tomba entre les mains d'Artaxerxe-Mnémon, qui n'eut pas moins de passion pour elle que Cyrus.

Philippe de Macédoine enrichit la danseuse Phylinna, dont il eut Aridée, qui succéda à la couronne après la mort d'Alexandre-le-Grand.

L'Athénienne Thaïs fit les délices d'Alexandre; elle l'engagea, à la suite d'une partie de débauche, à mettre le feu au palais de Persépolis. On prétend qu'après la mort du conquérant de l'Asie, elle épousa Ptolémée, l'un de ses généraux, qui fut le premier roi de l'Egypte, & qu'elle en eut trois enfans, deux princes, Léontiscus & Lagus, & la princesse Irène, qui fut mariée à Solon, dit le fortuné, roi de Chypre.

Ptolémée - Philadelphie, autre roi

B vj

36 LES COURTISANNES,

d'Egypte, eut plusieurs favorites grecques. On vante la beauté de Dydime, qui fut l'une d'elles; les graces & l'esprit de Stratonice, à la mémoire de laquelle il fit ériger un monument remarquable sur le bord de la mer, dans le voisinage d'Eleufis. Ce prince voluptueux fit des dépenses extravagantes pour ses maîtresses. On voyoit par-tout les statues de Cleiné, qui lui avoit servi d'échanfon; elle étoit représentée couverte d'une tunique très-légere, tenant à la main la coupe royale (a).

Il fit élever des palais superbes aux courtisannes Myrthéis, Mnéfide & Pothéines, quoiqu'il les eût tirées de l'état de musiciennes ou joueuses de flûtes,

(a) Cette coupe, appelée *Rython*, étoit faite en corne d'abondance; elle tenoit deux congés ou six pintes mesure de Paris.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 37

& que Myrthéis , qui sembloit tenir le premier rang parmi elles, eût été livrée au public avant que d'appartenir à ce prince.

Ptolémée - Philopator fut l'esclave plutôt que l'amant de la courtisane Agathoclée , qui bouleversa tout son Royaume.

Lamia , fille de l'Athénien Cléanor , celle qui fit bâtir un magnifique portique à Sicione , d'abord courtisane publique , devint ensuite maitresse de Démétrius-Poliocerte , qui lui associa la courtisane Leæna. La premiere des lettres d'Alciphron , dans le nouvel ordre, que je leur donne , mettra au fait du crédit que cette femme avoit sur Démétrius , & de ses sentimens pour lui.

Les officiers principaux de ces princes , à l'exemple de leurs souverains , voulurent aussi avoir pour maitresses des

38 LES COURTISANNES,

courtisannes grecques. Je ne parlerai que du Macédonien Harpalus, intendant de l'armée d'Alexandre. Après s'être enrichi par ses concussions, il se retira chez les Athéniens, & y devint amoureux de la courtisane Pithionice. Il prodigua pour elle l'or qu'il avoit accumulé, & après sa mort il lui consacra le plus magnifique monument. Il lui fit des funérailles pompeuses, auxquelles assistèrent en grand nombre les musiciens & les chanteurs les plus fameux, qui conduisirent le corps à son tombeau.

Ce monument, dit Dicéarque dans le livre qu'il a écrit sur la descente à l'autre de Trophonius, fait l'étonnement de ceux qui arrivent à Athènes par la voie sacrée qui conduit d'Eleusis à la ville. Etant placés au point d'où l'on a en perspective les temples, la citadelle, ils voient à côté du chemin un monu-

ment qui l'emporte en grandeur & en beauté sur tous les autres. Ils imaginent d'abord que ce ne peut être que le tombeau de Miltiade, de Périclès, de Cimon, de quelque général fameux, d'un grand homme qui après avoir rendu les services les plus signalés à la république, en aura reçu par reconnoissance ce superbe monument érigé aux frais du public. S'ils veulent favoir précisément pour qui il a été construit, & qu'on leur réponde que c'est pour la courtisane Pithionice; quelle idée prendront-ils des Athéniens qui l'ont souffert?

Théopompe, dans sa lettre à Alexandre, où il dévoile à ce prince la conduite indécente & les mœurs corrompues d'Harpalus : « Voyez vous-même, » dit-il, la vérité de ce que j'avance, » interrogez les habitans de Babylone » sur le faste avec lequel il a fait mettre

40 LES COURTISANES,

» au tombeau la courtisane Pithionice.
» Ce n'étoit cependant qu'une esclave
» de Bacchis la flûteuse, qui auparavant
» avoit été aux gages de la Thracienne
» Synope, & l'avoit suivie lorsqu'elle
» transporta son manoir d'Egine à Athè-
» nes. Voyez par quels degrés de prof-
» titution elle est arrivée à ces honneurs !
» Les deux monumens qu'il a fait élever
» à sa mémoire, lui ont coûté plus de
» deux cens talens, au grand scandale
» de tout l'univers, tandis que tous
» ceux qui sont morts en Cilicie à votre
» service, ou qui ont sacrifié leur vie
» pour la défense de la patrie, n'ont
» reçu après leur mort aucun hon-
» neur funébre, pas plus d'Harpalus
» que de vos autres officiers princi-
» paux ; & l'on voit deux superbes
» monumens, l'un à Athènes, l'autre à
» Babylone, consacrés à la courtisane

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 41

» Pithionice que l'on a vu se prostituer
» à tout venant pour une très-modique
» rétribution. Cet Harpalus qui osoit
» faire trophée de votre amitié, élève
» un temple , dédie un bois sacré &
» un autel à Vénus-Pithionice , bravant
» la vengeance des dieux dont il avilit
» le culte par l'usage indigne qu'il fait
» des cérémonies religieuses ; négligeant
» même de vous rendre les honneurs
» qui sont légitimement dûs à votre va-
» leur & à vos héroïques entreprises ».

Je n'ai pas entrepris de faire la chronique scandaleuse des maitresses des rois , tirées du nombre des courtisannes. Ce que j'en ai rapporté n'est que pour prouver quel cas les princes voluptueux faisoient de celles qui avoient été élevées à Athènes , & qui joignoient aux charmes de la figure , aux talens pour la danse & la musique , les agrémens de

42 LES COURTISANES,

l'esprit, la vivacité des saillies propres à presque toutes les femmes grecques, sur-tout à celles qui vivant dans la plus grande liberté, ne se gênoient sur rien, & donnoient en toute occasion carrière libre aux réparties les plus vives, quelque indécentes qu'elles fussent. Je n'en citerai aucune de cette espece; j'en laisse les détails dans la compilation d'Athénée, qui les a transmises à la postérité. Les auteurs dont il nous a conservé les fragmens, en ont parlé, les uns pour les blâmer, les autres pour plaire à un peuple qui tirant vanité de tout, vouloit même dans les circonstances les moins intéressantes, avoir la gloire de l'emporter sur les autres nations; il voyoit avec satisfaction que des femmes méprisables par état, parce qu'elles avoient été élevées à Athènes, où leurs talens naturels s'étoient perfectionnés, étoient

recherchées par les plus grands personnages de leur siècle qui les admettoient à une familiarité intime, & leur accorderoient souvent un crédit sans bornes. Au reste, on a vu dans tous les tems, même parmi des peuples aussi policés & aussi instruits que l'étoient les Grecs, ces exemples se renouveler, & toujours à la honte de ceux qui les ont donnés au public.

L'historien Théopompe, célèbre orateur & historien grec, dont nous avons rapporté une lettre adressée à Alexandre-le-Grand, dont il étoit contemporain (a), dit au livre 13 des Philippiques, que les plus illustres d'entre les Athéniens souvent se dégoûtoient de vivre au milieu d'un peuple qui avoit porté la dépravation des mœurs, le faste

(a) Il est cité par Athenée, livre 12.

44 LES COURTISANES,

& le luxe à l'excès; qui toujours divisé en factions, ne s'accordoit que pour traiter les riches citoyens, les hommes illustres, & les généraux célèbres comme des criminels d'état : ce qui détermina plusieurs d'entr'eux à préférer un exil volontaire au séjour d'une ville si orageuse. Ainsi Iphicrate se réfugia en Thrace; Conon dans l'isle de Chypre; Timothée à Lesbos; Charès à Sigée dans la Troade; Chabrias en Egypte. Tous n'avoient pas cependant le même mérite; on en jugera par le portrait que Théopompe fait de Charès. Il fut, dit-il, lent dans ses opérations & d'une assez grande nonchalance; il auroit pu ajouter qu'il étoit vain & présomptueux, ainsi qu'il le prouva dans la guerre des alliés, 358 ans avant notre ère. Mais il fut fameux par sa vie voluptueuse, même à la tête des armées : il traînoit à sa suite

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 45

une foule de courtisannes & de musiciennes ; il employoit à leur entretien une partie de l'argent destiné au paiement des troupes. Pendant ce tems , il ne touchoit point à ses revenus : ils lui servoient à gagner les orateurs, les chefs de factions , les juges mêmes qui auroient pu s'élever contre lui : aussi l'emporta-t-il sur ses collègues. Quel que fût leur mérite, il vint à bout de les éloigner du commandement, même de les faire condamner à des amendes ; quoiqu'il eût par-tout du désavantage , & que l'on fût qu'il s'étoit laissé gagner par l'or des fatrapes du roi de Perse , il ne cessa de jouir de la faveur du peuple. Cela devoit être ainsi, car tel étoit alors le goût général des Athéniens pour la volupté la plus licentieuse , que toute la jeunesse ne faisoit pas d'autre emploi de son tems qu'avec les courtisannes & les

46 LES COURTISANNES;

musiciennes : ceux qui étoient plus âgés le passoient au jeu & à d'autres exercices aussi pernicieux & aussi blâmables ; de sorte que les revenus de la république se dissipoient plus à des festins publics , à des distributions de viandes au peuple , qu'à sa conservation, sa défense & sa gloire.

Plutarque nous a conservé un bon mot de Timothée sur ce Charès dont nous venons de parler, qui nous apprend quelle étoit son espece de mérite. Lorsque le peuple , charmé de sa bonne mine, de sa haute taille, de sa force, & sans doute gagné par ses libéralités, le proposa pour général : il sera très-bon, dit Timothée, pour porter le bagage de l'armée, mais non pour en être le chef, qui doit avoir des yeux devant & derriere, & l'esprit assez pénétrant pour juger tout de suite du parti qu'il convient de prendre.

Timothée avoit raison , mais il n'en fut pas plus écouté du peuple , dont Charès étoit l'idole , parce qu'il employoit toute sa fortune , tout ce qu'il pouvoit enlever sur les ennemis , à donner des fêtes & des repas publics. Il dépensa dans un jour soixante talens qui lui avoient été accordés pour sa part du butin fait dans le temple d'Apollon à Delphes , à un festin splendide qu'il donna au peuple dans la grande place , & à des sacrifices dont les offrandes tournoient également au profit de la populace.

Ce ne fut pas le seul des chefs de la république qui se conduisit ainsi. Hyppias & Hypparque, fils de Pisistrate, établirent en faveur du peuple, plutôt pour le corrompre que pour le perfectionner , des festins publics à certains jours de fêtes, & des débauches que la religion sembloit autoriser. Les cour-

tisannes y étoient admises : le nombre en étoit si grand, que leur assemblée se comparoit aux flots de la mer. Personne ne fut plus voluptueux que Périclès ; il méprisa les bienséances au point de mettre hors de sa maison sa femme légitime pour habiter avec la courtisane Aspasia de Mégare. Je n'entrerai pas dans le détail du luxe & des débauches de tout genre d'Alcibiade ; je dirai seulement qu'à son retour d'Olympie, il ne craignit pas d'exposer en public deux tableaux, dans l'un desquels il étoit représenté recevant la couronne aux jeux olympiques ; dans l'autre, il étoit assis sur les genoux de la courtisane Néméa, & peint si avantageusement, que sa beauté avoit un air de volupté dont une femme même auroit dû rougir. On peut juger que dans un état populaire, conduit par de tels chefs,

les

les mœurs publiques répondoient à celles des particuliers qui gouvernoient.

Démétrius fils d'Antigone qui rétablit à Athènes la démocratie que Lisandre de Lacédémone avoit détruite, fut lui-même l'exemple le plus frappant de cette licence voluptueuse : il en sera parlé plus au long dans les notes à la suite de la lettre que lui écrit la courtisane Lamia.

Il n'est pas de mon sujet de rapporter ce qui se passoit de semblable dans les autres états de la Grèce, je me contente de parler ici d'Athènes, où les arts de luxe furent portés au plus haut point, & nous ont laissé les modèles les plus parfaits. Ce peuple étoit doué d'un goût naturel & d'une sensibilité pour le plaisir, qui lui faisoit regarder les artistes distingués comme la portion la plus essentielle du bien & du bonheur public.

il leur accordoit la plus grande considération, & dans l'enthousiasme dont il étoit pénétré pour les talens, il mettoit au même rang un poëte comique célèbre, une courtisane fameuse, un statuaire, un peintre, un musicien, & leur donnoit la préférence sur des personnages dont les qualités eussent été de la plus grande utilité à la république.

Le nombre des courtisannes renommées, établies & connues à Athènes, étoit considérable. Athenée nous apprend qu'Aristophane de Bisance, grammairien, qui vivoit plus de deux siècles avant notre ère, faisoit mention de cent trente-cinq de ces femmes : mais il remarque en même-temps qu'il en avoit oublié plusieurs qu'il auroit dû citer. Sans doute qu'il n'avoit parlé que de celles qui faisoient le plus d'éclat dans la société, &

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 51

le nombre en étoit considérable pour une ville dont la population n'étoit pas fort nombreuse.

Il est vrai que les étrangers contribuoient à l'entretien de quelques-unes d'entr'elles ; mais en général les citoyens opulens & voluptueux en faisoient les frais , & plusieurs s'y ruinoient entièrement , ainsi qu'on l'apprend de quelques-unes des lettres d'Alciphron.

Ces femmes étoient d'autant plus attrayantes , qu'aux charmes de la figure , aux attraits d'une coquetterie raffinée , à une parure élégante , à une propreté recherchée , elles joignoient tous les agrémens de l'esprit , la vivacité , la finesse , la subtilité des réparties ; elles assaisonnaient les plaisirs de leur société par tout ce que le sel attique avoit de plus ingénieux & de plus piquant.

Plusieurs d'entr'elles donnoient un

Cij

certain tems à l'étude des belles-lettres & à celle des mathématiques. Leur conversation en devenoit plus intéressante, mais elles faisoient payer bien cher à leurs amans les soins qu'elles prenoient à se rendre plus aimables. Elles exerçoient sur eux un empire absolu, leurs complaisances n'étoient jamais qu'en proportion avec la libéralité & les moyens de ceux qui les entretenoient. Dès qu'ils n'avoient plus de quoi fournir à leur goût pour la dépense, ils étoient éconduits.

Quelques courtisannes, celles qui passoient pour les plus honnêtes, admettoient à leurs tables ceux de leurs amans qu'elles avoient ruinés, quand ils avoient les sentimens assez bas pour se contenter d'un pareil traitement: peut-être se trouvoient-ils heureux de jouir de cette ressource. On n'en doutera mê-

me pas , si l'on se rappelle que de tous les hommes , les Grecs étoient les moins délicats sur les moyens de satisfaire leur goût pour la bonne chere.

Comme dans les professions même les plus honteuses , il se rencontre des ames auxquelles on ne peut refuser une certaine honnêteté , il s'en trouvoit quelques-unes de cette espee parmi les courtisannes. Bacchis étoit regardée parmi elles comme un phénomène de confiance , de désintéressement , de douceur ; on verra dans les lettres qui suivent , qu'elles ne lui épargnoient pas les plaisanteries , les sarcasmes , qu'elles répandoient à pleine gorge le ridicule sur ses qualités estimables. Tant il est vrai que les mœurs , le caractère & l'esprit des courtisannes ont été les mêmes dans tous les tems , & qu'elles n'ont dû la réputation dont elles ont joui , qu'à un goût effréné pour

54 LES COURTISANNES,

la volupté & les plaisirs faciles que l'on a toujours payés trop cher.

Les courtisannes qui avoient une certaine célébrité, que leurs talens & leurs charmes élevoient à la faveur des rois & des satrapes, devenoient utiles à la nation. Il ne leur étoit pas permis de sortir d'Athènes pour passer à une cour étrangère sans l'agrément des chefs de la république, qui se laissoient gagner ou par l'espérance d'une protection utile, ou par de grandes libéralités. On verra que la courtisanne Lamia, favorite de Démétrius-Poliocerte, obtint de ce prince des graces pour la ville & ses citoyens; il est vrai qu'elles ne furent pas gratuites.

Lorsqu'Harpalus de Pergame voulut s'approprier la courtisanne Glycere, il envoya aux Athéniens dix mille mesures de froment; présent très-considérable pour

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 55

un pays aussi peu fertile que l'étoit l'Attique. Il est douteux que cette quantité de grains eut été fidèlement distribuée au peuple. Un poëte de ce tems, dans une piece satyrique intitulée l'*Agenis*, du nom de la mesure de ce grain, fait dire à un de ses acteurs : « Apprenez quelle » est la prospérité des habitans de l'Attique, dans quelle aisance ils vivent ; » tout leur tourne à souhait On lui répond : « Il est vrai qu'autrefois les den- » rées y abondoient ; chacun avoit sans » peine de quoi couvrir sa table ; à pré- » sent ils sont réduits aux légumes, au » fenouil ; rarement ils mangent du pain : » quoique j'apprenne qu'Harpalus leur » a envoyé dix mille mesures de fro- » ment de la grandeur de l'agénis. Par » reconnoissance il a été mis au rang » des citoyens. Il est vrai que ce grain » a été le prix de Glycere : il est à crain-

56 LES COURTISANNES,

» dre que ce présent ne devienne un
» jour la cause de leur perte : on ne le
» regardera peut-être pas alors comme
» la valeur de la courtisane ».

Il y en a eu quelques-unes qui ont donné des preuves d'une grandeur d'ame & d'une fermeté vraiment héroïques. La courtisane Leæna, amie d'Harmodius, qui immola le tyran Hipparque, ayant été arrêtée par ordre d'Hippias, pour en tirer les détails de la conspiration, elle expira dans les tourmens plutôt que de rien déclarer de ce qu'elle favoit.

Danaë, fille de Leontium l'Epicurienne, à l'exemple de sa mere, fit dès sa premiere jeunesse le métier de courtisane, & devint la favorite de Sophron, gouverneur d'Ephese; les leçons qu'elle avoit prises dans les jardins d'Epicure, où elle avoit été élevée, lui avoient

donné des principes d'honnêteté & de bonne-foi qui la mettoient au-dessus de ce que sa profession avoit de méprisable. Quoique concubine de Sophron, Laodice, son épouse, avoit en elle la plus grande confiance, & lui témoignoit un attachement entier. Danaë s'aperçut que Laodice avoit formé le projet de faire assassiner son époux. Elle en avertit Sophron, qui sur certaines propositions que lui faisoit sa femme, & qui devoient le faire tomber dans les embûches qu'elle lui tendoit, demanda deux jours pour en délibérer, dont il profita pour s'enfuir à Corinthe. Laodice ne doutant point que Danaë n'eût révélé ses projets odieux à Sophron, se trouvant maîtresse à Ephèse par sa retraite, ordonna que Danaë fût jettée dans un précipice. Celle-ci s'apercevant que sa fin étoit prochaine, ne daigna pas répondre un

58 LES COURTISANNES,

mot à toutes les questions qui lui furent faites par Laodice. Comme on la conduisoit au supplice, spectacle dont sa rivale paroissoit satisfaite, elle lui dit en passant : « Il est rare que les dieux » ne tirent pas vengeance de ceux qui » les offensent : j'ai sauvé mon mari, & » ils permettent que je sois ainsi traitée ; » & Laodice, qui a voulu faire assassiner » son époux, est au faite des honneurs » & de la puissance » (a).

C'est encore dans le Recueil d'Athenée que l'on prendra quelque'idée de l'esprit, des talens, des connoissances de quelques-unes des plus célèbres courti-

(a) On voit par la différence des qualités & des termes ἀνὴρ, *vir*, & γαμέτη, *conjug*, *maritus*, qu'une concubine se regardoit comme unie légitimement à l'homme avec lequel elle vivoit. Voyez *Athenée*, liv. 13.

fannes d'Athènes ; je ne m'arrêterai pas à celles dont les lettres d'Alciphron portent le nom , elles les feront connoître , & les notes dont je les ai accompagnées , mettront le lecteur au fait de leurs intrigues , de leur caractère & de leur goût.

Machon, ancien poëte cité par Athénée, qui a recueilli quantité d'anecdotes sur les courtisannes fameuses de son tems, nous parle d'une certaine Mania qui étoit fort à la mode.

Il dit d'abord qu'il paroîtra étrange que l'on ait donné à une courtisanne née au centre de la Grèce , le nom barbare d'une femme phrygienne ; car le mot *Mania* ne peut être rendu que par celui de *folie* , qui devint le nom sous lequel cette courtisanne fut fameuse à Athènes , & parmi les étrangers.

Dans sa première jeunesse , elle fut

appelée Mélitte ou l'Abeille. Elle étoit d'une très-petite taille, mais le son de sa voix étoit séduisant, son esprit enchantoit, & sa beauté étoit d'un éclat auquel on ne résistoit pas. Etrangers & citoyens qui l'avoient vue une fois en rafoloient. Si on parloit des courtisannes d'Athènes, il n'y avoit qu'une voix, un sentiment sur son compte, on l'aimoit à la folie.

Mais ses faveurs étoient au plus haut prix, & lorsqu'elle éconduisoit ceux dont les offres étoient au-dessous de ses prétentions, son mot étoit, *c'est folie*. Si elle se moquoit de quelqu'un de ses amans, ou si elle les louoit, le refrain de tous ses propos étoit : *c'est une folie*. Ce mot lui fut si bien appliqué, qu'elle n'étoit plus connue & que l'on ne parloit d'elle que sous le non de Mania ou Folie, on avoit oublié celui de Mélitte.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 61

Machon cite quelques-unes de ses réparties, qui sans doute passoient pour vives & spirituelles parmi les Athéniens ; mais qui parmi nous ne seroient que trop libres & indécentes. Qui pourroit supporter les termes bas dans lesquels elle & ses semblables reprochoient à leurs rivales les infirmités naturelles auxquelles elles étoient sujettes. Il est à présumer que , puisque les anciens ont fait passer ces propos à la postérité, les graces de la langue grecque leur donnoient quelque agrément , & qu'ils n'étoient pas alors aussi indécens qu'ils nous le paroissent. Au reste , on dit que les courtisannes de notre tems ne sont pas plus honnêtes entr'elles , que l'étoient celles d'Athènes.

J'en reviens aux saillies de Mania. Un transfuge de l'armée ennemie étant venu à Athènes , envoya chercher la courti-

fanne , marchanda ses faveurs qu'il paya au prix qu'elle y fixa : il invita à un festin qu'il lui donna , plusieurs des plus agréables débauchés de la ville , de ces gens qui sont dans l'habitude de plaisanter de tout. Voulant lui-même se donner un air d'esprit , faire parade de gentillesse ainsi que de son opulence , & rendre à Mania le change de tous les brocards qu'elle lui adressoit , s'appercevant qu'elle se levoit souvent de table : Quelle est , lui demanda-t-il , la bête fauve qui court le plus vîte sur les montagnes ? Mon brave , repartit-elle , c'est un transfuge. Folie sortit , & rentra dans l'instant ; elle entreprit de nouveau le déserteur , lui fit entendre que l'on savoit que dans une irruption imprévue de l'ennemi , il avoit prudemment abandonné son bouclier qui l'auroit embarrassé dans sa retraite. Le galant parut piqué du

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 63

propos, fit la mine, tourna le dos : Mon tendre ami, dit la courtisanne, que ce que je viens de vous rappeler ne vous fâche pas, vous n'y êtes presque pour rien ; j'en prends à témoin Vénus ma protectrice : ce n'est pas votre bouclier que vous avez jetté pour fuir, c'est celui qu'on vous avoit prêté.

Ce n'est pas de Mania seule que Machon rapporte les réparties ingénieuses & vives : il en cite de Gnathène, autre courtisanne fameuse d'Athènes, qui ont leur prix.

Diphile, poète comique, venoit d'ordinaire souper & faire la débauche chez Gnathène, pendant les fêtes de Vénus. C'étoit de tous ses amans celui qu'elle ménageoit le plus, dans la crainte que dans ses comédies, il ne lançât contre elle quelque trait satyrique, se conduisant néanmoins de façon que le poète

ne pût pas s'en prévaloir. Il vint , & se fit accompagner de deux flacons de vin de Chio , de quatre de Thasso , de parfums , de fleurs , de confitures , d'autres provisions , d'un cuisinier , & même d'une joueuse de flûte.

Un Syrien de ses amans , qui passoit par Athènes , venoit de lui envoyer de la neige & un panier de poissons choisis. Le présent l'embarrassoit , elle trembloit que Diphile n'en fût quelque chose. Elle fit disparaître la marée , mais elle fit mêler la neige dans le vin , sans que l'on s'en apperçût , ordonnant à ses domestiques d'en mettre deux parties sur dix de vin : cela fait , elle présenta la coupe à Diphile , qui la but avec le plus grand plaisir ; De par tous les dieux , dit-il , vous avez , Gnathène , un puits glacé ! Que cela ne vous étonne pas , répondit-elle , j'ai soin d'y jeter , quand

il le faut, les prologues de vos comédies.

Le même Diphile ayant fait représenter une pièce nouvelle dans des jeux publics, fut hué de toute l'assemblée. Au sortir de cette triste aventure, il vint en perdre le souvenir dans les bras de Gnathène. En entrant, il ordonna qu'on lui lavât les pieds : A quoi bon prendre ce soin, dit-elle, ne vous portoit-on pas sur les épaules, tout-à-l'heure, quand vous êtes venu ?

Soupant un jour chez la courtisane Dexithée, & s'appercevant qu'elle mettoit à part pour sa mere tout ce que l'on servoit de meilleur : Si j'avois prévu vos intentions, dit-elle, j'aurois été souper chez votre mere, & non chez vous.

Un autre compilateur nommé Lyncée, dit que comme on présentoit à

66 LES COURTISANNES,

Gnathène dans un petit verre, du vin de seize ans : Qu'il est petit pour son âge, dit-elle !

De jeunes gens, à la suite d'une débauche qui s'étoit faite chez elle, se battoient à coups de poings pour la préférence : Console-toi, dit-elle, à celui qui avoit été vaincu, tu ne remporteras point de couronne de ce combat, mais au moins tu as ton argent de reste.

Le danseur Pausanias, surnommé le Puits, étant tombé dans un tonneau, sans y prendre garde : Cela est singulier, dit Gnathène, comment le puits a-t-il pu entrer dans un tonneau ?

Cette Gnathène se fit une réputation assez brillante par son goût, ses graces, son urbanité vraiment attique, & sa gaieté soutenue. Elle avoit monté sa maison à la maniere d'une espece d'école philosophique qui avoit ses loix & ses

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 67

maximes, tant pour la table que pour les plaisirs que l'on pouvoit prendre avec elle ou avec sa niece. Ces loix étoient énoncées en trois cens vingt vers sur le ton sententieux des philosophes du Portique ou du Lycée. Ses amans juroient de les observer. La parodie étoit assez plaisante. C'est dommage qu'Athénée ne nous ait pas transmis ce code voluptueux, & qu'il se contente de nous dire que Callimaque l'a transcrit dans la troisieme table de ses loix.

Gnathénion, niece de Gnathène, est encore citée comme une fille à bons mots.

Un Satrape étranger déjà vieux & si cassé, qu'à sa mine on lui auroit donné quatre-vingt-dix ans, ayant rencontré pendant les Saturnales Gnathénion qui sortoit du temple de Venus avec sa tan-

te ; charmé de sa beauté & de l'élégance de sa taille , lui demanda quel prix elle mettoit à ses faveurs. La Courtisanne , à la vue de son faste & de sa suite , qui annonçoit la plus grande opulence , lui demanda mille drachmes. Le Satrape feignant sa surprise : quoi ! dit-il , la belle , parce que tu me vois suivi d'une troupe de gens armés , tu crois me tenir prisonnier , & tu fais monter si haut ma rançon ? Je te donnerai cinq mines , ne fais pas là difficile , dans peu tu me reverras. Gnathémion admirant l'esprit & la vivacité du vieillard , lui répondit ; il en sera ce que vous jugerez à propos , mais je parie que vous serez si content de faire ma connoissance , que vous ne regarderez pas au prix.....

Elle descendoit un jour d'Athènes au Pyrée , dans le tems de l'assemblée solennelle des Grecs , qui s'y tenoit tous

les cinq ans ; elle alloit joindre un marchand étranger qui l'aimoit beaucoup. Son équipage n'étoit pas fastueux ; elle étoit montée sur une petite mule , trois de ses servantes l'étoient sur des ânes , une nourrice ou gouvernante encore jeune , & un valet formoient toute sa suite. Elle rencontra dans un chemin ferré , un de ces lutteurs vulgaires , que l'on voit courir avec empressement aux jeux publics , & qui jamais ne s'y sont présentés que pour être vaincus. Ne pouvant passer aussi vite qu'il l'auroit voulu : Coquin de palfrenier , cria-t-il deux ou trois fois , débarrasse le chemin , ou je vais culbuter la bête de somme , les ânes & les filles ; Tout beau , puissant athlète , dit Gnathénion , c'est ce qui ne vous est jamais arrivé.

Elle étoit peu attachée aux libertés de sa profession , & l'habitude de ré-

pondre à tout venant, lui déplaisoit fort ; aussi avoit-elle pris le parti de vivre en ménage avec l'histrion Andronique, à la charge, sans doute, qu'il l'entreten-droit. Il n'étoit souvent pas aussi libéral qu'elle l'auroit souhaité, & un jour qu'elle refusoit de répondre à ses em-pressemens, il s'en plaignit à la vieille Gnathène, qui se courrouça contre sa nièce : A merveille, ma mere, dit-elle, cet homme ne fournira rien à la maison, & il jouira seul de l'unique bien que nous puissions faire valoir ; après cela commandez que je lui prodigue mes caresses.

La vieille n'étoit pas toujours d'aussi bonne composition. Un galant, pour avoir une fois donné une mine à Gna-thénion, se croyoit en droit de venir la voir autant qu'il le voudroit sans rien fournir au-delà. Jeune homme, lui dit-

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 71

elle , penfes-tu qu'il fuffife ici d'avoir payé une fois , comme chez Hyppamachus , le maître d'exercice ?

Le philofophe Stilpon , foupant un jour avec Glycère , lui reprochoit qu'elle & fes femblables gâtoient la jeunefle. Ne peut-on pas , lui dit la Courtifanne , te faire le même reproche , & à tous les philofophes ? Ne corromps-tu pas l'efprit & le cœur de ceux qui fréquentent ton école , par tes queftions inutiles , tes demandes captieufes , tes paradoxes hardis , tes réponfes ambiguës ? Qu'importe que la jeunefle qui doit être gâtée , le foit dans la maifon d'une courtifanne ou dans l'école d'un philofophe ? Tout l'avantage , s'il y en a , eft de mon côté ; car , comme le dit Agathon , une femme dont le genre de vie affoiblit les forces , femble gagner du côté de l'intelligence & de l'efprit , ce qu'elle perd du côté

Tome I.

*

du corps. Or c'est ce qui arrive à la jeunesse qui nous fréquente.

Phriné avoit un amant vieux & avare, qui lui disoit : Vous êtes la Vénus de Praxitele : — Et vous, dit-elle, l'Amour de Phidias.

Je rapporterai dans la suite d'autres anecdotes qui ont un rapport immédiat aux courtisannes dont il est parlé dans les lettres d'Alciphron. Ce que j'en ai dit dans ce discours, presque entièrement tiré du recueil d'Athenée, suffit pour donner une idée générale des femmes de cet état.

Je dirai encore, d'après le même écrivain, que l'on est surpris de voir que les législateurs & les chefs de la république aient sans cesse parlé des courtisannes, & cela dans les occasions les plus importantes, dans les discours où sont traités les plus grands intérêts. On
est

est étonné de les y voir paroître, tantôt pour blâmer leurs artifices séducteurs , & le danger de leur commerce, tantôt pour les défendre des imputations dont on les chargeoit, & justifier leur vie licentieuse par l'utilité de leur profession & sa nécessité.

C'est dans des auteurs graves pour la plûpart, que l'on est instruit des surnoms des courtisannes grecques, & de leurs défauts. Hypéride, dans sa harangue contre Aristagoras, dit qu'il étoit assez commun de donner le nom de Merlan aux courtisannes. C'est ainsi que l'on appelloit Stagonium & Anthides, sœurs, parce qu'elles étoient petites, minces, blanches, qu'elles avoient de grands yeux, & que sans doute elles n'étoient pas d'une composition difficile: le merlan, dit-on, n'a besoin que de voir le feu pour être frit,

74 LES COURTISANNES;

Lyfias, dans le discours contre Philonide, parle de la courtisanne Naïs, surnommée Antycire, soit parce qu'elle passoit pour donner de l'ellébore aux amans en délire; soit parce qu'ayant été long-tems attachée au médecin Nicoftrate, il ne lui laissa rien en mourant qu'une grande quantité de cette drogue.

Nicone fut appelée la Chevre, parce qu'elle avoit entièrement dépouillé le négociant Thallos, & ce sobriquet lui fut donné, parce que les chevres se plaisent à brouter les sommités des jeunes branches des arbustes que l'on appelle en grec *tallos*, θαλλος.

Antiphanès dit que la courtisanne Nannio eut le surnom d'Avant-scène (*Proscenium*); elle étoit d'une figure imposante, toujours magnifiquement parée; mais rien n'étoit plus rebutant qu'elle, lorsqu'elle étoit en negligé. Les

libertins de son tems appelloient sa fille Coroné, la nourrice. Ce n'étoit pas faire l'éloge de ses attraits ni de sa taille.

Je ne finirois pas si je voulois suivre Athenée dans tout ce qu'il rapporte des anciens poètes, sur-tout des comiques, au sujet des courtisannes : ils leur lâchoient de tems en tems des traits piquans ; ils les désignoient par les noms sous lesquels elles étoient connues dans le monde, ainsi que par leurs sobriquets. Théophile, dans la pièce intitulée, *l'Amateur des Flûtes*, l'avertit de prendre garde de se mettre à la discrétion de Laïs, de Méconide, de Syfimbrion, de l'Abisme, de Thalluse, ou de quelques-autres de ces courtisannes qui savent prendre si adroitement dans leurs filets ceux qui sont sensibles à leurs charmes, ainsi que le pratiquent Nannio & Malthale..... La plupart de ces noms n'étoient que

76 LES COURTISANNES,

des sobriquets : Sylimbrion signifie serpollet ; Thalluse, fleurie ; Barathron ou l'Abîsme étoit un surnom que la courtisane devoit à la satire.

Je terminerai ce discours par l'idée générale que donne des courtisannes le poète Anaxilas dans la comédie intitulée *la Néotide*, ou *la Jeune Fille* (a).

« Un homme qui a vécu avec les
» courtisannes, est seul en état de nous
» instruire de toutes les infamies dont
» elles sont capables. Le serpent en hor-
» reur à l'humanité, la chimere qui res-
» pire le feu, les gouffres de Charybde
» & de Scilla, les monstres de la mer,
» le sphinx, l'hydre, la lionne, la vi-
» pere, les harpies sont moins redou-
» tables, moins cruelles que cette es-
» pece atroce de femmes. Il ne faut que

(a) Dans Athenée, livre 13.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 77

» réfléchir sur leur caractère pour en être
» persuadé. Plangon, telle que la chi-
» mere, consumoit de son feu dévorant
» tous les barbares qui s'approchoient
» d'elle, un seul cavalier l'a anéantie (a);
» il a enlevé tout ce qu'elle possédoit,
» & a disparu avec son butin. Avoir
» affaire à Sinope, n'est-ce pas s'unir
» à l'hydre? Elle vieillit & devient
» moins dangereuse. Mais sa voisine Gna-
» thène la remplace, plus on lui donne,
» plus on l'irrite. Quelle différence met-
» tre entre Nanno & le gouffre de Scil-
» la? Elle a étouffé deux de ses amans;
» elle étoit à la poursuite d'un troisième
» qu'elle vouloit ruiner encore; il s'est
» échappé à force de rames. Phryné est-
» elle moins à redouter que Charybde?

(a) Allusion à la fable de Bellerophon, vainqueur de la Chimere.

78 LES COURTISANES;

» Ne vient-elle pas d'engloutir un pilote
 » avec sa barque ? Théano n'est qu'une
 » syrène épilée : elle a la voix & la phy-
 » sionomie d'une jolie femme, ses cuisses
 » & ses jambes sont sèches & noires
 » comme celles d'un merle. En un mot,
 » on peut regarder toutes les courti-
 » sannes comme autant de sphynx de
 » Thèbes : tous leurs discours sont à
 » double sens : elles vous disent qu'elles
 » vous aiment, qu'elles vous chérissent,
 » qu'elles ont pour vous la tendresse la
 » plus vive ; puis elles vous parlent d'une
 » servante à deux pieds, d'un lit ou
 » d'une chaise à quatre, d'un trépied
 » d'airain qui leur manque (a). Celui qui

(a) Le poète fait ici allusion aux réponses obscures & énigmatiques du sphinx à l'énigme si connue de l'homme, quel est l'animal qui marche à quatre pieds en naissant, &c.

» reconnoît où elles en veulent venir, qui
» s'en éloigne comme s'il ne les-eût pas
» même apperçues, se tire habilement
» du péril. Mais ceux qui se croient
» aimés, qui dans le délire d'une vaine
» félicité se placent au rang des dieux,
» il n'y a rien à leur dire ; tôt ou tard ils
» reconnoîtront que de toutes les bêtes
» féroces, la plus dangereuse est la cour-
» tisane ».

Telles étoient ces femmes dont les noms ont passé à la postérité à côté de ceux des hommes célèbres qui les associoient à leurs plaisirs. On ne peut rien ajouter à la peinture qu'en vient de faire le poëte Anaxilas.

Quelles étoient donc les mœurs publiques à Athènes ! Il n'y en avoit point. Le goût effréné des Grecs pour la volupté, leur en tenoit lieu : la corruption étoit si générale, qu'aucun d'eux n'en

rougissoit. Tous étoient livrés à un libertinage extrême. Socrate lui-même, le sage Socrate, que M. Dacier, dans un mouvement d'enthousiasme, auroit placé au rang des saints, s'il l'eut osé, n'est pas exempt de tout soupçon. Mais le divin Platon, le docte Aristote, Périclès, Thémistocle, Miltiade, Cimon, Epaminondas, tous les plus célèbres des Grecs suivirent le torrent. Le juste Aristide est peut-être le seul dont on n'ait rien dit. Démosthène, cet orateur véhément, dont la mâle éloquence & les maximes sévères annoncent une régularité de caractère à laquelle on croiroit que ses mœurs ont répondu, donna dans tous les excès de la table, des jeunes gens & des femmes. Un poëte contemporain, cité par Athenée (*livre 13*), dit de lui : « Que doit-on penser de Dé-
 » mosthène ? les projets qui lui ont coûté

» une année entière à concevoir , à for-
» mer , une femmelette peut , dans une
» nuit , y mettre la confusion & les
» bouleverser. Il aimoit à la folie le
» jeune Aristarque , il s'aperçut que Ni-
» codeme vouloit le lui enlever ; & dans
» un mouvement de fureur , il arracha
» les yeux à son mignon , afin que leur
» beauté ne tentât plus personne. Il prit
» ensuite le jeune Cnosion ; il ne rougit
» pas de le loger dans sa maison , ce
» qui déplut à sa femme au point qu'elle
» n'imagina pas d'autre moyen de s'en
» venger , que de se prostituer à ce même
» Cnosion ».

C'est ainsi que la corruption devint générale , il n'y eut plus de réforme à espérer quand ces excès se furent répandus parmi le peuple , les artisans , les gens de la campagne. On voit dans les lettres d'Alciphron , par quels de-

grés l'exemple des chefs séduisit insensiblement toute la nation. Ceux qui conserverent des mœurs, ne les durent qu'à l'indigence ou à l'habitude d'un travail continuel & nécessaire, qui les tenoit éloignés de la contagion de la ville.

Nous admirons encore les productions admirables de l'esprit des Grecs, leurs chef-d'œuvres dans tous les arts, font d'une perfection à laquelle il paroît impossible d'atteindre. Mais que devons-nous penser de leur police, de leurs loix, de leur culte religieux, puisque tous ces grands moyens ne mettoient aucun frein à leurs désordres ?





LETTRES

DES

COURTISANNES.

LETTRE PREMIERE.

LAMIA à DÉMÉTRIUS (1).

JE vous dois, seigneur, la liberté que je prends ; vous êtes roi , & vous m'accordez la permission de vous écrire. Me possédant toute entière , vous ne regardez point comme au-dessous de votre grandeur de recevoir mes lettres.

Je vous l'avoue , seigneur , quand je vous entends , quand je vous vois paroître en public , au milieu de vos gardes , avec cette escorte nombreuse de troupes , environné de vos officiers & de vos ministres , dans toute la pompe de la majesté royale (2) ;

Tome I.

* Dvj

j'en atteste Vénus, je suis saisie d'un tremblement respectueux ; la crainte & le trouble s'emparent de mes sens ; je n'ose vous regarder , je crains que l'éclat qui vous environne , comme un soleil trop ardent , ne me brûle les yeux (3).

C'est alors que je vois le grand Démétrius-Poliocerte dans toute sa splendeur. Quelle est dans ces instans la fierté de vos regards ! ils n'ont rien que de formidable & de guerrier (4).

Tout ce qui s'est passé entre nous , ne me semble plus qu'une illusion. J'ai beau me dire : c'est ce prince qui vient partager ton lit , qui passe la nuit à t'entendre jouer de la flûte ; c'est lui qui t'a honorée aujourd'hui de ses lettres , qui t'a donné une préférence marquée sur la courtisane Gnathène (5), je ne m'en crois pas moi-même ; tous mes vœux , tous mes desirs sont de vous voir de nouveau chez moi , pour m'assurer de la vérité de mes idées.

Lorsque je vous prodigue mes caresses ,

je me demande à moi-même : est-ce là ce conquérant , ce grand général qui fait trembler la Macédoine , la Grèce , la Thrace ? O Vénus ! sois-moi favorable ; je vais lui livrer d'autres combats avec mes flûtes (6), je verrai s'il peut résister à mes assauts.

De grace , seigneur , restez à Athènes encore trois jours , & vous me ferez l'honneur de venir manger chez moi. Après-demain est un jour solennel , que tous les ans je consacre à Vénus ; & je n'épargne rien pour que chaque fête l'emporte sur la précédente par la somptuosité de l'appareil.

Vous serez reçu agréablement , & de la manière la plus convenable à une prêtresse de Vénus , qui veut lui faire un sacrifice pompeux.

Vous m'en fournirez les moyens (7). Je vous le demande , seigneur , avec d'autant plus de confiance , que je n'ai rien fait d'indigne de vos bontés , depuis cette nuit

sainte & mémorable, où je vous reçus la première fois dans mes bras (8).

Quoique vous m'eussiez laissé la liberté entière de mon corps & de mes actions, je n'en ai point abusé; je me suis comportée d'une manière digne de vos faveurs; j'ai fermé ma porte à tout autre amant.

Croyez-en, seigneur, l'assurance que je vous en donne : je rougirois de mentir comme une courtisane vulgaire. J'en atteste la chaste Diane. Si depuis ce tems la jeunesse d'Athènes n'a plus osé élever ses desirs jusqu'à moi, je n'ai pas été moins insensible à tout ce qu'elle a d'attrayant. Elle a respecté une place dont vous vous êtes emparé, & je vous l'ai conservée fidèlement.

L'amour, grand roi, est prompt & léger, & lorsqu'il vient & lorsqu'il se retire : l'espérance lui donne des aîles; est-elle satisfaite, ses plumes tombent, il disparaît. Aussi le grand art des courtisannes est de retarder le moment des jouissances qu'elles semblent toujours prêtes à accorder,

& de conserver leurs amans par l'espérance.

Mais avec les rois, il ne nous est pas permis d'user du moindre délai, tant nous craignons de perdre l'instant favorable, de leur inspirer quelque dégoût pour nos personnes, ou de nous attirer leurs dédains.

Nous avons mille prétextes à donner aux autres hommes, tantôt des devoirs de religion, tantôt des dérangemens de fanté: les soins indispensables de la maison que l'on tient, servent quelquefois d'excuse. Un fâcheux se présente à propos: on recule le tems de la jouissance, que tant de raisons rendent bientôt insipide; on le retarde, mais on agace, on promet, on caresse, on s'empare des esprits & des cœurs; on les subjuge, & ils craignent d'autant plus que de nouveaux obstacles ne s'opposent au bonheur auquel ils aspirent, que l'on a mis plus d'art à exciter leurs desirs, & à soutenir leurs passions (9).

Peut-être pourrois-je encore tenir cette

88 LES COURTISANES,

conduite artificieuse avec nos Athéniens ; mais avec vous , seigneur , je déguiserois mes sentimens , mes desirs , ma reconnoissance ; que les muses m'en préservent ! Avec vous , qui me traitez avec tant de bonté , qui m'honorez d'une préférence marquée , qui me vantez comme me trouvant fort au-dessus de toutes les autres courtisannes , qui semblez vous faire gloire de votre goût pour moi ! Non , je n'ai pas assez peu de sens , pour ne pas me montrer à vous telle que je suis (10).

Oui , seigneur , quand je sacrifierois tout ce que je possède , jusqu'à ma vie même pour vous , je croirois avoir peu fait : ma reconnoissance seroit encore au-dessous de vos bienfaits.

Je fais que cette fête de Vénus , dont je fais les apprêts , que vous honorerez de votre présence , non-seulement sera célèbre dans la maison d'Hyppéride , où elle se prépare , mais encore que le bruit s'en répandra dans toute la ville d'Athènes , &

de-là dans le reste de la Grèce (11).

Les tristes Lacédémoniens, ces lions de la Grèce, devenus renards à Ephèse, chercheront à rétablir leur réputation, & à se montrer dignes de leurs austères ayeux, en blâmant sur le mont Taigète, dans leurs retraites sauvages, la magnificence de nos repas. Ils opposeront les sévères instituts de Lycurgue, leur économie fardée, à votre bienfaisance royale, à vos sentimens humains : à la bonne heure, s'ils s'en trouvent bien (12).

Je vous supplie de nouveau, seigneur, de ne pas oublier le jour du festin. L'heure qu'il vous plaira d'indiquer, fera la plus favorable pour moi. Adieu.

N O T E S.

(1) DÉMÉTRIUS-POLIOCRÈTE, ou le Preneur de villes, fils d'Antigone, l'un des généraux & successeurs d'Alexandre-le-Grand, qui établit un royaume puissant en Asie, d'une partie des conquêtes d'Alexandre,

s'empara d'Athènes, en chassa Démétrius-de-Phalere, & y rétablit le gouvernement démocratique, 295 ans avant l'ère chrétienne : l'année suivante il s'empara de la Macédoine. La reconnoissance des Athéniens pour le service qu'il leur avoit rendu, fut excessive, & long-tems ils eurent pour Démétrius la soumission que l'on doit à un maître absolu. Cette lettre le représente dans tout l'éclat de sa puissance, & le rhéteur n'en dit rien qui ne soit justifié par l'histoire.

Quant à la courtisane Lamia, il en a déjà été parlé dans le discours qui est à la tête des lettres; j'ajouterai seulement que Plutarque, dans la vie de Démétrius, dit que Lamia fut une partie du butin que fit Démétrius sur Ptolémée, lorsqu'ils combattoient ensemble pour la souveraineté de l'isle de Chypre. « Dans le » butin se trouva cette tant renommée courti- » sanne Lamia, laquelle au commencement » avoit été requise & renommée seulement » pour son art, à cause qu'elle jouoit assez » bien des flûtes. Mais depuis quand elle » commença à mener le train de courti- » sanne, elle fut en bien plus grande vogue » que devant; tellement que lors, encore » qu'elle fût déjà au déclin de son âge & de

» sa beauté, & qu'elle eût trouvé Démétrius
» beaucoup plus jeune qu'elle, si est-ce qu'elle
» le gagna & retint par sa douceur & bonne
» grace, de sorte qu'il étoit amoureux de
» celle-là seule, & toutes les autres femmes
» amoureuses de lui ». *Traduct. d'Amiot.*

(2) Démétrius & son pere Antigone furent les premiers des généraux d'Alexandre qui devinrent ses successeurs dans la plus grande partie de ses conquêtes en Asie : ils prirent les premiers le titre de rois, & portèrent le diadème.

Elien, livre 12, chap. 7 de ses Histoires diverses, dit expressément que Démétrius, qui tenoit sous son empire tant de nations, & si puissantes, alloit publiquement au logis de la courtisane Lamia, avec tout l'appareil de la majesté royale, le diadème en tête, suivi d'une escorte nombreuse. Il satisfaisoit ainsi le goût qu'il avoit pour la pompe. D'ailleurs, la majesté royale ne brilloit dans aucun prince avec autant d'effet que dans toute la personne de Démétrius : la noblesse de son port en imposoit à ses courtisans & à ses amis, & sa beauté touchoit ses ennemis au point de les lui gagner.

(3) Cette flatterie, assez délicate dans la bouche d'une femme telle que Lamia, devoit plaire à Démétrius. Aurelius-Victor, dans la vie d'Auguste, attribue la même réponse à un soldat qui détournant ses yeux du visage de l'empereur, & interrogé par ce prince sur ce qui le déterminoit à agir ainsi, il répondit qu'il ne pouvoit soutenir l'éclat de ses regards.

(4) « Démétrius étoit de belle & grande
 » taille, d'un air & d'une beauté de visage
 » si merveilleuse & si excellente, qu'il n'y
 » avoit ni peintre n'imageur qui pût avenir
 » à le bien tirer & contrefaire naïvement
 » après le vif, car on voyoit en sa face une
 » douceur conjointe avec une gravité, une
 » révérence avec une grace, & y reluisoit
 » une héroïque apparence de majesté royale.
 » très-difficile à représenter. Même son natu-
 » rel & ses mœurs étoient composées de telle
 » sorte, qu'elles étonnoient & délestoient
 » tout ensemble ceux qui hantoient & fré-
 » quentoient avec lui; car quoiqu'il fût gay
 » & récréatif en compagnie, quand il étoit de
 » loisir & le plus superflu en festoyemens,
 » délicat en son vivre, & dissolu en toutes

» manieres de voluptés & de délices que fut
 » onques roi; ce nonobstant il avoit une acti-
 » vité très-véhémente, un soin pressant & di-
 » ligence continuelle aux affaires». *Plutarque, Vie de Démétrius, trad. d'Amiot.*

(5) Gnathène, courtisane athénienne, rivale de profession & d'esprit de Lamia, étoit célèbre par ses bons mots, & la vivacité de ses réparties: j'en ai cité quelques-unes dans le discours préliminaire; j'en ai omis beaucoup d'autres, trop indécentes, mais relatives aux exercices de son état.

(6) Nous avons vu (*note 1*) que Lamia s'étoit fait connoître par son talent pour la flûte. Il paroît par ce qu'Athenée rapporte (liv. 14) des différentes especes de flûtes, que l'on exécutoit avec cet instrument une sorte de musique imitative qui devoit avoir beaucoup d'agrément. Les airs différens avoient des noms connus. *Comos* étoit l'air propre au premier service de table; *dicomos* au second service; *tetracomos* aux services suivans. *Hedicomos* étoit pour exprimer l'agrément du repas: l'air appelé *gingras* peignoit les applaudissemens des convives. Le chant *calinique* étoit destiné à célébrer les triomphes

94 LES COURTISANNES,

des vainqueurs. Il y avoit d'autres airs ou concerto de flûtes qui imitoient les différentes professions utiles à la société, & le bruit de leurs exercices. On juge de-là que le talent de jouer de la flûte assez bien pour se faire une réputation brillante, exigeoit de l'étude & des dispositions naturelles, & que ce n'est pas à tort que l'on estimoit ceux qui excelloient dans cet art. Les flûtes étoient regardées comme partie essentielle des instrumens destinés au culte de Cérès; il y avoit des chants exprès pour demander à la déesse d'abondantes moissons. Le jeu des flûtes étoit accompagné de danses expressives du sujet que l'on célébroit, & il paroît que les musiciens jouoient de la flûte & dansoient alternativement; mais le concert des voix devoit toujours précéder celui des instrumens.

Les inventeurs des flûtes furent regardés comme des bienfaiteurs de la société. Plin en parle sur ce ton (*liv. 7, ch. 56*). Pan inventa le chalumeau ou flûte simple; Midas, roi de Phrygie, la flûte traversière, & Marsyas, les flûtes doubles.

Il est surprenant que les filles grecques, qui ne négligeoient sûrement pas le soin

de leur beauté, acquissent de la célébrité par cet instrument qui déforme le visage lorsqu'on en joue. On trouve dans Athenée des fragmens d'anciens poètes qui assurent que Pallas voyant la difformité étonnante que cauçoit cet instrument au visage de celui qui en jouoit, le jetta avec indignation, & en proscrivit l'usage. Pausanias, liv. I, ch. 24, dit qu'on voyoit à Athènes une statue antique de Minerve châtiant le satyre Marsyas, pour avoir emporté une flûte qu'elle avoit jettée, & qu'elle ne vouloit pas que l'on ramassât.

(7) Démétrius jouissoit de la plus grande autorité à Athènes. La république lui assigna son logement dans le temple de Minerve, dans la partie la plus sacrée, appelée Parthénon, mais qu'il ne respecta guère ; car il y commit toutes sortes d'indécences, sans aucun égard pour la chaste Minerve, qu'il vouloit qu'on regardât comme sa sœur aînée. Les courtisannes les plus célèbres de ce tems, les plus jolies femmes de la ville y partagerent ses plaisirs. « Si-tôt, » dit Plutarque, comme il étoit sorti hors » d'affaires, il s'abandonnoit dissolument

36 LES COURTISANNES,

» & se laissoit aller à toutes sortes de vo-
 » luptés ; mais en tems de guerre il étoit
 » sobre & chaste comme ceux qui le sont
 » naturellement ». C'étoit encore aux dé-
 » pens des Athéniens qu'il entretenoit les cour-
 » tisannes. « Démétrius , dit Plutarque , or-
 » donna aux Athéniens de donner prompte-
 » ment à Lamia deux cens cinquante talens.
 » Le recouvrement de ces deniers leur fut
 » dur , tant pour la briéveté du tems qui
 » leur fut préfix , que parce qu'il ne fut jamais
 » possible d'en rien rabattre. Quand il eut
 » vu tout cet argent , qui lui fut apporté
 » devant lui dans un monceau , il commanda
 » qu'on le baillât à Lamia & aux autres
 » courtisannes , pour leur avoir du savon.
 » Car la vergogne leur faisoit plus de mal
 » que la perte de leur argent , & la parole
 » dont il usa au grand mépris d'eux , les
 » toucha plus que ne fit ce qu'ils payerent.
 » Toutefois aucuns disent que ce ne fut
 » pas aux Athéniens , qu'il fit ce vilain tour-
 » là , mais aux Thessaliens ».

Lamia dit à Démétrius qu'il lui fournira
 les moyens de payer les frais du festin qu'elle
 lui prépare ; elle se servit , au rapport de
 Plutarque , du crédit que lui donnoit dans la
 ville ,

ville, l'attachement connu de Démétrius pour elle.

« Lamia, de son autorité privée, rançon-
» na & exigea de l'argent de plusieurs particu-
» liers, pour un festin qu'elle fit à Démétrius,
» duquel l'appareil fut si somptueux & si
» magnifique, que Linceus, natif de l'isle
» de Samos, en mit l'ordonnance par écrit :
» & pourtant un certain poëte comique, non
» moins plaisamment que véritablement,
» appella ladite Lamia Elépolis, c'est-à-dire,
» engin à prendre villes. Démocharès, natif
» de la ville de Soli, appelloit Démétrius, *fa-*
» *ble*, pour autant qu'il avoit cette Lamia tou-
» jours avec lui, comme ès fables que les
» vieilles content aux petits enfans, il y a vo-
» lontiers une Lamie, c'est-à-dire, une fée ou
» sorciere. En maniere que le grand crédit &
» autorité qu'avoit ladite Lamia, & l'amour
» que lui portoit Démétrius, ne lui causoient
» pas la jalousie seulement & l'envie des
» femmes épouses dudit Démétrius, mais
» aussi la haine de ses familiers & privés
» amis ».

C'est ce que ses ambassadeurs témoi-
gnerent au roi Lyfimachus, qui s'entrete-
nant familièrement avec eux, leur faisoit voir

98 LES COURTISANNES,

les cicatrices que lui avoient laissées sur les bras & sur les cuisses, les griffes du lion avec lequel Alexandre l'avoit fait enfermer dans une cage : « Eux riant, se prirent à dire que » leur maître portoit aussi au col les marques » & morsures d'une mauvaise bête, qui étoit » Lamia ».

(8) Lamia eut la vanité de faire passer son nom à la postérité, en faisant bâtir un magnifique portique à Sycione, ville du Péloponnèse ; c'est, sans doute, ce qu'elle appelle avoir fait un bon usage des bontés & des dons de Démétrius. Peut-être que les Athéniens n'avoient pas encore porté l'adulation pour Démétrius à l'excès où ils en vinrent, lorsqu'ils ne rougirent pas de faire bâtir un temple à Vénus-Lamia, en quoi ils furent imités par les Thébains ; ce qui leur fut reproché par les poètes & les orateurs contemporains, comme le comble de la bassesse. *Athenée, liv. 6.*

(9) Tel a toujours été le manège des courtisannes entendues dans leur métier. Il est à propos, dit l'une d'elles (*Aristenet. épît. 1, liv. 2*) de faire éprouver quelques difficultés aux jeunes amans, de ne leur pas

accorder tout ce qu'ils demandent. Cet artifice empêche la satiété, soutient les desirs d'un amant pour une femme qu'il aime, & lui rend ses faveurs toujours nouvelles. Mais il ne faut pas pousser les choses trop loin; l'amant se lasse, s'irrite, forme d'autres projets & d'autres liaisons; l'amour s'envole avec autant de légèreté qu'il est venu.... Un amant, tant qu'il compte d'arriver à son but, est patient; il s'opiniâtre à obtenir ce qu'il souhaite; mais s'il perd toute espérance, la passion change, à l'amour succède le desir de la vengeance, & il met tout en œuvre pour la satisfaire... *Achilles Tatius dans Clitophon & Leucippe, liv. 4.* Les jouissances que l'on espere, dit encore *Aristenet, liv. 1, épît. 21*, ont en idée des douceurs, des charmes inexprimables; elles animent & soutiennent toute la vivacité des desirs; les a-t-on obtenues, on n'en fait plus de cas.... c'est pour cela, dit *Lucien, Discours de ceux qui se mettent au service des grands*, que les courtisannes tiennent comme enchaînés, ceux qu'elles croient avoir rendus amoureux: ce n'est que rarement qu'elles leur permettent quelques baisers, parce qu'elles savent par expérience que la

100 LES COURTISANNES,

jouissance est le tombeau de l'amour ; mais elles ne négligent rien pour soutenir l'espérance & les desirs ; elles veillent attentivement à ce qu'un amour extrême ne se tourne en désespoir , & que la passion ne s'éteigne ; aussi elles ne cessent de se rendre agréables , d'amuser & de promettre . . . On peut regarder ces citations , tirées d'auteurs érotiques , comme l'abrégé des loix politiques des courtisannes grecques.

(10) La passion de Démétrius pour Lamia étoit si connue , que l'on ne cessoit de l'en plaisanter , sans qu'il le trouvât mauvais. « Lamia étant tout apertement maitresse de » lui , dit Plutarque , ainsi qu'il retournoit » des champs , il vint , suivant sa coutume , » baiser son pere , & Antigonus en se riant , » lui dit : Te semble-t-il pas , mon fils , que » tu baisses Lamia ? C'étoit une chose » étrange comment Démétrius étoit ainsi » épris de Lamia , & comment il l'aima si » constamment , si long-tems , attendu qu'elle » étoit déjà passée & suragée ; & pourtant » Démo , celle qui fut surnommée Mania ou » l'enragée , lui répondit plaisamment un » soir que Lamia avoit sonné des flûtes durant

le souper, quand Démétrius lui demanda :
« Eh bien ! que te semble-t-il maintenant ,
« Démo , que c'est de Lamia ? Une vieille ,
« dit-elle , Sire. Une autre fois qu'on avoit
« servi le fruit à l'issue de la table : Voyez-
« vous , dit Démétrius , combien de petites
« gentilleffes m'envoye Lamia ? Ma mere ,
« dit Démo , t'en enverra encore davantage ,
« si tu veux coucher avec elle ». D'autres
disoient encore assez plaifamment que Démétrius s'occupoit avec Lamia à percer des flûtes ; espece de proverbe ou de plaifanterie qui s'appliquoit à ceux qui passoient leur tems avec des courtisannes déjà fort exercées. Il ne faut pas s'étonner que Lamia eût beaucoup de jalouses parmi les courtisannes ; Démétrius étoit si persuadé de sa fidélité & de son attachement pour lui , qu'il la mettoit au-dessus de Pénélope ; c'est ce qu'il répondit à Lyfimachus , qui lui faisoit quelques reproches sur ses liaisons avec cette femme , (*Athenée, liv. 14.*) La préférence qu'il lui donnoit sur toutes , ne pouvoit que les irriter , car dans les momens où ce prince dépofoit l'éclat de la majesté royale , qu'il aimoit à faire briller en tant d'autres occasions , il devenoit le plus aimable des hommes dans

102 LES COURTISANNES,

la conversation , le plus agréable convive à table , & l'amant le plus voluptueux avec sa maitresse.

(11) Athenée , liv. 4 , dit , ainsi que Plutarque , que Lincée de Samos transmet à la postérité la description de la fête somptueuse que Lamia donna à Démétrius : elle étoit dans un recueil de lettres sur les festins les plus magnifiques qui s'étoient donnés de son tems , & qui étoit très-connu lorsqu'Athénée écrivoit. On peut juger par-là qu'Athènes ainsi que Paris , fourmilloit d'écrivains qui s'exerçoient sur toutes sortes de sujets , & dont la plûpart , ainsi que Montagne le dit de la grandeur , se vengeoient à médire de ce à quoi ils ne pouvoient atteindre.

(12) Elieen cite comme un bon mot de Lamia , ou comme une réflexion fine & caustique , ce qu'elle dit ici des Lacédémoniens (*Hist. diverses* , liv. 13). Ce changement de mœurs se fit remarquer principalement lorsque Lyfandre les commandoit à Ephèse ; il venoit à bout de ses desseins par son adresse & sa complaisance pour les fatrapes du roi de Perse , desquels il tira des sommes considérables. Callieratidas qui lui succéda ,

reprit la sévérité des anciens instituts , mais ne réussit pas à les rétablir dans leur première vigueur ; ainsi la réflexion subsistoit dans toute sa vérité , & les lions étoient devenus renards. D'ailleurs la courtisane flattoit en même-tems les Athéniens & Démétrius ; les premiers , en jettant du ridicule sur la conduite de Lyfandre , & les moyens qui lui avoient fait remporter tant de victoires signalées sur les Athéniens ; le second , en lui rappelant que la ville d'Athènes lui devoit sa liberté , & l'anéantissement du gouvernement tyrannique que Lyfandre avoit tenté d'y établir. Ce qui est dit ici du mont Taygete , dans la Laconie , dont les rochers & les sombres forêts étoient la retraite d'une multitude d'ours , de sangliers & d'autres bêtes fauves (*voyez Pausanias , liv. 3 , ch. 20*) , fait allusion à la vie dure & austère des anciens Spartiates , dont la diète sévère , très-opposée au luxe des festins de Lamia , étoit une des loix fondamentales de Lycurgue. Les Lacédémoniens les revendiquoient encore au moins en apparence , pour continuer à jouir de la réputation qu'ils avoient eue d'être le peuple de la Grece le plus attaché à ses loix , chez lequel elles

décidoient de tout. Ce qui , à en croire Lamia , n'étoit que vaine ostentation. Elle n'avoit pas tort ; les Lacédémoniens de son tems , avoient beaucoup dégénéré de la vertu de leurs ancêtres.

LETTRE II.

LÉONTIUM (1) à LAMIA.

RIEN n'est plus bizarre qu'un vieillard qui veut faire le jeune homme (2). Si tu favois , ma chere , comment cet Epicure me traite ; il me chicane sur tout , ses soupçons ne finissent pas. Il m'excede de ses lettres savantes , souvent obscures & presqu'inintelligibles (3) ; il me menace de m'interdire l'entrée de son jardin !

J'en atteste Vénus ! oui , si Adonis pouvoit revenir , & qu'il eût quatre-vingts ans (4) , qu'il fût accablé des infirmités de cet âge , rongé par la vermine , couvert de toisons puantes & malpropres , ainsi que mon Epicure , il me paroîtroit insoutenable. Et je

Supporterai patiemment mon philosophe avec tous ses attributs ! Oh , qu'il se contente de ses systêmes sur la nature des choses ; qu'il se conduise par ses loix & ses règles qu'il fait plier à ses fantaisies (5) ; je ne lui dispute rien : mais qu'il ne s'avise pas de témoigner de l'inquiétude & du chagrin si j'use de mes droits.

Voilà le charmant vainqueur qui prétend me subjuguier. Ne le trouves-tu pas , chere Lamia , digne d'être comparé à ton Démétrius ? Et je me refuserai tout pour plaire à un pareil galant.

Il fait plus , il veut se donner pour un autre Socrate. On n'entend que lui bavarder , interroger , disputer (6). Il a même à sa suite un certain Pitochles dont il fait son Alcibiade (7). Prétendrait-il me travestir en Xantippe ? J'en suis excédée ; & si je n'avois d'autre moyen de me soustraire à ses importunités , je fuirais plutôt de villes en villes , que de rester exposée à ses reproches , & sur-tout à ses lettres extravagantes.

E v

Il a bien d'autres prétentions, qui me paroissent & plus ridicules & d'une plus grande conséquence. C'est à ce sujet que je t'écris, te demandant tes conseils sur la conduite que je dois tenir.

Tu connois sans doute le beau Timarque, cet aimable Céphisien (8), auquel je conviens que je suis intimement attachée depuis long-tems (car je n'ai rien à déguiser avec toi). C'est lui qui le premier m'a initiée aux mysteres de l'amour: il demouroit dans mon voisinage, & je crois qu'il eut les prémices de mes faveurs. Depuis ce tems il n'a cessé de me combler de biens: robes, argent, servantes, esclaves, bijoux des pays étrangers; il m'a tout prodigué. Que te dirai-je de plus? il en a toujours été avec moi aux soins les plus empressés; il les portoit à m'envoyer les premiers fruits & les fleurs nouvelles de chaque saison: il auroit souffert avec peine que quelqu'un en eût avant moi.

Et c'est un amant de ce mérite qu'il veut

que je renvoie. Qu'il ne t'approche point, me dit-il avec humeur. Comment le qualifie-t-il ? de quels noms l'appelle-t-il ? Tu ne reconnoîtrois à ses termes, ni un Athénien, ni un philosophe ; mais tu croirois entendre un Cappadocien brutal & grossier , tout nouvellement débarqué dans l'Attique (9).

Quant à moi , toute la ville d'Athènes fut-elle peuplée d'Epicures où de leurs semblables , j'en jure par Diane, je ne les estimerois certainement pas tous ensemble autant que la moindre partie du corps de Timarque , que le bout de son doigt.

Qu'en penses-tu , Lamia ? la vérité , la raison ne m'inspireroient-elles pas. Je t'en conjure par Vénus , ne me condamne pas. Je conviens que mon philosophe a un nom illustre , & beaucoup d'amis (10) : qu'il y joigne encore les miens : je lui cède tout ce que je possède. Qu'il se contente d'être le maître des autres & de les endoctriner ; qu'il jouisse de sa gloire , je ne la lui envie

point, elle ne me touche pas. Mais, ô Cérès, je te demande mon Timarque, c'est tout mon bien.

Cet admirable jeune homme, cet amant unique a tout quitté pour moi, le Licée, la jeunesse d'Athènes, ses amis, ses sociétés : il vit honnêtement avec Epicure, il a pour lui les complaisances les plus recherchées, jusqu'à vanter sans cesse tous ses systèmes imaginaires ; & mon philosophe, aussi féroce qu'un autre Atrée, lui dit avec dureté, fors de mon empire, renonce à Léontium (11) ; comme si Timarque n'avoit pas plus de raisons de lui défendre d'approcher d'une femme qui lui appartient à tant de titres. Il est aimable, il est jeune, & il souffre sans se plaindre son vieux rival ; tandis que le vieillard impatient veut se débarrasser, à quelque prix que ce soit, de celui qui a tant de droit sur ma personne.

Que ferai-je donc, ma chere Lamia, je te conjure par tous les dieux de ne me pas abandonner : les extrêmités fâcheuses où je

me trouve , me mettent dans le plus violent état. Me séparer de Timarque ! L'idée seule m'en est plus affreuse que celle de la mort : je me sens saisie d'horreur ; mon cœur se brise !

De grace , permets que je me retire chez toi pour quelques jours. Peut-être que mon absence fera sentir au philosophe les agrémens & les avantages que je lui procurois.

Je prévois qu'il fera piqué de l'air de mépris qu'aura ma démarche ; qu'il nous enverra messagers sur messagers ; il n'épargnera pas les pas de ses confidens les plus intimes , de Métrodore , d'Hermaque , de Poliénos.

Combien de fois , chere Lamia , ne lui ai-je pas dit dans le tête-à-tête : Que faites-vous , Epicure ? Vous vous traduisez vous-même en ridicule ; votre jalousie va devenir le sujet des conversations publiques , des plaisanteries du théâtre : les sophistes gloferont sur vous. Mais que faire d'un vieillard qui ose encore aimer avec impudence ? Oh

bien, je l'imiterai, je n'ai rien à ménager, & je n'abandonnerai pas mon cher Timarque. Adieu.

N O T E S.

(1) LÉONTIUM étoit athénienne. On peut se faire une idée de son caractère & de ses mœurs, d'après ce qui est rapporté dans Athenée (*liv. 13*). « La fameuse cour-
 » tisane Léontium fut amie intime d'Epi-
 » cure. Après s'être donnée à l'étude de la
 » philosophie, elle ne cessa point pour cela
 » d'exercer sa profession, au point que les
 » jardins d'Epicure étoient le théâtre public
 » de ses prostitutions avec tous les disci-
 » ples du maître, auquel elle ne rougissoit
 » pas d'accorder ses faveurs devant tout le
 » monde. Un goût si décidé donnoit quel-
 » ques inquiétudes à Epicure : il en parle
 » dans ses lettres à Hermaque ».

Le fameux pere Hardouin, jésuite, qui n'échappoit aucune occasion de se singulariser, a prétendu, contre le témoignage formel de Diogène-Laerce & d'Athenée, que Léon-

tium étoit la femme légitime d'Epicure, & non sa maitresse. Il donne pour preuve de son sentiment un passage du chapitre 11 du livre 35 de Pline, qui parlant des tableaux du peintre Théodore, cite le portrait de Léontium en ces termes : *Leontium Epicuri cogitantem*, qu'il explique par ceux-ci : *Leontium, femme d'Epicure*, représentée méditant sur quelque spéculation philosophique. La raison sur laquelle s'appuie le docte jésuite, est que dans les médailles antiques on lit : *Plotina Trajani, Sabina Hadriani*, sans le mot *conjug*; quoique l'on doive entendre, Plotine, femme de Trajan, Sabine, femme d'Adrien; & que c'est ainsi que dans Pline toutes les femmes légitimes sont désignées, & non pas les courtisannes. On peut regarder cette assertion comme une des rêveries du P. Hardouin.

Il faudroit avoir vu le tableau de Théodore, pour juger si le naturaliste de Rome avoit bien saisi l'idée du peintre, car une femme telle que Léontium, pouvoit réfléchir avec un air sérieux sur la physique des corps, de même que sur des spéculations intellectuelles.

Ce n'est pas que souvent elle ne s'élevât

112 LES COURTISANNES,

au-dessus de son goût dominant, pour se livrer à des méditations purement spirituelles. Elle écrivit un traité contre Théophraste, d'un style aussi pur qu'élégant, ainsi que le dit Cicéron (*De Natura Deor. l. 1, ff. 33*). Cotta, l'un des interlocuteurs, en fait un reproche à l'épicurien Velléius en ces termes : « Tel fut l'excès où le jardin d'Epicure portoit la licence, que la courtisane Léontium osa écrire contre Théophraste, finement, je l'avoue, & d'un style attique, mais sans lui épargner les termes insultans qui coûtent si peu dans votre secte ». Ces termes piquans que l'orateur romain reproche à Léontium, ne doivent-ils pas être regardés comme l'effet de la jalousie qui divisoit les sectes entr'elles ? Peut-être encore la courtisane combattoit-elle avec avantage les incertitudes du philosophe, qui après avoir suivi tour-à-tour les écoles de Leucippe, de Platon & d'Aristote, n'avoit pas pour cela des sentimens plus assurés sur les objets les plus importans. « Théophraste, dit Cicéron dans le livre cité ci-dessus (*ff. 13*) » est d'une inconstance qui n'est pas supportable ; dans un endroit il attribue la suprême divinité à l'intelligence ; dans

» un autre au ciel en général ; après cela
 » aux astres en particulier ».

(2) *Ménandre cité par Stobée* (Discours 113) : « Rien n'est aussi pitoyable qu'un
 » vieillard amoureux , si ce n'est un autre
 » vieillard qui lui ressemble : celui qui as-
 » pire à des jouissances dont les années lui
 » interdisent l'usage , n'est-il pas bien à
 » plaindre ? » *Euripide , dans le même Dis-*
cours : » O vieillesse , que tu es fâcheuse à
 » ceux dont tu t'empares : il ne reste plus
 » ni force ni courage aux vieillards , que
 » pour se livrer sans cesse à l'impatience &
 » à la colere. La vieillesse fait fuir loin
 » d'elle Vénus & les Graces ; ces déesses
 » ne supportent pas des amans surannés ».

(3) Diogène-Laerce a conservé le com-
 mencement d'une lettre d'Epicure à Léon-
 tium , qui est dans le style d'un amant à sa
 maitresse : « Je triomphe , ma chere reine,
 » de quel plaisir je me sens pénétré à la
 » lecture de votre lettre » ! Ce ne sont pas
 sans doute les lettres ainsi conçues , que la
 courtisanne traite de savantes & obscures.
 Au reste il est douteux que cette lettre &
 beaucoup d'autres écrites sous le nom d'Epi-

cure, soient véritablement de lui. Lorsqu'elles parurent, on accusa le stoïcien Diotime, ennemi déclaré de notre philosophe, d'avoir donné sous son nom un recueil de cinquante lettres amoureuses du style le plus libre & le plus deshonnête; exprès pour le décrier. Celle-ci paroît avoir été composée dans le même goût, & faite plutôt pour prouver l'inclination de la courtisane Léontium pour Timarque, que les torts d'Epicure avec elle.

Quant à Epicure, après avoir comparé ce qu'ont dit de lui ses apologistes & ses détracteurs, il me semble que personne ne l'a mieux jugé que Saint-Evremond, qui peut, à juste titre, passer pour un épicurien décidé, qui regardoit la volupté comme le souverain bien.

« L'âge apporte de grands changemens
 » dans notre humeur, & du changement de
 » l'humeur se forme bien souvent celui des
 » opinions: ajoutez que les plaisirs des sens
 » font mépriser quelquefois les satisfactions
 » de l'esprit, comme trop sèches & trop
 » nues; & que les satisfactions de l'esprit
 » délicates & raffinées font mépriser à leur
 » tour les voluptés des sens, comme gros-

» fieres. Ainsi on ne doit pas s'étonner que
 » dans une si grande diversité de vues & de
 » mouvemens , Epicure , qui a plus écrit
 » qu'aucun philosophe , ait traité différem-
 » ment la même chose , selon qu'il l'avoit
 » différemment pensée ou sentie Il a pu
 » être sensible à toutes sortes de voluptés.

» Qu'on le considere dans son commerce
 » avec les femmes , on ne croira pas qu'il
 » ait passé tant de tems avec Léontium &
 » Thénisto à ne faire que philosopher. Mais
 » s'il a aimé la jouissance en voluptueux ,
 » il s'est ménagé en homme sage. Indulgent
 » aux mouvemens de la nature , contraire
 » aux efforts , ne prenant pas toujours la
 » chasteté pour une vertu , comptant tou-
 » jours la luxure pour un vice , il vouloit
 » que la sobriété fût une économie de l'ap-
 » pêt , & que le repas que l'on faisoit ne
 » pût jamais nuire à celui que l'on devoit
 » faire. Il dégageoit les voluptés de l'inquié-
 » tude qui les précède , & du dégoût qui
 » les suit. Comme il tomba dans les infir-
 » mités & les douleurs , il mit le souverain
 » bien dans l'indolence ; sagement à mon
 » avis , pour la condition où il se trouvoit :
 » car la cessation de la douleur est la fé-

» licité de ceux qui souffrent. Pour la tran-
 » quillité de l'esprit qui est l'autre partie de
 » son bonheur, ce n'est qu'une simple exemp-
 » tion de troubles. Mais qui ne peut avoir
 » de mouvemens agréables , est heureux
 » de pouvoir se garantir des impressions dou-
 » loureuses ». *Discours sur la morale d'Epi-
 cure à la moderne Léontium, Œuvres de
 Saint-Evremond, tome V, édit. de 1711.*

L'ami tendre, ou si l'on veut l'amant fi-
 dele & souvent mal mené de la belle Hor-
 tense, traite beaucoup mieux Epicure que
 la courtisane Léontium ; mais dans les
 circonstances où Alciphron lui fait écrire
 cette lettre, elle étoit irritée, & une femme
 en colere peut tout dire.

(4) Léontium ou l'auteur de la lettre
 écrite sous son nom, suit ici l'opinion qui
 porte la durée de la vie d'Epicure jusqu'à
 quatre-vingt-douze ans ; quoique Diogène-
 Laerce & ses commentateurs les plus éru-
 dits ne lui accordent que soixante-douze
 ans de vie, dont il en passa plus de dix
 dans les infirmités d'une vieillesse que l'on
 peut dire prématurée, & que peut-être il
 avoit accélérée par l'excès & la continuité

des plaisirs auxquels il s'étoit livré. Quant à son extérieur, il n'avoit rien qui ne convînt à un vieillard infirme, & sur-tout à un philosophe. Aucun d'eux n'étoit recherché dans sa parure. Le poëte comique Aristophane, cité par Athenée (*livre 4*), représente un vieux pythagoricien buvant de l'eau, ne mangeant que des légumes, rongé de vermine & couvert de l'habit le plus sale : la malpropreté des jeunes étoit encore plus insupportable. Dans la troisième des Epîtres Socratiques, Aristippe parlant des cyniques de son tems, qui sans cesse blâmoient son goût pour le luxe, leur dit : « Vous êtes étonnés de ma maniere de vivre ; mais n'auriez-vous pas plus de raison de vous moquer de ces hommes qui tirent vanité de l'épaisseur de leur barbe, d'un bâton noueux, & d'un manteau en guenilles, sous lequel ils cachent la saleté la plus outrée, & toute la vermine qui peut s'y loger ? Que direz-vous encore de leurs ongles qui ressemblent aux griffes d'une bête féroce ? Il y a loin de cette négligence crasseuse & dégoûtante, à la propreté élégante & recherchée des modernes Aristippes, qui, ainsi qu'Epicure, portent le goût

de la volupté jusqu'à l'extrémité d'une vie souvent assez longue. Envain le Diogène de notre siècle a voulu donner une nouvelle vogue au bâton noueux & au manteau négligé des cyniques, on a admiré ses rares talens: mais si on a fait quelqu'attention à ses bizareries, ce n'a été que pour en saisir tous les ridicules.

(5) L'ironie est placée à propos, les maximes, les axiomes moraux d'Epicure, que le savant Gassendi a tant vantés, & qu'il a regardé comme l'élixir de la sagesse des Grecs, ne sont que des regles pliantes qui s'ajustent à toutes sortes de formes.

(6) Alciphron se sert du terme *Σωκρατισμός*, socratiser. Long-tems avant lui on l'avoit tourné en ridicule. Aristophane dit dans la comédie qui a pour titre, *les Oiseaux*, que la folie générale étoit le lachisme, les grandes barbes, l'air exténué, l'abstinence & la malpropreté n'avoient jamais été plus à la mode; c'étoit à qui ressembleroit le plus à Socrate. Diogène-Laerce, au commencement de la vie de ce philosophe, cite des vers d'un certain Timon-

Phliafien , où il dit : « Le tailleur de pierres
» traitant des loix , a quitté la route battue
» des physiciens : c'est une espece d'enchan-
» teur qui enseigne à ses disciples l'art de
» raisonner plus conséquemment qu'on ne
» l'a fait encore ; il a pris à tâche de tourner
» en ridicule tous les rhéteurs , & il diffi-
» mule la force de ses raisonnemens avec
» tant d'artifice , que tous y sont surpris ».
Aussi convient-on généralement que Socrate
avoit porté cette sorte d'éloquence , & la
subtilité du raisonnement à sa perfection.
« Il avoit un talent merveilleux , dit Ci-
céron (*de Oratore*) » à mettre en œuvre
» l'ironie. Il y a de l'esprit & de l'excellente
» plaisanterie , lorsque l'on dispute de la
» sagesse , à renoncer en apparence à toutes
» prétentions à ce sujet , à en accorder tous
» les avantages à ceux qui se l'attribuent
» mal-à-propos. C'est ainsi qu'il comble de
» louanges Protagoras , Hyppias , Prodicus ,
» Gorgias , & tant d'autres ; tandis qu'il ne
» se donne que pour un homme ignorant &
» tout-à-fait grossier ; maniere qui ne con-
» vient qu'à Socrate , & qu'Epicure a tort de
» blâmer ». C'étoit sans doute l'intérêt person-
nel qui faisoit parler ainsi Epicure , car per-

120 LES COURTISANES,

sonne ne rechercha moins que lui les graces de l'éloquence. On prétend même, que contre l'ordinaire des Grecs, il ne parloit pas sa langue avec pureté. *Voyez Athenée, liv. 5.*

(7) Parmi les prétendues lettres d'Epicure, que l'on attribue au stoïcien Diotime, il y en a une dont fait mention Diogène-Laerce, adressée à Pitoclès, alors dans la fleur de la jeunesse : « Je me consume moi-même ; à peine puis-je résister au feu qui me dévore : j'attends le moment où tu viendras te réunir à moi, comme celui d'une félicité digne des dieux ». Jamais Socrate n'a rien écrit d'aussi passionné à son Alcibiade.

(8) Timarque étoit sans doute du canton de la Grèce qu'arrosait le Céphise, dont les inondations fréquentes rendoient le sol très-fertile. « Les arbres, les grains, les pâturages y viennent également bien ; dit Pausanias, *liv. 10, chap. 33*, » aussi n'y a-t-il aucunes terres mieux cultivées : c'est ce qui a donné lieu de croire qu'Homère, » par ce vers :

Et des bords du Céphise, habitans fortunés,
 ■ avoit prétendu désigner le peuple qui
 » habite

« habite les bords de ce fleuve ». C'est d'après cette idée que Timarque est qualifié de Céphisien. La bonté du pays, l'abondance qui y régnoit, devoit contribuer à la douceur du caractère & à l'aménité que Léontium vante dans Timarque. Ce peut être le même auquel Métrodore adresse le propos qui suit, & qui est rapporté par Plutarque dans le Traité contre l'épicurien Colotès (ff. 19 :) « Nous ne ferons rien que de bon & de » beau, si nous détachant de toute affec- » tion terrestre & des embarras communs » de la vie, nous nous élevons aux concep- » tions sublimes & vraiment divines d'Epi- » cure ».

(9) *Il demeurait dans mon voisinage, & je crois qu'il eut les prémices de mes faveurs.* Léontium, quoique prêtresse de Vénus, ne se souvenoit pas du moment auquel elle avoit été initiée à ses mystères, ni avec qui elle lui avoit sacrifié pour la première fois. Quartilla, prêtresse de Priape, qui joue un rôle si remarquable dans la satire de Pétrone, ne rougit pas de dire : « Je veux que les dieux me punissent si je » me souviens d'avoir été vierge, car je

» n'étois encore qu'un enfant, que je m'abandonnois à ceux de mon âge ». Cet aveu suppose dans la cour de Néron une dissolution de mœurs inconnue aux Athéniens, quoiqu'ils fussent dans l'habitude de se livrer à tous les excès de la volupté.

(10) La grossièreté des Cappadociens & la dureté de leur caractère étoient généralement connues. C'étoit le terme extrême de comparaison des Grecs avec les Barbares. Quand les maîtres de ce tems parloient des jeunes Cappadociens qu'on leur donnoit à élever, c'étoit comme d'une entreprise très-difficile, comme d'un Nègre à blanchir. *Voyez les lettres de Libanius à Basile de Césarée.*

La Cappadoce, grande province de l'Asie mineure, avoit autrefois titre de royaume, dont le dernier roi fut Archélaüs. Strabon étoit cappadocien; il dit de ses compatriotes qu'ils ne pouvoient se gouverner eux-mêmes, & que les Romains leur ayant permis de vivre suivant leurs loix, ils les prièrent de ne pas leur laisser cette liberté qui leur étoit insupportable. Sans doute que cette grossièreté dont on les taxe ici, les rendoit

incapables d'aucune police entr'eux, & qu'il leur falloit nécessairement un maître qui les tint en regle. Aujourd'hui cette région, soumise à l'empire des Turcs, est divisée en quatre berglierbeglics ou gouvernemens, qui sont ceux de Sivas, Trebizonde, Marasch & Cogni.

(11) Soit douceur de caractère dans Epicure, soit à raison de l'aisance qu'il établissoit dans le commerce de la vie, jamais aucun philosophe, & peut-être aucun homme n'eut autant d'amis que lui, & aussi fidèlement attachés. Il y en avoit de quoi peupler des villes entières. Toute la Grèce, une partie de l'Asie, sur-tout la ville de Lampsaque; une multitude d'Egyptiens étoient attachés autant à sa personne qu'à son école. Plutarque, qui n'étoit pas le partisan de sa doctrine, qui souvent s'est élevé contre le relâchement de ses mœurs, admiroit, ainsi que Diogène-Laerce, la multitude d'amis qui lui étoient fidèlement attachés. Il met à la tête Néoclès, Chérédème & Aristoclès, les trois frères d'Epicure, qui eurent constamment pour lui une tendresse accompagnée des plus grands égards. Néoclès sembloit disputer le premier rang à

124 LES COURTISANNES,

ce sujet : il étoit persuadé que son frere étoit le plus sage des hommes , & regardoit comme une merveille que le sein de sa mere eût pu contenir une si grande quantité d'atômes parfaits , de l'union desquels avoit été formé ce sage. Métrodore de Lampsaque , Timocrate , Poliénus , Hermaque ne l'abandonnerent jamais , & lui donnerent les preuves de l'attachement le plus fidele. On pourroit citer encore Hérode , Ménecée , Pythoclès , auxquels sont adressées les lettres conservées par Diogène-Laerce. Outre Léontium , Thémisto de Lampsaque & Philénis de Leucade furent attachées à son école ; la dernière écrivit sur la physique. Athenée dit (*liv. 8*) que le sophiste Polycrate publia sous son nom un livre infâme , afin de la décrier. Le poëte Escrion de Samos fit son épitaphe où elle se plaint de cette imputation odieuse , & prend à témoin les dieux de la pureté de ses mœurs ; ce qui n'a pas empêché quelques commentateurs , tels que Scaliger & le grammairien Constantin , de qualifier Philénis de première Tribalde , de femme qui avoit donné dans les excès de la débauche.

De tout ce que nous venons de rappor-

ter , il résulte que l'école d'Epicure fut aussi brillante que nombreuse. Il mourut dans ses jardins , au milieu de ses amis , dans les douleurs d'une colique néphrétique , comme il entroit dans un bain chaud qu'il alloit prendre , espérant y trouver quelque soulagement. Ses dernières paroles furent une exhortation à ses amis de rester attachés à ses maximes. Son testament respire l'humanité & la bienfaisance ; il ne s'occupe que du bien-être de ses amis. Ses biens , qui n'étoient pas considérables , sont destinés à l'honnête entretien de ceux qui avoient vieilli avec lui dans le jardin avec satisfaction & contentement. Il s'intéresse sur-tout aux enfans de Métrodore , auxquels il substitue une partie de ces biens lorsqu'ils seront en âge d'en jouir. On prétend que ce Métrodore avoit épousé la célèbre Léontium , & que ce pouvoit bien être la cause qui rendoit ses enfans si chers à Epicure. Il conclut ce testament par accorder la liberté à quatre de ses esclaves.

(12) Cette comparaison est tirée de l'histoire fabuleuse de la Grèce. Si Epicure joue le personnage d'Atrée , sans doute que Timarque avoit fait le rôle de Thyeste rela-

tivement à Léontium, qui remplace Eropé, femme d'Atrée, roi de Mycène. Il falloit que cette intrigue eût été assez bien conduite, pour que l'on regardât comme une merveille qu'Atrée eût pu la découvrir. De-là le proverbe connu parmi les Grecs: Il a les yeux d'Atrée, Ἀτρείως ἔμματα. C'est ainsi que l'on désignoit ceux qui voient tout, auxquels rien n'échappe. Erasme, dans ses adages (*chiliad.* 2, *cent.* 7) cite ce proverbe, & ne l'applique qu'aux regards féroces & cruels, tels qu'étoient ceux d'Atrée dans les tragédies de son nom.

LETTRE III.

GLYCERE (1) à BACCHIS.

MÉNANDRE (2) a voulu nous quitter pour aller voir les jeux isthmiques (3) à Corinthe. Ce n'étoit pas trop mon avis. Tu fais, ma chere, combien il en doit coûter pour se séparer d'un amant de ce mérite, quelque courte que puisse être son absence. Il n'étoit pas trop possible de l'en

détourner , lui qui voyage si rarement.

Je ne fais à quel titre te le recommander ou te le confier , pendant le séjour qu'il fera avec toi. Je ne puis cependant m'en dispenser , car il me dit qu'il prétend être de tes amis , & je sens que cette idée me donne quelque jalousie. Tu l'excuseras , tu connois les sentimens qui m'attachent à Ménandre ; quoique tes mœurs , ma très-chère , & ta conduite si honnête pour l'état dans lequel nous vivons , dussent me rassurer (4) ; il n'en est pas de même de Ménandre ; il est du tempérament le plus amoureux , & l'homme le plus austere ne se défendrait qu'avec peine des charmes de Bacchis. Je suis même persuadée que le desir de faire connoissance avec toi , le presse plus que la curiosité des jeux de l'isthme.

Ne me taxe pas de former des soupçons injustes , & pardonne-moi , ma chère , les inquiétudes de l'amour. Je regarde comme la chose la plus importante à mon bonheur de me conserver Ménandre pour amant.

Car si je venois à me brouiller avec lui, si sa tendresse venoit seulement à se refroidir, ne serois-je pas sans cesse dans la crainte d'être traduite sur la scène, en butte aux propos insultans des Chremès & des Diphiles (5). Mais si Ménandre revient pour moi tel qu'il partit, que ne te devrai-je pas de reconnoissance & de remerciemens sinceres ?

N O T E S.

(1) ATHÉNÉE (*liv. 13*) rapporte que l'orateur Hyppéride, dans la harangue qu'il prononça contre Mantithée, formoit un des chefs de ses accusations, de ce qu'il entretenoit secrettement & comme malgré elle, la courtisane Glycere, fille de Talassis; c'est celle qui vécut depuis dans le palais d'Harpalus de Pergame, l'un des principaux officiers d'Alexandre, qui fit des dépenses énormes pour la table & les femmes. J'ai déjà parlé de cet Harpalus dans le discours préliminaire au sujet de son amour pour la courtisane Pithionice. Après la mort de

celle-ci , il fit venir Glycere d'Athènes , la logea dans le palais royal de Tarse , & il ordonna à tous ses sujets de la regarder comme reine , de lui rendre les respects dûs à ce titre , & de ne lui point décerner de couronnes , que l'on n'en fît autant pour Glycere. Cette passion sans bornes enhardit Glycere au point qu'elle fit placer sa statue de bronze à côté de celle d'Harpalus ; preuve convaincante du crédit étonnant que ces sortes de femmes avoient sur leurs amans , quel que fût leur rang dans le monde. Elles vivoient quelque tems dans l'état le plus brillant , qu'elles abandonnoient sans regrets apparens , pour venir achever à Athènes leur carrière dans leur premier état de courtisannes publiques. Il y avoit cependant une sorte de distinction entr'elles , & on peut mettre Glycere au nombre de celles qui eurent le plus de réputation. A en juger par la cinquième lettre qui suit dans l'ordre que je leur ai donné , elle étoit véritablement attachée à Ménandre , quoique le poëte fût de tems en tems de mauvaise humeur ; mais dans ces circonstances , elle ne répondoit à ses brusqueries que par des propos vifs & gais. On lit dans Athenée (*livre 13*) que

Ménandre revenant du théâtre fort échauffé & chagrin de ce qu'une de ses pieces n'avoit pas réussi, Glycere lui présenta du lait & le pressa d'en boire; ce qu'il refusa; sous prétexte qu'il sentoit le vieux, & étoit couvert d'une crème rebutante, lui reprochant ainsi son âge, & le fard dont elle couvroit ses rides. Laissez, dit en riant la courtisane, ce qui est au-dessus, & prenez ce qui est plus bas. Cette anecdote porte à croire que Glycere vécut avec Ménandre après son retour de Tarfe. Ce poëte étoit jaloux, & quoique très-attaché à sa maitresse, il ne trouvoit pas bon que d'autres l'aimassent. Philémon, son rival au théâtre & en amour, très-épris des charmes de Glycere, vantoit dans une de ses pieces l'excellence du caractère de Glycere; à quoi Ménandre répondit durement, qu'il n'y avoit pas une courtisane qui fût honnête.

(2) Un passage d'Apollodore, célèbre grammairien d'Athènes, qui vivoit environ cent cinquante ans avant notre ère, & qui a été conservé par Aulugelle (*liv. 17, ch. 4*) nous apprend que Ménandre, le poëte comique, fils de Diopéthe, de la race des Céphi-

siens , avoit composé cent cinq comédies, & même selon quelques auteurs , cent huit ou neuf. Huit seulement de ces pieces furent couronnées; mais elles firent une telle réputation à leur auteur , qu'il fut surnommé le prince de la nouvelle comédie. Ménandre mourut âgé de cinquante-deux ans , près de trois siècles avant l'ère chrétienne ; il ne nous reste que quelques fragmens de ces comédies , dont la plus grande partie a été conservée par Athenée, Stobée & d'autres compilateurs. Plutarque , dans la comparaison d'Aristophane & de Ménandre , regarde celui-ci comme le plus excellent poëte comique qui eût paru en Grèce , & qui auroit porté son art à la plus haute perfection , s'il ne fut pas mort à l'âge où le style , comme le prétend Aristote , prend toute la force & les graces dont il est susceptible , parmi ceux qui s'exercent à écrire des ouvrages destinés aux plaisirs & à l'instruction du public. Ce qui doit donner une grande idée du mérite poétique de Ménandre , c'est que Térence en l'imitant , a composé d'excellentes comédies. Philémon , poëte contemporain de Ménandre , & son inférieur , à en juger par le sentiment unanime des critiques

grecs , l'emporta souvent sur lui , ce qui étonnoit Ménandre , & le fâchoit à un point , qu'un jour il demanda publiquement à son rival s'il n'avoit pas honte de ses triomphes. M. l'abbé du Bos (*Réflexions sur la Poësie & la Peinture* , tome 2 , page 437) remarque à ce sujet qu'il ne faut pas conclure de cette préférence que les comédies de Ménandre aient été jugées mauvaises , mais bien que les autres plurent davantage ; & que si nous avions les pieces qui l'emportèrent sur les siennes , peut-être feroit-il possible de démêler ce qui éblouissoit le spectateur , & même prouver qu'il avoit bien jugé. Il n'étoit pas facile alors de discuter les pieces dans la tranquillité du cabinet comme on le fait à présent. Le charme de la représentation decidoit de leur mérite ; & dès que le peuple avoit prononcé , la critique n'avoit plus rien à dire. Combien ne voit-on pas de pieces très-médiocres applaudies à l'excès aux premieres représentations , & tomber ensuite pour jamais ne se relever. Il est vrai que les Athéniens jugeoient par goût , & ne se laissoient pas entraîner aux bruits concertés de la cabale.

(3) Les jeux isthmiques se célébroient tous les trois ans dans l'isthme de Corinthe , près du temple de Neptune. Le concours y étoit si grand qu'il n'y avoit que les principaux citoyens des premières villes de la Grèce qui pussent y avoir des places marquées. Ils étoient l'un des quatre grands jeux qui se faisoient dans la Grèce , les olympiques , les pythiques , les néméens & les isthmiques. Les courses des chars & à pied , la lutte , le jet du disque , le saut , étoient les exercices ordinaires de ces jeux. Les jeux isthmiques furent institués par Sisiphe , roi de Corinthe , 1350 ans avant l'ère chrétienne ; Pausanias dit qu'ils furent établis en l'honneur de Mélicerte , fils d'Athamas , roi des Orchoméniens & d'Ino , & qu'ils changerent son nom en celui de Palémon. Ces jeux ne furent pas interrompus , même après que la ville de Corinthe eut été détruite , l'an de Rome 607 , par le consul Mummius ; les Sycioniens eurent ordre de les célébrer malgré le deuil & la désolation publique. Mais après le rétablissement de Corinthe , les nouveaux habitans en prirent soin. La couronne du vainqueur étoit de feuilles de pin. Voyez *Pausanias* , liv. 3 ,

chap. 44; liv. 2, chap. 2; & liv. 8, ch. 48.

Outre la couronne de pin, on assigna dans la suite au vainqueur une récompense de cent drachmes en argent, qui valoient environ soixante livres de notre monnoie. C'est dans ces assemblées solennelles que les anciens poètes lisoient publiquement ou faisoient représenter leurs pieces de théâtre.

Les Grecs ont donné une grande célébrité à ces sortes de jeux ou d'assemblées; ils n'ont eu besoin que d'en relever l'importance pour entraîner tout l'univers dans leur sentiment. Ils étoient le peuple le plus renommé par les beaux arts qu'ils avoient portés à la perfection. Les nations policées qui aspiroient à la même gloire, n'imaginoient rien de mieux que de les imiter. Pindare chanta les vainqueurs de ces jeux; ses odes si sublimes que l'on désespere d'y atteindre, sont consacrées à les immortaliser : cependant il n'étoit question que d'une couronne remportée pour avoir bien couru, bien sauté, ou jetté le palet avec force & adresse. On pourroit prendre une idée de ces jeux si vantés dans les foires ou fêtes des différentes villes d'Italie, qui y attirent le plus grand concours de gens aisés, de

noblesse oisive, & de marchands de l'Europe & du Levant. Il y en a pour toutes les saisons de l'année. Les opéras, les comédies bouffonnes, les baladins de toute espece, les courses de chevaux & d'ânes, les jeux de cartes & de dez y remplacent les anciens exercices de la Grèce. Les actes de dévotion se trouvent mêlés à ces différens spectacles; lorsque le concours des marchands, des histrions & des curieux se trouvent réunis à une solennité religieuse, ainsi qu'il arrive à Padoue au mois de juin, les poètes n'y manquent pas. On voit tous les jours des odes, des chansons, des sonnets imprimés & affichés au coin des rues, aux portes des églises, à l'honneur de tous ceux qui se distinguent dans leur genre. L'éloquence de l'orateur sacré, la voix brillante du castrat, le cheval qui a remporté le prix de la course, le seigneur qui s'est montré avec le plus brillant équipage, y sont loués indifféremment. Mais aucune de ces productions poétiques n'est connue au-delà du carrefour où elle est affichée.

(4) Les mœurs & le caractère de la bonne & honnête Bacchis seront connus par

136 LES COURTISANNES,

les lettres VI, VII & VIII^e, & sur-tout par la X^e de ce recueil. L'honnêteté de sa conduite étoit le scandale de la plûpart des courtisannes de son tems, qui n'échappoient aucune occasion de la tourner en ridicule avec cette licence de propos qu'elles se permettoient, & qui les faisoit connoître pour ce qu'elles étoient.

(5) Chrémès étoit le nom d'un des personnages de théâtre de Ménandre, que Térence a adopté dans la comédie du Fâcheux : il lui fait jouer le rôle d'un vieillard sensé, mais qui souffre avec peine le goût des jeunes gens de son siècle pour les courtisannes ; quoique dans cette piece il y en ait une nommée Bacchis, qui ne dit & ne fait rien que d'honnête. Diphile pouvoit être un autre personnage des pieces de Ménandre ; à moins que l'on n'aime mieux penser que Glycere veut parler ici de l'ancien poète comique de ce nom, dont l'usage étoit de se venger de ceux qui l'avoient offensé, en les tournant en ridicule dans ses pieces de théâtre, ou en les chargeant d'invectives. Les auteurs grecs se permettoient, dans ces circonstances, les plus grandes li-

cences : s'ils ne nommoient pas expressement les personnes, ils les désignoient de façon à ne pouvoir être méconnues ; & souvent les imputations dont ils les chargeoient avoient les suites les plus funestes. Les courtisannes les recherchoient pour amans , plutôt pour se mettre à l'abri de leurs sarcasmes , que par goût pour leurs personnes ou pour leur esprit. Nous verrons dans la suite que les poètes grecs , ainsi que les gens de lettres , n'étoient pas assez opulens pour entretenir les courtisannes dans le luxe qu'elles exigeoient. Un riche négociant , un jeune dissipateur né opulent , & qui consentoit à dissiper sa fortune avec elles , étoient sûrs de la préférence.



L E T T R E I V.

MÉNANDRE à GLYCERE.

J'EN atteste les déesses d'Eleusis & leurs mysteres sacrés , que j'ai si souvent pris à témoin de la sincérité de mes sermens (1), lorsque dans le tête-à-tête je t'assurois , ma chere Glycere , de ma tendresse. Je ne prétens pas tirer vanité de ce que je vais t'apprendre , & je ne t'écris pas pour t'annoncer mon départ. Loin de toi , quelles douceurs trouverois-je dans la vie ! Y a-t-il au monde quelque chose qui puisse me flatter davantage , & me rendre plus heureux que ton amitié !

Ton caractère charmant , la gaieté de ton esprit conduiront jusqu'à notre vieillesse extrême les agrémens de la jeunesse. Passons donc ensemble ce qui nous reste de beaux jours ; vieillissons ensemble , mourons ensemble (2) ; n'emportons pas

avec nous le regret d'imaginer que le dernier survivant pourroit encore jouir de quelque félicité. Que les dieux me préservent d'espérer aucun bonheur de cette espece. Après toi , me resteroit-il encore quelque bien dans ce monde !

Je suis , comme tu le fais , au Pirée (3) , toujours d'une foible santé. Tu en connois les causes réelles , que quelques envieux traitent de délicatesse recherchée & de mollesse. Les haloennes (4) de la déesse t'obligent de rester à la ville ; & voici pourquoi je me suis déterminé à t'écrire.

J'ai reçu des lettres de Ptolemée , roi d'Egypte , par lesquelles il m'invite , me prie , m'exhorte de me rendre à sa cour , me promettant , en prince généreux , de me combler des faveurs de la fortune (5) : il demande aussi Philémon , qui me fait part des lettres qu'il en a reçues (6) , & je vois que ce prince proportionne ses instances à la réputation que nous nous sommes faite : il s'en faut beaucoup qu'il

presse Philémon autant que moi. Il fera ce qu'il croira lui convenir, & sa résolution n'influera en rien sur la mienne.

C'est ma Glycere qui me décidera par ses avis : elle fera mon aréopage, mon tribunal souverain (7), mon unique arbitre. J'en jure par Minerve, je n'ai d'autre volonté que la tienne.

Je t'envoie la lettre même du roi, afin de t'épargner la peine de lire une seconde fois ce que je pourrois t'en dire, & qu'il ne me reste qu'à t'apprendre ce que j'ai résolu en conséquence.

Les douze grands dieux m'en sont témoins (8); je n'ai pas même l'idée de m'embarquer pour l'Egypte, & d'aller me transplanter dans un pays aussi éloigné de l'Attique. Quand même il en seroit aussi voisin que l'isle d'Egine (9), je n'en aurois pas plus d'envie, s'il falloit abandonner ma Glycere, mon seul & unique empire. Retrouverois-je dans la foule des Egyptiens les témoignages enchanteurs de sa

tendresse ? Sans elle , la cour même du roi me feroit une solitude triste & insupportable.

Je jouis plus délicieusement de tes caresses , & avec moins de dangers que je ne le ferois des attentions des satrapes & des graces de la cour. Il est dangereux de risquer sa liberté , méprisable de devenir flatteur , & les faveurs de la fortune sont presque toujours perfides.

Pourrois-je comparer la magnificence des buffets des rois , les coupes d'or & de pierres précieuses (10) , & toutes ces marques extérieures de l'opulence , qui sont l'objet des desirs des courtisans , avec la solemnité & l'agrément de nos fêtes (11) publiques , avec les exercices du lycée & les entretiens de l'académie. Je préférerois toute cette vaine pompe au lierre de Bacchus ! Non , j'en jure par ce dieu puissant ; il m'est bien plus doux & plus glorieux de recevoir ses couronnes sur le théâtre , sous les yeux de ma Glycere qui partage

mes triomphes , que d'être décoré du diadème de Ptolémée.

Retrouverois-je dans l'Egypte ces assemblées où chacun donne ses suffrages à son gré ? cet état populaire , où la liberté est l'appanage de toute la nation ? ces législateurs couronnés de myrte & de lierre , remplissant leurs fonctions dans les différens cantons de la république (12) ? Y verrois-je ces assemblées nombreuses qui n'ont pour toute défense qu'un cordeau tendu ; l'élection des magistrats (13) ; les fêtes nationales , le céramique (14) , les places publiques ; les tribunaux de la justice ; Salamine , Pfytalie , Marathon (15) , enfin toute la Grèce rassemblée dans Athènes ; toute l'Ionie , les Cyclades ? Je me priverois de la beauté de ce spectacle ; je m'éloignerois de ma Glycere ; je partirois pour l'Egypte ; j'irois y chercher de l'or , de l'argent , toutes les inquiétudes de l'opulence ! A quoi me serviroient ces richesses , si j'étois séparé de ma Glycere par l'im-

menſe étendue des mers ? Sans elle , tout cela ne feroit à mes yeux qu'une indigence faſtueuſe.

Et ſi je venois à apprendre que mes chers & reſpectables amours ſont devenus le partage d'un autre , tous mes tréſors me paroîtroient plus vils que la cendre : j'en mourrois de regret , n'emportant avec moi que mes chagrins , laiſſant à l'avidité de mes jaloux ces richèſſes qui me rendroient odieux.

Eſt-il donc ſi deſirable de vivre à la cour d'un roi , au milieu de ſes ſatrapes , & de tous ces courtiſans qui n'ont rien de plus important que les vains titres de leurs emplois ; ſur l'amitié deſquels il ſeroit fou de compter , & dont l'inimitié eſt toujours dangereuſe ?

Si par hafard ma Glycere paroît fâchée contre moi , je la prends , je l'embraffe : ſi ſa fantaiſie devient plus forte , mes inſtances redoublent. Si je la vois irritée , mes larmes la fléchiffent ; elle s'en inquiète ; elle me prie , me conjure d'oublier ce qui vient de ſe paſſer.

Je n'ai ni gardes , ni ministres qui lui en imposent : Menandre est tout pour elle.

Est-il donc si curieux de voir le Nil ? Mais ne faudra-t-il pas aussi courir sur les bords de l'Euphrate , suivre le cours immense du Danube , voyager sur le Thermodon , le Tygre (16) , l'Halis , le Rhin ? En voyageant ainsi de fleuve en fleuve , je passerois ma vie sans voir ma Glycere.

Le Nil même , si vanté , n'est-il pas infesté d'une multitude de monstres qui , toujours cachés sur ses bords , arrêtent la plus ardente curiosité par la crainte d'en être dévoré.

O puissant Ptolémée , je n'ai d'autre ambition que d'être couronné des lierres attiques , de vivre dans ma patrie , d'y être enterré dans le tombeau de mes ancêtres ; d'offrir un sacrifice annuel à Bacchus sur ses autels ; de célébrer nos grands mysteres ; de présenter au théâtre chaque année une piece nouvelle , lorsque nos jeux solennels reviennent , & d'arriver au triomphe par les vicissitudes

vicissitudes de joie, de satisfaction, de crainte, de danger même qui conduisent enfin à la victoire (17).

Que Philémon aille jouir du bonheur qui m'attendoit en Egypte, qu'il y recueille les couronnes, les richesses qui m'étoient destinées : Philémon n'a point de Glycere. Etoit-il digne d'un bien si précieux ?

O ma chere Glycere, aussi-tôt après la fête, monte ta mule ; ne perds pas un moment à venir me rejoindre. Jamais absence ne m'a paru durer aussi long-tems, & n'est venue aussi mal-à-propos. Cérès, sois propice à mes desirs !

N O T E S.

(1) RIEN n'étoit plus respectable dans l'antiquité payenne, que les fêtes de Cérès & Proserpine à Eleusis, que l'on appelloit les mysteres par excellence. Lorsqu'on les prenoit à témoin de la vérité qu'on affirmoit, ç'eut été le plus horrible parjure

146 LES COURTISANNES,

que d'en imposer sous un nom aussi sacré.

L'institution des mystères de Cérès à Eleusis, remonte à la plus haute antiquité : ils sont de beaucoup antérieurs au siège de Troye. Les uns l'attribuent à Orphée, d'autres à Erechtee, qui devoit regner à Athènes au moins 1500 ans avant notre ère. On appuie ce sentiment sur ce qu'Hercule s'étant présenté pour être initié aux grands mystères d'Eleusis, il ne put y être admis, parce qu'il étoit né à Thèbes, & non à Athènes. Mais comme on devoit des ménagemens à ce héros célèbre par ses merveilleuses entreprises, on institua en sa faveur les petits mystères, qui sans doute le rendirent capable d'être admis aux grands.

Pausanias n'en a rien dit, il avoit sans doute été initié aux mystères, & dès-lors il étoit obligé au secret le plus inviolable. Il nous apprend que ceux qui ne sont pas initiés, ne doivent pas en prendre connoissance, & même n'ont pas la liberté de s'en informer curieusement (*liv. 1, chap. 38.*). M. l'abbé Gedouin, dans une note sur cet endroit de Pausanias, se contente de dire qu'en général les plus grands hommes, soit grecs, soit romains (après que ceux-ci eu-

rent réduits la Grèce en province soumise à leur empire) avoient l'ambition d'être initiés à ces mysteres , qu'il ne s'y passoit rien contre les bonnes mœurs , & que ceux qui s'enrôloient dans cette espece de confrairie , contractoient l'obligation de vivre d'une maniere plus pure & plus vertueuse que les autres : c'est bien assez , dit le savant traducteur , qu'ils eussent le malheur d'être idolâtres , sans qu'on leur impute d'autres crimes. Nous verrons dans la suite de cette note , quelles étoient ces initiations.

Le docte Meursius , dans son *Traité sur les mysteres d'Eleusis* , a rassemblé tout ce que l'on peut recueillir sur cet objet dans les auteurs anciens : je le suivrai , en commençant par l'éloge que Cicéron en a fait.

Parmi les choses excellentes & comme divines dont on devoit l'établissement aux Athéniens , il regarde les mysteres comme ce qu'il y avoit de plus parfait. Ils avoient plus contribué qu'aucune autre institution , à tirer les hommes de la vie agreste & sauvage , pour les rendre humains , doux & sociables. C'est par eux , dit-il , que nous avons pris une idée des commencemens ,

c'est-à-dire , des vrais principes de la vie sociale & cultivée ; non-seulement ils nous ont instruits de la maniere de vivre honnêtement ; ils nous donnent encore l'espérance d'une heureuse mort : *Næque solùm cum lætitia vivendi rationem accepimus , sed etiam cum spe meliore moriendi.* Cic. de Legibus, lib. 2 , n. 36. On voit que l'on donnoit à ces mystères le nom de commencemens , *initia* , ou principes. Le mot thesmophories , sous lequel ces fêtes sont désignées , avoit la même signification. Il rappelloit l'institution des premières loix données aux Athéniens , & le commencement de la vie sociale ; parce que Cérès leur ayant appris la maniere de cultiver les grains , & d'en tirer leur subsistance , il falloit diviser les terres entre les habitans , & établir les droits de la propriété de chacun , d'où Cérès eut le nom de législatrice , ou thesmophore. (*Vossius de origin. idololatriæ, lib. 1 , cap. 17.*)

Il y avoit les grands & les petits mystères : ceux-ci servoient de préparation aux autres , & se célébroient au mois anthestion qui répondoit à notre mois de novembre. Les purifications des petits mys-

teres consistoient à se laver dans le fleuve Ilissus , à faire certaines prieres en offrant des sacrifices , à vivre dans la continence pendant un tems marqué , sur-tout à être instruit des principes de la doctrine des grands mysteres. Ceux-ci se faisoient au mois boédromion , qui répond au mois d'août. Les Athéniens seuls pouvoient y être admis , & y avoient droit à tout âge , & de quelque condition qu'ils fussent.

Lorsque l'on avoit subi les épreuves des petits mysteres , on étoit admis à être initié aux grands. La cérémonie se faisoit de nuit , ce qui lui donnoit quelque chose de plus formidable. L'imagination échauffée du récipiendaire lui faisoit voir des choses merveilleuses ; il avoit des visions , il entendoit des voix extraordinaires ; des coups de lumiere inattendus dissipoient les ténèbres qui après cet éclat n'en étoient que plus profondes : l'apparition des spectres , un bruit de tonnerre , des mouvemens du sol sur lequel étoit l'initié , qu'on lui donnoit pour des tremblemens de terre , en augmentant la terreur , pénétroient de respect pour la cérémonie. C'étoit dans le moment que le hiérophante , revêtu d'habits sacrés qu'il

ne portoit jamais que dans ces occasions, faisoit la lecture de certains livres merveilleux que l'initié écoutoit avec tremblement, & qu'il n'étoit pas trop en état de concevoir.

Le hiérophante étoit accompagné de trois autres ministres subalternes, dont l'un portoit un flambeau, l'autre prononçoit de tems à autres certaines paroles mystérieuses, & le troisième servoit à l'autel.

Ces mysteres devoient être tenus sous le plus grand secret, & comme ils ne se faisoient que dans l'obscurité de la nuit, on a prétendu qu'ils occasionnoient beaucoup de désordres, que la loi du silence rigoureusement imposée aux initiés couvroit d'un voile impénétrable. Nous parlerons dans la suite de ces imputations, & on verra que l'ignorance seule de la doctrine enseignée dans les mysteres, & quelques symboles mal expliqués, y ont fait supposer des désordres qui peut-être n'ont jamais existé que dans l'imagination de ceux qui en ont parlé.

On étoit persuadé à Athènes que cette cérémonie étoit un engagement à mener une vie plus pure & mieux réglée, qu'elle attiroit une protection spéciale des déesses

qui y présidoient, & même qu'elle aſſu-
roit pour l'autre vie un bonheur certain ;
tandis que ceux qui n'avoient pas été ini-
tiés , outre les malheurs de cette vie qu'ils
avoient ſans ceſſe à redouter, étoient con-
damnés à reſter éternellement dans la fange
& l'ordure ; auſſi les Athéniens ne man-
quoient pas de faire initier de bonne heure
à ces myſteres leurs enfans de l'un & l'autre
ſexe , & regardoient comme un crime de
les laiſſer mourir ſans leur avoir procuré cet
avantage.

Il n'y a pas apparence que tous les initiés
euſſent la même confiance aux myſteres :
plusieurs même des plus éclairés d'entre
les Athéniens négligerent de ſ'y faire ini-
tier : Socrate n'y fut jamais admis ; négli-
gence qui rendit ſa religion ſuſpecte. Dio-
gène , qui avoit le droit de dire hautement
ce qu'il penſoit , ſans courir aucun riſque ,
ne pouvoit pas croire qu'Agéſilas & Epa-
minondas fuſſent relégués dans la boue &
le fumier , tandis que les plus vils d'entre
les Athéniens occuperoient des places diſ-
tinguées dans les iſles des bienheureux pour
avoir été initiés aux myſteres d'Eleuſis.

Les grands myſteres, ceux du mois d'août,

G iv

duroient neuf jours consécutifs , employés à différentes cérémonies dont on trouve partout la description , parce qu'elles se faisoient publiquement. Le sixième étoit le plus solennel , & destiné à une procession nombreuse qui précédoit l'initiation générale , ou la représentation des grands mystères. Elle partoit du céramique , traversoit toutes les places de la ville , & se continuoît jusqu'à Eleusis , dans un espace d'environ deux lieues. Elle étoit au moins de trente mille personnes , qui toutes pouvoient entrer dans le temple , assez vaste pour les contenir ; les initiés seuls avoient droit de s'y trouver. Un étranger qui se seroit glissé dans la foule , auroit été condamné à mort impitoyablement. *Tite-Live* , liv. 31 , ch. 14 , en cite un exemple mémorable. « Les Athé-
 » niens , dit-il , s'engagerent dans la guerre
 » contre Philippe , pour un sujet peu im-
 » portant , lorsqu'il ne leur restoit de leur
 » ancienne splendeur que la fierté de se la
 » rappeler. Durant les jours de l'initiation ,
 » deux jeunes Acarniens , qui n'étoient point
 » initiés , & qui n'avoient aucune idée de ce
 » culte religieux , entrèrent avec la foule
 » dans le temple de Cérès. Leurs discours ,

» les questions qu'ils firent, découvrirent
 » leur ignorance & les trahirent. On les
 » présenta au grand-prêtre du temple, &
 » quoiqu'il fût évident qu'ils y étoient en-
 » trés sans savoir ce qu'ils faisoient, ils fu-
 » rent condamnés à la mort comme cou-
 » pables d'un crime énorme ». Quelques
 indiscretions d'Alcibiade au sujet de ces
 mystères, furent une des principales causes
 de sa disgrâce.

La loi du silence étant si rigoureuse,
 comment a-t-on pu être instruit autant qu'on
 l'est, de ce qui se passoit dans le secret de
 l'initiation? C'est que la puissance des Athé-
 niens étoit anéantie, & quoiqu'alors les-
 mystères conservassent encore assez de crédit
 & de respect, pour que les plus célèbres
 des Romains desirassent d'y être initiés; ils
 furent moins discrets que les Grecs. Ainsi
 l'on prétend que la description que fait Vir-
 gile de la descente d'Enée aux enfers, dans
 le sixième livre de l'Enéide (a), n'est autre
 chose qu'une allégorie de l'initiation aux

(a) Voyez la dissertation de Warburton dans les
 notes du troisième tome de la traduction de Virgile,
 par l'abbé Desfontaines, page 213.

myfteres d'Eleufis , ce qui donne à croire qu'il y avoit été admis. Quand il commence à en parler , il femble redouter la colere des dieux vengeurs dont il va révéler les fecrets : « Dieu de l'empire des morts, dit-il, » souffrez que je raconte ce que j'ai entendu , & que je révéle des fecrets enfevelis dans les ténébreux abymes de la terre ». La fybille qui guide Enée dans fon voyage aux enfers , & qui l'inſtruit de ce qu'il doit faire , n'eſt autre choſe que l'hiérophante. Le rameau d'or dont il faut qu'il ſoit muni avant que de commencer ce voyage étonnant , défigne l'initiation aux petits myſteres.

Il entre dans une vaſte caverne , les montagnes ſont émues , les forêts agitées , la terre mugit ſous ſes pieds ; d'horribles hurlemens annoncent l'arrivée de la déeſſe des enfers : « Loin d'ici , profanes , s'écrie la » ſybille , fortéz tous de ce bois ſacré » : *Procul , o procul eſte , profani*. A l'entrée du gouffre infernal , ſont couchés le chagrin & les remords vengeurs. Là réſident les pâles maladies , la triſte vieilleſſe , la peur , la faim , la honteuſe indigence , figures affreufes... Là , ſont encore pluſieurs autres monſ-

tres, tels que les centaures, les deux scylls, l'hydre de Lerne, dont les sifflemens sont terribles, la chimère armée de flammes, les gorgones, les harpies, &c. On peut suivre dans Virgile la description de tout ce qui se présenta à Enée dans sa course aux enfers, la comparer à ce que dit Claudien au commencement de son poëme de l'enlèvement de Proserpine, sur les mysteres d'Eleusis, & on verra que la descente d'Enée aux enfers, n'est que l'allégorie de l'initiation à ces mysteres.

A mesure que l'on s'éloigne des tems où les Grecs étoient puissans & respectés, on craint moins de parler des mysteres d'Eleusis. Dion-Chrysostôme, philosophe & orateur grec, qui vivoit du premier au second siecle de notre ère, dit (*orat. 12*): « Lors-
 » qu'un grec ou un barbare doit être initié,
 » on le conduit dans un certain dôme d'une
 » grandeur & d'une magnificence admirable, où il voit divers spectacles mystiques, & entend de même une multitude
 » de voix; où les ténèbres & la lumière affectent les sens alternativement; où
 » mille choses extraordinaires se présentent
 » à ses yeux ».

Thémistius, autre philosophe grec, dont nous avons plusieurs harangues estimées, qui fut en crédit à la cour de l'empereur Julien, dit que l'initié entrant dans le dôme mystique, est rempli d'étonnement & d'horreur ; l'inquiétude & la crainte s'emparent de son ame, il ne peut avancer d'un seul pas, & ne fait comment entrer dans le droit chemin qui conduit au lieu où il doit arriver, jusqu'à ce que le prophète (l'hiérophante, ou quelqu'autre ministre) ouvre le vestibule du temple.

Le même Thémistius s'exprime en termes plus précis dans un fragment que Stobée nous a conservé dans son 117^e discours, intitulé, *Louange de la Mort* : « Nous disons que l'ame périt lorsqu'elle change de manière d'être, & qu'elle rentre dans l'ordre universel des choses. Unie au corps, elle ne prévoit rien de ce qui doit être au moment de sa mort (ou de sa séparation d'avec le corps.) Elle éprouve dans la mort les mêmes passions qu'elle a ressenties dans l'initiation à certains grands mystères : aussi les mots répondent aux mots, & les choses aux choses, car *τελευτᾶν* signifie mourir, & *τελεισθαι* être

» initié. D'abord des erreurs , des incerti-
 » tudes , des courses fatigantes , des mar-
 » ches pénibles & inutiles remplissent l'es-
 » pace de la vie : à la fin de la carrière,
 » tout devient plus terrible : ce n'est qu'hor-
 » reur , tremblement , sueur froide , frayeur
 » insurmontable : (voilà les préludes de
 l'initiation.) Mais après l'instant de la
 mort , ces objets effrayans disparaissent ;
 » une lumière merveilleuse frappe les yeux
 » des défunts ; ils sont reçus dans des bois
 » charmans ; des plaines émaillées de fleurs
 » s'ouvrent de tous côtés devant eux , des
 » hymnes & des chœurs de musique en-
 » chantent leurs oreilles ; ils entendent les
 » récits admirables de la science sacrée.
 L'homme initié , devenu parfait , maître
 » de soi-même & libre , couronné & triom-
 » phant , célèbre les mystères à son gré ; il
 » se promène dans la région des bienheu-
 » reux ; il converse avec des hommes saints
 » & vertueux ; il ne voit plus que dans
 l'éloignement la troupe profane & im-
 » pure , qui sur la terre se bouleverse , se
 » jette , se foule elle-même dans les ténèbres
 » & dans d'affreux bourbiers ».

Ces récits , s'ils sont conformes à la vé-

rité, donnent une idée bien avantageuse des mystères d'Eleusis : la doctrine publique étoit que l'initiation, sans la vertu, ne servoit de rien ; au lieu que les initiés qui s'attachoient à la pratique de la vertu, avoient de grands avantages sur le reste des hommes, dans une autre vie : c'étoit le fond de la persuasion des peuples, & sans doute tel fut l'objet primitif des mystères lors de leur institution. Mais dans la corruption générale des mœurs qui s'établit à Athènes, n'ajouta-t-on rien ? ne supprima-t-on rien ? C'est ce sur quoi l'on ne peut décider, à raison du secret qui fut toujours gardé. Ceux qui entreprenoient de le révéler, se regardoient comme poursuivis sans cesse par la vengeance des dieux. On en peut juger par ce que Macrobe (*au premier livre sur le songe de Scipion, chap. 2*) raconte de Numénius, philosophe grec d'Apamée en Syrie, qui vivoit au second siècle. Curieux de s'instruire des cérémonies les plus secrètes, il reconnut par ses songes, qu'il avoit offensé les dieux, en publiant une explication des mystères d'Eleusis. Les déesses lui apparurent en habit de courtisannes, debout devant un lieu public ouvert. Etonné de les

voir dans une place si peu décente & si peu convenable à leur divinité, il leur en demanda la cause. Elles lui répondirent avec colere, qu'ayant été tirées par force du sanctuaire où leur pudeur étoit en sûreté, elles se voyoient prostituées à tout venant : elles vouloient dire par-là que le culte qui convenoit le mieux aux dieux, étoit celui que le peuple leur avoit rendu de toute antiquité ; que les plus sages des philosophes s'étoient conformés à cet usage, suivant en tout les sentimens établis & adoptés par le vulgaire.

D'où vient donc que l'on a tant calomnié ces mysteres ; que l'on n'a pas craint de dire que l'indécence des choses qui s'y passoient étoit la grande raison du secret ; qu'elle étoit portée au point de proposer aux initiés les parties naturelles de la femme pour objet de leur culte ? Mais l'ignorance seule a pu regarder cette représentation comme un objet criminel. Si jamais elle a eu lieu dans les solemnités des grands mysteres, ce n'étoit qu'en tant qu'elle étoit le symbole de la fécondité. On n'a pas voulu s'en tenir à cette explication, & l'on n'a considéré dans cette allégorie que ce

qu'elle présente d'obscène à la première vue. On verra dans la suite de ces remarques que cette représentation allégorique étoit reçue dans d'autres cérémonies religieuses qui se faisoient publiquement.

Ce préjugé défavorable aux mystères d'Eleusis, s'est perpétué de siècle en siècle. Au commencement de celui-ci, on a vu le docteur Averanius, professeur de l'université de Pise, dans sa 33^e dissertation sur Virgile, justifier les poètes de l'imputation qu'on leur a faite très-anciennement, d'avoir gâté l'esprit des peuples par les fables qu'ils ont imaginées, & dire en leur faveur, que c'étoit dans l'opinion commune des peuples que les poètes ont puisé tous les contes absurdes qu'ils débitent sur les dieux, ainsi que les aventures indécentes qu'ils leur attribuent : les mystères d'Eleusine, qui supposent une partie de ces fables, sont antérieurs aux poètes les plus anciens. Homère, le premier que l'on connoisse, est de quatre cents ans postérieur à Hercule. Et si jamais il y a eu quelque poète plus ancien qu'Homère, au moins est-il sûr que ce poète, quel qu'il soit, est de beaucoup postérieur à Hercule. (Le docte professeur n'a pas

pensé à Linus & Orphée , contemporains d'Hercule.) Or les mystères d'Eleusine sont incontestablement plus anciens que ce demi-dieu de la fable, & les cérémonies de ces mystères représentoient des actions très-infâmes des dieux. Il s'ensuit donc que les idées indécentes qu'on avoit de ces dieux, ne sont point venues des poëtes, & que ceux-ci en les employant n'ont fait que suivre les principes de la théologie payenne, telle qu'ils l'ont trouvée établie (a).

Ce qu'il y a eu à reprocher aux initiés d'Eleusis dans leurs derniers tems; c'est l'enthousiasme fanatique dans lequel ils s'entretenoient les uns les autres. Ils étoient persuadés qu'ils commerçoient immédiatement avec les dieux; qu'ils avoient les démons & les génies à leur commandement; qu'ils pouvoient les évoquer par les incantations, & s'élever à eux par l'extase. Des cérémonies religieuses qui communiquoient ces merveilleuses prérogatives, paroissoient à leurs spectateurs trop intéressantes pour

(a) Voyez le Journal de Trévoux, Février 1719, où le Recueil des dissertations d'Averanius est annoncé, & où l'on trouve l'extrait de celle que j'ai citée.

162 LES COURTISANNES,

qu'ils s'en détachassent aisément. Le fameux Maxime d'Ephèse paroissoit toujours agité par l'action intérieure de quelque démon : il déraisonnoit avec une sublimité qui en imposoit à tous ses auditeurs : on croyoit entendre Apollon sur son trépied , commandant aux esprits : c'est par de tels gens que l'empereur Julien, si grand à la tête des troupes & dans le gouvernement des peuples , fut entraîné dans toutes les fausses démarches par lesquelles il essaya de rétablir les superstitions payennes sur les ruines du christianisme. Julien périt en Perse en 363. Trente-trois ans après sa mort, sous l'empire d'Arcadius & Honorius, Alaric, roi des Goths, après s'être emparé d'Athènes, dont il respecta le nom, & où il ne causa aucun dommage, fit détruire de fond en comble le temple de Cérès à Eleusis. C'étoit (dit le sage auteur de l'Histoire du Bas-Empire) un asyle où l'idolâtrie se tenoit comme retranchée. Là, s'étoient retirés ces fanatiques qui avoient séduit Julien, ils s'y croyoient en sûreté : mais le goth, chrétien de bonne foi, quoiqu'arien, quoiqu'il eût traité avec une sorte de respect tous les monumens de l'Attique, fit renverser

ce temple célèbre , en dispersa les prêtres & les ministres , dont plusieurs périrent par l'épée des Barbares. Le fameux Prisque d'Epire , ce favori de l'empereur Julien , qui l'admettoit à sa confiance la plus intime , le plus ardent des hiérophantes d'Eleusis , mourut de douleur de voir son temple renversé ; il étoit alors âgé de 90 ans. .

Spon , dans son voyage de Grece & du Levant , partie 3 , dit que le temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis est tellement ruiné , que l'on ne peut en reconnoître le plan. C'est un amas informe de colonnes , de frises , d'architraves de marbre ; il remarqua dans ces ruines les débris d'une statue de Cérès du plus beau marbre blanc , & du plus excellent travail. L'ornement de tête de la déesse étoit remarquable par sa singularité ; c'étoit une espece de panier autour duquel étoient sculptés des épis de froment , des fleurs & des têtes de pavot mêlés ensemble ; emblème de la culture des grains que Cérès enseigna d'abord aux habitans d'Eleusis , & par eux à tout le reste des peuples de la terre.

(2) *Vieillissons ensemble , mourons ensemble ; c'est le vœu de tous les amans , c'est*

164 LES COURTISANES,

ce que fouhaitoient Théagène & Chariclée, dans le tems même qu'ils se croyoient destinés au dernier supplice ; ils ne desiroient que périr tous les deux à la même heure & du même genre de mort. *Héliodore*, l. 8. C'est ce que dit si agréablement Lydie à Horace, ode 9, liv. 3 : *Tecum vivere amem, tecum obeam lubenter.*

.... Rien n'est plus doux pour moi,
Que vivre & mourir avec toi.

(3) *Le Pirée*, ainsi que le dit Pausanias, liv. 1, chap. 1, formoit encore de son tems un bourg considérable, décoré de temples & d'édifices publics de la plus grande magnificence. Il étoit éloigné d'Athènes d'environ cinq milles. Le port de ce nom, établi à l'embouchure du Céphise dans la mer, étoit le lieu où débarquoient presque tous les étrangers & les négocians que le commerce amenoit dans l'Attique : ils logeoient dans le bourg, ce qui le rendoit très-peuplé. Thémistocle fit fortifier le Pyrée, & le joignit à la ville par une bonne & forte muraille. Il ne reste plus rien de toutes ces belles constructions que quelques tristes ruines qui indiquent la place qu'elles ont occupée. Le

Pirée , dit aujourd'hui *Porto-Lione* , d'un très-beau lion de marbre qui présente la gueule ouverte du côté de la mer , n'est plus habité que par deux ou trois misérables grecs , concierges ou gardes de la tour du fanal , appelée *Pyrgo* par les Grecs modernes , & *Torre del fuoco* par les navigateurs italiens. Ces gens ont soin d'avertir de l'approche des corsaires qu'ils découvrent en mer à six ou sept lieues , par différentes bannieres ou pavillons qu'ils arborent le jour , & par des feux qu'ils allument la nuit. La côte est garnie d'espace en espace de fanaux destinés au même usage. A la place des différens portiques , des tombeaux des grands hommes , des temples qui décoreoient le Pirée , on ne voit plus qu'une mauvaise halle où l'on met à l'abri les marchandises que l'on débarque pour Athènes , ou celles que l'on doit exporter de l'Attique dans d'autres pays , avec deux ou trois cabanes en ruine , habitées par de pauvres pêcheurs. L'ancrage y est bon & commode , & on y trouve d'excellens puits d'eau douce. Voyez *Athènes ancienne & nouvelle* , & le *Voyage de Spon*.

166 LES COURTISANNES,

(4) Les *haloennes* faisoient partie des petits mystères de Cérès, qui se célébroient à Athènes au mois de novembre. Cérès, Proserpine & Bacchus y étoient également honorés. C'étoit une fête d'actions de grâces après la vendange, lorsqu'on avoit goûté le vin nouveau, & recueilli tous les fruits : elle rappelloit le tems que les anciens Grecs passoient dans leurs aires à battre les grains.

(5) Suidas parle d'un recueil de lettres de Ménandre à Ptolémée, roi d'Egypte; ce qui donne à croire que le poëte comique étoit en relation avec le monarque. Mais ce qui ne laisse aucun doute sur les instances faites par ce prince à Ménandre de venir à sa cour, c'est ce qu'en dit Pline (*Hist. Nat. liv. 7, ch. 30 :*) « Le brodequin de la co-
»édie reçut un grand honneur, lorsque
»les rois d'Egypte & de Macédoine firent
»inviter Ménandre par des ambassadeurs
»d'aller à leur cour. Mais l'amour des lettres
»l'emporta sur la fortune des rois, lorsqu'il
»préféra le plaisir de les cultiver à Athènes,
»aux faveurs qu'on lui annonçoit ». Le Ptolémée dont il est question ici, doit être Lagus, un des généraux d'Alexandre, qui

eut l'Egypte en partage après la mort du conquérant.

(6) Philémon, célèbre poëte comique, contemporain de Ménandre, que l'on met au second rang, ainsi que Diphile au troisieme. Voyez sur Ménandre & Philémon, le chap. 4 du 17^e liv. d'Aulugelle, & ce que j'en ai dit dans la note 2 sur la troisieme lettre de ce recueil.

(7) *Mon tribunal souverain.* L'auteur se fert ici du mot Ηλιαία, *Helicaa*, tribunal souverain d'Athènes qui se tenoit en plein air, & où se jugeoient tous les jours une quantité de causes en dernier ressort.

(8) Les douze grands dieux étoient Saturne, Cybele, Cérès, Jupiter, Junon, Apollon, Diane, Bacchus, Mercure, Vénus, Neptune & Pluton.

(9) L'isle d'Egine, qui a conservé son nom jusqu'à ce jour, séparée du territoire d'Athènes dont elle fait partie, par un canal qui a tout au plus trois cens pas de largeur : elle peut avoir environ douze lieues de tour, elle est plus longue que large.

168 LES COURTISANES,

(10) *Les coupes d'or & de pierres précieuses.* J'ai désigné sous un nom général, ce que l'auteur appelle coupes *théricléennes* & *carchésiennes*.

Le luxe des grands consistoit principalement à avoir des coupes de la plus grande magnificence. Celles qui sont désignées sous le nom de *théricléennes*, passent pour avoir été inventées par *Thériclès*, habile potier de *Samos*, qui leur donna son nom. Le luxe des *Athéniens* étoit d'avoir des coupes des métaux précieux, d'une grande pesanteur, ornées de bas-reliefs élégamment ciselés. Les *Rhodiens*, pour rendre l'usage de ces coupes plus commun, & fournir même aux gens les moins aisés, les moyens de se donner l'air de la magnificence, en firent de très-légères & très-artistement travaillées, que l'on avoit d'eux à grand marché. *Théophraste*, dans son *Histoire des plantes*, à l'article *Thérébinthe*, dit que l'on fabriquoit avec ce bois des *théricléées*, avec tant d'industrie, qu'on leur donnoit l'apparence des métaux ou de la terre cuite. On faisoit présent de ces coupes aux ambassadeurs que les républiques s'envoyoient réciproquement ; enfin, c'étoit les bijoux à la mode, comme

Comme les tabatieres le sont à présent. Il paroît que les théricléennes étoient l'amour des vieilles femmes qui aimoient à boire.

« Viens (dit la vieille Théolite, dans une ancienne comédie de Théopompe) » viens, » aimable descendant de Thériclès, que ton » aspect est agréable ! c'est à bon droit que » nous t'appellerons le miroir de la nature. » Si l'on te remplit d'un bon vin, je te favoriserai, je te fucrai, je jouirai de tous tes attraits : puis-je espérer d'autre plaisir » aussi solide ». Les coupes appelées carchésiennes étoient d'un usage plus ancien que les thériclées, elles étoient faites en gondoles, & appuyées sur un pied un peu élevé. Hérodote d'Héraclée dit que Jupiter donna à Alcmène, pour prix de ses faveurs, une coupe d'or de cette espece. On fait qu'il avoit pris la figure du véritable Amphitrion ; & Plaute lui fait dire : « Cette coupe dont je » te fais présent, est le prix de ma valeur. » Le roi Ptérélas, que j'ai tué de ma main, » s'en servoit à ses festins d'appareil ». Voyez *Athénée, liv. vi*. Ce luxe s'étoit conservé long-tems après l'invention de ces coupes. Néron ayant, dans sa colere, brisé deux coupes de crystal de roche, cette perte fut

170 LES COURTISANNES,

regardée comme un malheur pour l'empire même qui s'appauvrissoit d'autant. *Pline, Hist. Nat. liv. 37, ch. 2.*

(11) *Nos fêtes publiques.* Elles sont désignées dans le texte sous le nom de Choés & de Chytres; elles se célébroient le second & le troisième jour des anthesteries ou fêtes de Bacchus, les 11, 12 & 13 du mois anthesterion ou novembre. Le premier jour étoit appelé pithoinia, (πιθoinía), ou l'ouverture des tonneaux, parce qu'on ouvroit les tonneaux, & que l'on en goûtoit le vin. Le second *choés* ou χόος, conge, mesure qui tenoit le poids de dix livres, ou environ trois pintes de Paris, ce qui étoit sans doute la quantité de ce que chacun pouvoit boire de vin dans ce jour. Le troisième, chytres, χύτροι de χύτρα, olla, marmite. La cérémonie consistoit à faire cuire dans une grande marmite des semences ou grains de toute espèce en l'honneur de Bacchus & de Mercure Chroniens ou Terrestres, par la protection desquels on obtenoit les fruits de la terre. L'origine de cette fête étoit très-ancienne, elle avoit été instituée par ceux qui ayant survécu au déluge de Deu-

calion, offrirent à Mercure-Terrestre toutes sortes de graines & de semences pour le rendre propice à ceux qui avoient été submergés dans les eaux. Il n'étoit permis à personne de toucher à cette offrande, & aucun prêtre n'y goûtoit; elle étoit dispersée par les campagnes. La même cérémonie se pratique encore dans quelques régions des Indes orientales, à la Chine, au Tonquin, à la Cochinchine, où l'on voit les jeunes lettrés répandre à certain tems de l'année avec beaucoup de dévotion, du ris crud & cuit, & d'autres légumes qu'ils offrent aux ames des parens pour lesquels on a négligé de faire les offrandes & les sacrifices prescrits par le culte du pays. Ménandre fait une mention particulière de la fête des chytres, parce que ce jour étoit le plus solennel des antheſteries; & le plus intéressant pour lui, en ce que l'on représentoit des tragédies & des comédies.

(12) Il y avoit six mille juges pour la ville d'Athènes & ses dépendances, distribués en différens tribunaux où se traitoient les affaires tant générales que particulières. On pouvoit appeller de toutes leurs ordon-

H ij

nances & arrêts au peuple ; ce qui rendoit son pouvoir sans bornes. Tout citoyen , même le plus pauvre , étoit reçu au nombre des juges , dès qu'il avoit trente ans accomplis , & qu'il étoit reconnu pour être de bonnes mœurs. Chaque juge sur son tribunal portoit une espee de sceptre , marque de sa dignité , qu'il déposoit en quittant sa place. La république payoit des honoraires à tous ces magistrats , qui ne furent jamais portés au-delà de trois oboles (environ dix sols de notre monnoie) ; ils n'étoient payés que pour dix mois , les deux autres étant employés en fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. On voit par la comédie d'Aristophane , intitulée *les Guêpes* , dont les *Plaideurs* de notre célèbre Racine sont une imitation , quel étoit l'empressement des Athéniens à juger , & leur avidité pour le gain qui prolongeoit & multiplioit les procès à l'infini ; on y voit encore ce qu'il en coûtoit au trésor public pour payer si mesquinement cette multitude de magistrats dont l'Attique étoit inondée ; ce qui ne pouvoit monter qu'à trois cens talens. Cependant leurs honoraires étoient sur l'état des dépenses de la république , pour deux

mille talens. Le jeune athénien qu'Aristophane met sur la scène, ne craint pas de dire que les dix-sept cents talens au-delà passioient entre les mains des orateurs qui ne cessioient de flatter le peuple, & de ceux qui avoient part au gouvernement civil & à celui des armées, qui tous sont qualifiés de voleurs du trésor public.

(13) *Ces assemblées nombreuses*, &c. Méandre indique les assemblées générales qui se faisoient à la place publique. Le lieu destiné à contenir le peuple, étoit entouré d'une espee de réseau ou filet teint en rouge, pour empêcher le peuple de se retirer avant la fin des délibérations à prendre, & le contenir dans une sorte de tranquillité qui conservât de la décence & de l'attention. Les robes de ceux qui n'y prenoient pas garde se tachoient de la couleur du réseau, & il n'en falloit pas davantage pour les tourner en ridicule.

(14) *Le céramique*... Il y avoit à Athènes deux quartiers de ce nom, ainsi appelés de Κεραμος, *tuile*, parce qu'on en avoit d'abord fabriqué dans cet endroit. Pausanias (*liv. 1, ch. 3*) dit que le céramique

174 LES COURTISANNES,

tiroit son nom de Céramus, héros des tems fabuleux, fils, à ce que l'on croyoit, de Bacchus & d'Ariane; ce quartier ou place étoit entouré de portiques décorés de peintures & de statues en terre cuite. Au tems dont parle Ménandre, c'étoit un des plus beaux quartiers d'Athènes, entouré d'édifices publics, & orné de grands arbres qui formoient une promenade. C'étoit là que l'on faisoit, aux dépens du public, les funérailles de ceux qui étoient morts pour le service de la patrie. On élevoit sur leurs tombeaux des colonnes où étoient inscrits leurs noms & leurs belles actions. On y célébroit trois fois par an des jeux solennels en l'honneur de Minerve, Mercure & Prométhée. Dans ces derniers jeux on faisoit une course avec des flambeaux, sans doute en mémoire du feu sacré que l'on prétendoit que ce demi-dieu avoit dérobé au char du soleil, pour animer le corps de l'homme qu'il avoit formé. Les enfans avoient le droit de donner des coups du plat de la main à ceux qui restoient derriere en cette course; c'est ce que l'on appelloit des coups céramiques. Voyez *Joan. Meursii Athenæ Atticæ*.

Le second céramique hors de la ville,

étoit le quartier où les femmes débauchées s'assembloient. Il en est quelquefois question dans les lettres qui suivent.

Spon ; dans son voyage de la Grèce & du Levant , dit que le premier céramique étoit dans la partie occidentale d'Athènes auprès de la porte *Dipilon* , qui se nommoit aussi la porte du céramique ou de l'ancien marché. On n'y voyoit plus de son tems que quelques restes épars d'une très-belle architecture. Le bourg céramique ou le second céramique , suivant le même Spon , porte encore ce nom ; il est hors d'Athènes , à gauche du chemin d'Eleusis. Les Grecs modernes l'appellent *Keramaïa* , tuilerie , parce que l'on y fabrique des briques ou tuiles , d'une terre argileuse que l'on tire des champs voisins , plantés d'oliviers.

(15) *Salamine* , *Psittalie* , *Marathon* , &c. Ménandre indique par ces noms les événemens les plus glorieux à la ville d'Athènes & aux Grecs. *Salamine* , isle de l'Attique , à dix milles au nord de l'isle d'Egine , appelée aujourd'hui *Colouri* , avec un bon port , étoit célèbre par la victoire que Thémistocle fit remporter aux Grecs sur les

Perfes. Les Athéniens avoient élevé un trophée à Salamine pour en conferver la mémoire.

Psittalie est une ifle entre celle de Salamine & le port Pyrée, où les Perfes, fur un faux avis que leur fit donner Thémiftocle, firent débarquer 400 hommes. Après le combat naval où leur flotte fut défaite, les Grecs pafferent dans cette ifle, où ils firent main-baffe fur les 400 foldats, dont il ne refta pas un feul. Cette ifle, appelée aujourd'hui *Lipfocoutalia*, est inhabitée.

Ce fut dans les campagnes de *Marathon*, ville de l'Attique, où l'on trouve encore une bourgade du même nom, que Miltiade, à la tête des Grecs, fit un horrible carnage de l'armée perfanne, dont on fait monter la perte à 100000 hommes.

L'*Ionie* étoit la partie de l'Asie mineure où Smyrne tient aujourd'hui le premier rang, & qui étoit unie d'intérêt avec la Grèce.

Les *Cyclades* font toutes les ifles qui compofent aujourd'hui l'archipel de Grèce, qui s'étend de l'ifle de Négrepont au nord, jufqu'à celle de Candie au midi.

(16) Le *Thermodon* est un fleuve qui

vient des montagnes de la Cappadoce , & se jette dans la mer de Constantinople.

Le *Tygre* prend sa source en Arménie dans les monts Gordiens , se joint à l'Euphrate au-dessous d'Apamée , où il prend le nom de *Pasitygris* , ou *Scat-el-Arab* , fleuve des Arabes , & se jette dans le golfe Persique , entre l'Arabie & les provinces méridionales de la Perse.

L'*Halis* est un fleuve d'Asie , qui se jette dans le Pont-Euxin par le golfe d'Amasie.

(17) Tout ce que l'auteur des lettres fait dire ici à Ménandre , le détail des causes qui le portent à donner la préférence au séjour d'Athènes sur celui de la cour du roi d'Egypte , est digne d'un grec amateur des beaux-arts , & qui contribuoit par ses talens distingués à l'illustration de sa patrie. Ménandre vivoit dans le période le plus brillant de la gloire d'Athènes ; dans un tems où les génies les plus éminens dans tous les genres , existoient & portoient à l'envi les arts à leur perfection. La tragédie , dans un espace de tems très-borné , acquit toute sa splendeur par les productions immortelles d'Eschile , Sophocle , Euripide.

H v

Dans le même tems, Cratinus, Aristophane & Eupolis donnerent à l'ancienne comédie un éclat qui se soutient encore dans toute sa force. Ménandre fut le pere de la nouvelle comédie. La beauté de ses ouvrages, dit Quintilien, liv. 10, ch. 1, a obscurci ou plutôt effacé la gloire de tous ceux qui ont couru la même carrière que lui; ainsi on ne doit regarder Philémon & Diphile que comme ses contemporains, & non comme ses égaux. Tous ces excellens auteurs parurent dans un espace de tems très-borné. La philosophie n'acquît pas moins de célébrité par les leçons de Socrate, Platon & Aristote. Avant Isocrate, on connoissoit à peine l'éloquence & ses effets merveilleux: après ses premiers disciples, elle déchut de toute sa gloire.

Si l'on compare les beaux tems de Rome & ceux de la Grèce, le siècle de Léon X & celui de Louis XIV, à ceux où les beaux-arts fleurirent dans un tems plus ancien, on verra que tous les grands génies qui ont fait la gloire de ces différens siècles; vécurent dans un très-court espace. Si on demande les causes de ces phénomènes singuliers & brillans, peut-être seroit-il difficile

d'en assigner de véritables , mais au moins on en peut donner de vraisemblables. L'émulation nourrit les esprits ; la jalousie & l'admiration les excitent & les enflamment ; on fait tous ses efforts pour atteindre à la perfection ; on y arrive ; mais il est difficile de s'arrêter à ce point d'élévation ; & il est dans la nature de retomber lorsqu'il n'est plus possible de s'élever. Ainsi les esprits d'abord portés à égaler , même à surpasser les modeles qu'ils se proposent pour objets de leurs travaux , voyant par de tristes expériences qu'ils ne peuvent y réussir , l'ardeur s'éteint avec l'espérance qui les soutenoit. On cesse de courir une carrière où l'on n'espère plus d'être couronné : on essaye d'en ouvrir de nouvelles ; & n'aspirant plus à la perfection des grands modeles , on prend d'autres routes , dans lesquelles on se flatte d'acquérir quelque distinction. Or ces variations , cette inconstance sont le plus grand obstacle à la perfection. C'est ainsi que raisonneoit Velleius-Paterculus (*lib. 1*) sur les siècles brillans de la Grèce & de Rome qui avoient précédé le regne de Tibere , sous lequel il vivoit. Ses réflexions sont vraiment lumi-

neuses ; & on reconnoît que ce qu'il ne donnoit que pour des vraisemblances , a acquis par la suite toute la certitude de la vérité.

Ce qu'il ajoute sur la gloire d'Athènes , dont Ménandre parle avec l'enthousiasme d'un bon citoyen & d'un génie qui y participoit plus que personne , est vu avec autant de sagacité. L'étonnement , dit-il , que nous cause la différence des tems , passe à celle des villes. Le génie de l'éloquence ainsi que des autres arts , éclata davantage dans la seule ville d'Athènes que dans tout le reste de la Grèce ; de sorte que les esprits sembloient tous renfermés dans son enceinte , tandis que les corps étoient dispersés dans le reste du pays qu'ils peuploient. Il est étonnant qu'Argos , Thebes , Lacédémone , n'aient produit aucun orateur qui ait fait du bruit de son tems , ou qui ait conservé quelque réputation après sa mort. On ne doit excepter que Thebes , dont Pindare est la gloire , car c'est à tort que Lacédémone compte le poëte Alcman au nombre de ses enfans. Ainsi toute la Grèce étoit rassemblée à Athènes , comme toute la France l'est à Paris : c'est-là que les

beaux-arts ont été portés à leur perfection.

Ajoutons à la gloire du génie, au spectacle que donnoient tous les beaux-arts réunis & traités par les mains les plus habiles, la pompe du culte religieux, qui dans la solennité de ses fêtes, intéressoit d'autant plus toute la ville, qu'elle seule avoit le droit d'y être initiée & de participer au secret de ses mystères. Quelque ridicules que fussent à ce sujet les prétentions du peuple, le philosophe s'y conformoit au moins en apparence, & avoit le plus grand respect extérieur pour toutes les cérémonies qui y avoient rapport. Il ne paroïssoit jamais au temple qu'en posture de suppliant, persuadé que la religion étoit le moyen le plus propre à conserver la paix & l'union des cœurs entre les citoyens d'un même pays. Quelques audacieux s'éleverent contre ces pratiques, & les blâmerent, surtout en des personnages qu'ils savoient être persuadés de la futilité des dieux que l'on honoroit avec tant de pompe. Un certain Dioclès disoit d'un ton railleur : « Je ne » connois jamais mieux ta grandeur, ô Ju- » piter, que depuis que je vois Epicure dans

» ton temple & à tes genoux ». Mais ces sarcasmes étoient généralement méprisés. Il est arrivé plus d'une fois de les voir punis d'une mort ignominieuse. Les sectateurs de Pyrrhon, d'Epicure, de Diagoras, n'osèrent se montrer à découvert, que lorsque les beaux jours de la Grèce furent éclipsés, que les sciences & les arts y eurent perdu tout leur lustre.

Considérons encore que les plaisirs & les spectacles se succédoient à Athènes sans interruption. Tout s'y rapportoit à la satisfaction du peuple, juge presque toujours équitable des productions des arts dans tous les genres. Les artistes ne s'attachoient qu'à lui plaire & à mériter ses applaudissemens; & il leur accorderoit de la protection, des bienfaits & la considération la plus distinguée. Les courtisannes elles-mêmes, cette espèce si avilie parmi nous, contribuoient à la réputation d'Athènes autant qu'à ses plaisirs. Elles avoient dès-lors tous les goûts, tous les défauts des femmes de cet état; mais elles avoient des talens, des graces, des charmes qui n'étoient qu'à elles, & l'art enchanteur de les rendre toujours nouveaux, même dans un âge avancé. On les vit

plus d'une fois résister aux offres séduisantes des princes les plus puissans, & préférer la liberté voluptueuse dont elles jouissoient à Athènes, à l'opulence fastueuse de la cour des rois.

Tous ces motifs réunis rendirent l'enthousiasme de la patrie plus sensible à Athènes que dans aucune autre république connue. Les citoyens étoient unis par le goût des plaisirs, des arts & des sciences. Ils étoient aimables, & n'aspiroient qu'à jouir délicieusement de la vie. Il n'y a aucune comparaison à faire dans ce genre, entre la vertu sévère des Romains, & l'urbanité des Athéniens.

Ces beaux tems durèrent peu; le regne de la frivolité est l'avant-coureur immédiat de la décadence des empires. « Si l'on suppose, dit Plutarque, ce qu'il en a coûté » aux Athéniens pour la représentation des » pièces de théâtre, on verra que les sommes » employées à cet usage, sont plus grandes » que celles qui ont été dépensées pour » la défense de la liberté & du salut de la » Grèce. Les magistrats préposés à la célébration des jeux publics, se donnoient » des peines extraordinaires; la grande

184 LES COURTISANNES,

» affaire étoit d'amuser le peuple , & de
 » l'occuper fans cesse de spectacles & de
 » plaisirs nouveaux. On s'en occupoit plus
 » que du soin de sa subsistance ». *Traité de
 la gloire des Athéniens. Questions de table ,
 liv. 7, quest. 7.*

« Les choses étant portées à cet excès ,
 » il n'étoit pas possible qu'un état où les
 » cœurs étoient fans cesse amollis par une
 » vie douce & voluptueuse ; où les repré-
 » sentations du théâtre l'emportoient sur les
 » exercices du camp ; où la valeur & la
 » science militaire ne se comptoient plus
 » pour rien ; où les applaudissemens & les
 » acclamations n'étoient plus que pour les
 » bons poètes & les comédiens distingués,
 » ne s'acheminât d'un pas rapide vers sa
 » ruine ». *Justin , liv. 8 , ch. 9.*



LETTRE V.

GLYCERE (1) à MÉNANDRE.

J'AI lu les lettres du roi dans l'instant même qu'elles m'ont été rendues. J'en prens à témoin Calligénie (2), dans le temple de laquelle je suis actuellement, mon cher Ménandre, elles m'ont pénétré d'une joie qui m'a mise hors de moi-même. Je n'en ai pu rien cacher aux personnes qui étoient présentes, au nombre desquelles étoient ma mere, Euphorion ma sœur, & cette jeune amie qui a soupé chez toi, dont la franchise, la gaieté, le langage attique te plaisoient si fort; qu'il sembloit que tu n'osasses louer qu'avec réserve; lorsque je te donnai ce baiser si tendre, si chaud: tu ne l'as pas oublié, cher Ménandre.

Elles me regardoient avec surprise; une joie extraordinaire éclatoit sur mon visage.

& dans mes yeux. Elles me demandoient avec empressement quel bonheur m'étoit donc arrivé, qui m'affectoit si sensiblement que toute ma personne en sembloit pénétrée, tant j'avois changé promptement, tant il s'étoit répandu d'agrémens sur moi. A les en croire, je brillois dans ce moment de tout l'éclat de la satisfaction la plus vive.

Alors élevant la voix, & prenant le ton ampoulé de la déclamation pour que l'on fit silence & que l'on m'écoutât avec plus d'attention : Ptolémée, roi d'Egypte, leur ai-je dit, appelle mon Ménandre, & veut en quelque sorte partager son empire avec lui. Je tenois en même-tems la lettre à la main; je l'agitois, afin qu'elles vissent le sceau royal dont elle est revêtue.

Tu feras donc bien contente, me disoient-elles, s'il t'abandonne? Quelle étoit leur erreur, mon cher Ménandre! Elles étoient loin de deviner ma pensée. Oui, quand, ainsi qu'on le dit, un bœuf parle.

roit pour m'en assurer (3), je ne croirois pas encore que Ménandre pût abandonner Athènes & sa Glycère, pour régner seul en Egypte, même dans la fortune la plus brillante. J'ai très-bien compris, par la lettre que j'ai lue, que le roi fait quelque chose des sentimens qui nous unissent, & que sans trop se mettre à découvert, il cherche à te piquer d'honneur par des plaisanteries auxquelles il essaye en vain de donner cette légèreté qui n'appartient qu'à nous. C'est ce qui me comble de joie : le bruit de nos amours a passé les mers ; il a pénétré jusqu'en Egypte, & par ce qu'il en a appris, il doit concevoir qu'il tente la chose impossible, en prétendant faire passer Athènes à sa cour.

Car qu'est-ce qu'Athènes sans Ménandre ? Que seroit Ménandre sans Glycère ? qui te serviroit comme moi ! qui te prépare tes masques, qui te donne tes habits, qui fais me présenter à tems sur l'avant-scène, saisir les applaudissemens du côté d'où ils

partent, & les déterminer à propos par le mouvement de mes mains (4)! Diane m'en est témoin! combien de fois t'ai-je ranimé lorsque je t'ai vu tremblant, ferrant dans mes bras avec les transports de la plus vive tendresse, cette tête sacrée, d'où sont sorties tant d'excellentes comédies.

Quant à cette joie que j'ai laissé éclater devant mes amies, elle étoit occasionnée par ce que j'apprenois, que ce n'est pas Glycere seule qui t'aime; mais que les rois d'outre-mer se font gloire de ce sentiment, & que ta réputation répandue au loin annonce par-tout tes admirables talens.

Je vois d'ici l'Egypte, le Nil, le promontoire de Protée (5), les jettées du Phare remplis d'un peuple curieux qui t'attend, qui regarde comme le comble du bonheur de te voir, de te posséder, de jouir de ces tableaux frappans que toi seul as pu donner, des avars, des superstitieux, des amans infidèles ou dupés, des peres crédules, des fils étourdis, des

esclaves & de leurs fourberies ; enfin tous les caractères différens mis sur la scène , avec cette vérité , cet intérêt qui charme le spectateur , & entraîne tous les suffrages (6).

Ils entendront parler de toutes ces merveilles ; ils desireront de les voir ; mais ils n'auront Ménandre qu'à Athènes, chez sa Glycere ; c'est-là qu'ils seront témoins de mon bonheur , & qu'ils verront l'illustre Ménandre , dont la réputation est si brillante , passer avec satisfaction les jours & les nuits à côté de moi , dans mes bras , faire toutes ses délices de ma société.

Cependant , si les offres du roi ne te paroissent pas à négliger ; si même , sans aucune raison d'intérêt , tu cédes au desir de voir les merveilles dont l'Egypte est en quelque sorte peuplée ; les pyramides , les statues résonnantes (7) , le labyrinthe si fameux , & tous ces chef-d'œuvres de l'art , vantés dès l'antiquité la plus reculée , &

qui rendent encore le voyage d'Egypte si intéressant ; je t'en conjure, mon cher Ménandre, ne me regarde pas comme un obstacle à tes projets ; ne me compromets pas avec les Athéniens, ne m'expose point à leur haine. Peut-être comptent-ils déjà sur les faveurs du roi, sur les largesses qu'il leur fera, pour te déterminer à te rendre à ses desirs (8).

Pars sous la protection des dieux, avec la fortune & les vents favorables, & l'assistance du grand Jupiter. Mais pour cela, je ne t'abandonnerai pas : le pourrois-je, quand je le voudrois ! Je laisserai ma mere, mes sœurs, mes parentes ; je serai la compagne de ta navigation : tu verras alors que la mer & ses dangers n'auront rien d'incommode pour moi : je saurai te soulager dans ces soulevemens d'estomac & de cœur, dans ce mal-être que le coup de la rame & le mouvement du vaisseau te feront éprouver.

Nouvelle Ariane, sans avoir besoin d'un

fil, je ne conduirai pas en Egypte le dieu Bacchus, mais son prêtre & son ministre le plus célèbre, sans redouter les solitaires rochers de Naxos, & la perfidie qui m'y laisseroit en proie à mes pleurs & à mon désespoir (9).

Nous ne sommes plus au tems de Thésée : périsse même la mémoire de ces amans ingrats & cruels dont les siècles antiques semblent se vanter. Nos mœurs, nos sentimens sont plus solides : la ville, le pyrée, l'Egypte les verront toujours les mêmes. Nos tendres amours nous rendront agréables tous les séjours de l'univers : un écueil même, si la tempête nous y jetoit, deviendroit pour nous un lieu charmant, l'amour le rendroit habitable & l'embelliroit.

Je suis persuadée que l'argent, la puissance, les richesses des rois n'ont à tes yeux aucun attrait : ma tendresse & le plaisir que tu trouves à composer des comédies, te tiennent lieu de tout. Mais tes parens, ta

patrie, tes amis, tous ont des besoins ou croient en avoir : tu les connois, ils ne songent qu'à s'enrichir, & à saisir les moyens d'accumuler de l'or.

Tu ne me reprocheras rien, quels que soient les motifs qui te conduisent, j'en suis persuadée. Quand tu t'es livré à moi, subjugué par l'amour, tu cédois au penchant qui t'entraînoit. Tu fais plus aujourd'hui, tu t'en rapportes à mon avis dans la circonstance la plus importante, & c'est-là, mon cher Ménandre, ce qui m'attache éternellement à toi. Je ne crains plus le peu de durée d'un amour qui ne seroit appuyé que sur la passion ; si les attachemens de cette espece sont violens, ils se rompent aisément : mais quand la confiance les soutient, il semble qu'on peut les regarder comme indissolubles ; d'autant plus que la jouissance des plaisirs se trouve unie aux sages circonspections de la prudence.

Enfin, pour se décider sur une démarche aussi intéressante, il convient de prendre
les

les précautions que tu fais m'inspirer lorsque l'occasion s'en présente.

Quoique ta tendresse & ta confiance me mettent à couvert de tout blâme de ta part, je n'en ai pas moins à redouter ces frêlons de l'Attique (10), qui me voyant partir avec toi, m'accableront des reproches les plus sanglans, comme si j'enlevois à la ville d'Athènes le dieu des plaisirs & des richesses.

Je te conjure donc, mon cher Ménandre, de ne rien précipiter, de ne pas te presser de répondre au roi : il faut en délibérer mûrement; attendre que nous soyons réunis à nos amis, sur-tout à Théophraste (11) & à Epicure. Les choses examinées tranquillement avec eux, se présenteront peut-être sous une toute autre face.

Je pense même qu'il convient de faire des sacrifices, de consulter les entrailles des victimes, & de juger par ce qu'elles annonceront, lequel nous sera le plus avantageux, d'aller en Egypte, ou de rester

à Athènes. Il faut envoyer à Delphes consulter l'oracle; nous sommes de la race du dieu qui y répond (12); ainsi, que nous partions, que nous restions, nous ferons à couvert sous les ordres des dieux.

Je me charge de tous ces soins. J'ai à ma disposition une certaine femme nouvellement arrivée de Phrygie, très-habile dans toutes ces pratiques mystérieuses, elle fait deviner par le moyen de certaines cordes de jonc qu'elle étend pendant la nuit : à leur mouvement elle reconnoît la volonté des dieux aussi distinctement que s'ils lui apparoissoient (13). Au reste, je ne l'en croirai pas sur sa parole, je la veux voir dans l'action. Je la ferai donc avertir, car il faut qu'elle se prépare à ces mystères par certaines purifications; qu'elle se procure des victimes qu'elle doit immoler, d'encens mâle, de pastilles oblongues de styrax, de gâteaux faits à la lune, & de feuilles de pourpier sauvage. J'en pense qu'elle fera ici avant que tu ne reviennes du Pyrée.

Si tu dois tarder encore quelque tems à voir ta Glycere, fais-le moi savoir, afin que je t'aïlle trouver, & que la phrygienne soit prête à opérer.

Quoi qu'il en arrive, je m'accoutume insensiblement à oublier le Pyrée, le théâtre, mes petites possessions, nos fêtes; peut-être parviendrai-je à m'en détacher au point de n'y plus penser: j'en atteste les dieux, il me fera difficile d'abandonner tous ces objets: mais pourrois-tu te séparer plus aisément de moi? Nous sommes unis par des liens trop forts. En vain les rois t'écriront, te solliciteront; ma souveraineté l'emportera sur leurs instances, mon amant me restera fidele, il fera religieux observateur de ses sermens.

Reviens à la ville le plus promptement possible, afin que si tu changes de résolution, & que tu te détermines à partir pour l'Egypte, tu mettes en ordre tes comédies; celles sur-tout qui doivent être le plus au goût de Ptolémée. Tu fais qu'il

est capable d'en bien juger. Tu lui donneras de préférence Thaïs, l'Odieux, le Malveillant, Thrasyléon, l'Inconstant, le Querelleur, le Sycionien.

Ne feras-tu pas étonné de la témérité, de l'audace avec laquelle je décide du mérite des comédies de Ménandre ! Mais ton amour n'a-t-il donc pas dû m'instruire assez pour être en état d'apprécier tes productions ? Tu m'as donné des leçons, cher amant ; qui pouvoit en profiter plus utilement qu'une femme d'un heureux naturel ? Les amours hâtent les progrès, ils développent toutes les ressources de l'esprit. Que n'aurions-nous pas à redouter de Diane, si le défaut d'intelligence rendoit inutiles les leçons de nos amans.

Je te demande avec instance, mon cher Ménandre, de mettre au rang de tes pièces favorites, la comédie dans laquelle tu me fais jouer le principal rôle (14) ; afin que si je ne t'accompagne pas, elle me fasse connoître à la cour de Ptolémée ; qu'elle ap-

prenne à ce roi l'empire que j'ai sur mon
 amant, puisqu'il veut l'instruire de l'histoire
 de ses amours, lorsqu'il est forcé d'en laisser
 l'objet à Athènes ; mais tu ne t'en sépareras
 pas. En attendant que tu viennes me re-
 joindre , je vais sans cesse m'exercer au
 Pyrée. J'y apprendrai à tenir le gouvernail,
 à diriger la proue d'un vaisseau. Mes mains,
 mon industrie , feront employées à te con-
 server. Je veillerai moi-même à la sûreté
 de la navigation.

Que les dieux nous inspirent donc le
 parti qui nous fera le plus avantageux :
 que ma phrygienne le devine. Mais qui
 peut être plus clairvoyante sur tes inté-
 rêts, que ta maitresse, éclairée par l'Amour,
 le plus puissant des dieux. Adieu.

N O T E S.

(1) J'AI déjà parlé de Glycere dans la
 note première sur la troisième lettre. Je
 ne fais si l'anecdote suivante doit se rap-
 porter à celle qui écrit à Ménandre. La voici

telle que Pline la raconte : « Glycere de
 » Sycione, courtisane & bouquetiere, ex-
 » celloit dans l'art de faire des couronnes,
 » elle en étoit regardée comme l'inventrice.
 » Pausias, aussi de Sycione, peintre (con-
 » temporain d'Appelle), en devint amou-
 » reux ; & pour lui plaire & l'imiter, il
 » s'appliqua à peindre des fleurs. On vit alors
 » l'art & la nature faire des efforts pour se
 » surpasser réciproquement ; chacun vouloit
 » l'emporter sur son émule, & on ne sa-
 » voit auquel des deux adjuger la victoire.
 » Ce Pausias perfectionna la peinture en
 » caustique, l'art d'appliquer les couleurs
 » sur le bois & l'ivoire, par le moyen du
 » feu. Il décora le premier les lambris &
 » les plafonds de cette sorte de peinture ».

Hist. Nat. liv. 21, ch. 3, & liv. 35, ch. 11.

Un des plus beaux ouvrages de Pausias étoit celui où il avoit peint Glycere assise, faisant une couronne de fleurs. Ce tableau, que Lucullus acheta fort cher, étoit appelé *stephanocoplos*, la faiseuse de couronnes. Pausanias (*liv. 2, ch. 27*) dit qu'au temple d'Esculape à Epidaure, on voyoit quelques tableaux de ce Pausias, entr'autres celui de l'ivrognerie, représentée par une

femme qui buvoit dans une bouteille de verre , dont le visage paroissoit au travers de la bouteille , illuminé par le vin. Effet singulier de lumière , qui prouvoit le talent du peintre. Les Flamands ont réussi dans plusieurs tableaux de ce genre. Dans les portiques de Pompée à Rome , on admiroit un tableau de ce même peintre , qui représentoit un sacrifice. Il y avoit un bœuf peint de front , qu'on ne laissoit pas que de voir dans toute sa longueur. Horace témoigne que l'on faisoit de son tems grand cas des tableaux de Pausias. On en peut juger par le trait suivant :

Vel cum Pausiaca torpes , insane , tabella.

Lorsque vous admirez un tableau de Pausias , jusqu'à en perdre le sentiment. *Sat. 7, lib. 2, carm. 95.*

(2) *Calligénie*. Hésychius dit que c'étoit un surnom de Cérès sous lequel on l'invoquoit dans ses fêtes. D'autres ont dit que c'étoit une de ses nymphes ou sa nourrice. A considérer la vraie signification du mot , il répond à celui de génératrice , ou mere de la beauté : ainsi il devoit être très-ordinaire aux courtisannes de sacrifier à Cérès sous

cette qualité , & même de fréquenter son temple de préférence aux autres.

(3) Erasme , dans ses Adages (*chil. 3, cent. 1, prov. 46*), cite ce passage d'Alciphron , & dit que ce proverbe est tiré de ce que les annales des nations rapportent que des bœufs ont parlé quelquefois. Valere-Maxime , *liv. 1, ch. 6, des prodiges*, dit que sous le consulat de P. Volumnius , & de Serv. Sulpitius , un bœuf , dans ses mugiffemens , imita la voix humaine , & fit entendre . . . Pline , *liv. 8, ch. 45*, dit que parmi les prodiges rapportés par les anciens , on a quelquefois cité des bœufs qui avoient parlé , & que lorsque cela arrivoit , on tenoit le sénat en plein air. Je ne fais si ce proverbe ne tireroit pas plutôt son origine d'une monnoie de Grèce , sur laquelle étoit l'empreinte d'un bœuf. Nous avons vu plus haut que l'éloquence des orateurs étoit très-vénale , & en les payant bien , on étoit sûr de leur faire dire ce que l'on vouloit ; d'où le proverbe grec assez connu , un bœuf a parlé , un bœuf est monté sur sa langue ; allusion à la monnoie qu'ils avoient reçue. Voyez *Celius Rhodiginus , liv. 10, ch. 2.*

(4) Dans les applaudissemens que donnoient les anciens aux spectacles où ils assistoient, les mains, & sur-tout le pouce, avoient une grande expression. Celui qui favorisoit un parti, pressoit le pouce ; la marque contraire étoit de le tenir ouvert & renversé. On applaudissoit des deux mains ; c'étoit une marque d'admiration de les joindre ensemble, en rapprochant les pouces l'un contre l'autre ; ou l'on étendoit les mains en les élevant & les agitant, en signe de satisfaction. Un gladiateur vaincu, qui demandoit grace au peuple, s'il voyoit le pouce étendu & renversé, n'avoit rien à espérer que la mort

Converso pollice, vulgi

Quemlibet occidunt populariter

dit Juvenal, en reprochant aux vestales qui assistoient aux spectacles, de donner elles-mêmes pour plaire au peuple, le signal de la mort, au mépris de la douceur & de la sainteté de leur ministere. On tiroit de cet usage une façon de parler proverbiale fort commune

Consentire suis studiis, qui crediderit te,

Fautor utroque tuum, laudabit pollice ludum.

« Celui, dit Horace, qui sera persuadé que

» vous approuvez ses goûts , approuvera
 » les vôtres à son tour ». On lit dans le
 texte grec sur lequel je fais cette note : « Et
 » pressant mes doigts lorsque le théâtre ap-
 » plaudit ». De-là étoit né le proverbe , *pre-*
mere pollicem , convertere pollicem , rapporté
 par Erasme (chil. 1 , cent. 8 , adag. 46.)

(5) Le promontoire de Protée étoit une
 pointe avancée formée par des rochers fail-
 lans dans la mer que Servius appelle l'ex-
 trémité de l'Egypte & les colonnes de Pro-
 tée ; sans doute de quelque monument érigé
 sur ces rochers par Protée , très-ancien roi
 de ce nom , contemporain des héros de la
 guerre de Troye. L'isle du Phare étoit éloi-
 gnée de sept stades ou huit cens quarante
 pas du continent. Ce n'est aujourd'hui qu'une
 presqu'isle à l'extrémité de laquelle fut bâtie
 par Ptolémée-Philadelphe , sur un rocher
 contre lequel les flots de la mer venoient
 se briser , cette tour si magnifique , qu'on
 la mettoit au rang des merveilles du
 monde. On dit qu'elle étoit quarrée , &
 que pour la grandeur , elle pouvoit être
 comparée aux pyramides. Ses côtés avoient
 à la base cent toises sur chaque face : elle

étoit à plusieurs étages voutés, qui alloient en diminuant, de sorte que le plus élevé n'avoit qu'une plate-forme destinée à allumer pendant la nuit, des feux que l'on découvroit de trente à quarante lieues. Elle avoit quatre cens cinquante pieds de haut. Elle est dégradée presqu'en entier, ce qui en reste forme un petit château quarré, appelé *farailon*, au-dessus duquel on allume un fanal pour éclairer les vaisseaux.

(6) Athenée nous a conservé les titres & quelques fragmens de cinquante-trois pieces de Ménandre, que je vais citer. Les Adelphes ou les Freres ; le Pêcheur ; les Poissons ; l'Androgyne, ou le Crétois ; les Cousins ; le Hableur ; les Flatteurs ; le Dattier ; le Demiurgue, ou le Magistrat souverain ; les Gemeaux ; le Fâcheux ; l'Ennemi de soi-même ; l'Agresseur ; la Solliciteuse ; les Tuteurs ; l'Héritiere ; l'Ephésien ; les Ephésiennes ; Thaïs ; l'Inspirée ; l'Enthoufiaste ; Thrasyléon, ou le Brave ; Carine, ou la Pleureuse ; les Carthaginois ; le Réseau (coëffure de femme) ; le Joueur de harpe ; le Flûteur ; les Collines ; les Lemniennes ; l'Ennemi des femmes ; l'Ivresse ;

le Pilote ; le Législateur ; la Colere ; le Courtier d'amour ; le Dépôt ; le Camp ; la Périnthienne ; la Femme vendue ; le Complaisant , ou l'Homme à tout ; Trophonius ; les Inconstans ; l'Aiguierre ; Hymnis , ou la Chanteuse ; le Supposé ; l'Apparence ; les Flambeaux ; Phannion , ou la Courtisane ; le Spectre ; les Fabriques de cuivre ; le faux Hercule ; Glycere , piece dont parle Hesichius.

(7) Le texte indique ici des statues qui parlent ; c'est - à - dire , qui rendent des sons. Il est à présumer que dans l'Egypte , que l'on s'accorde assez à regarder comme le berceau des sciences & des arts , mais où le peuple ignorant ne fut jamais qu'admirer sans connoître , les artistes , pour se rendre plus recommandables , lui persuaderent que certaines statues , plus excellentes que les autres , avoient le don de la parole. Je trouve dans Célius-Rhodiginus (*liv. 29, ch. 24,*) que l'on croyoit que les mages fabriquoient des statues parlantes , non qu'elles fussent animées , ou que les astres se fissent entendre par leur moyen ; mais certains génies ou démons soumis à

L'empire de la constellation sous l'aspect de laquelle elles avoient été fabriquées, s'y établissoient, & répondoient à ceux qui les interrogeoient. Cette fable, digne de la fourberie des prêtres égyptiens, & de la stupide ignorance du peuple auquel elle étoit racontée, n'en étoit pas moins capable d'exciter la curiosité des Grecs, celle surtout d'une courtisane superstitieuse.

De toutes ces statues parlantes ou résonnantes, la plus fameuse étoit celle de Memnon que l'on voyoit à Thèbes dans la haute Egypte. Le géographe Strabon en a parlé fort sensément. Il dit (*liv. 17*) que la statue étoit de basalte noir, & qu'à la première heure du jour, lorsqu'elle fut frappée des rayons du soleil, elle lui parut rendre quelques sons; ce qu'il attribue à quelque artifice caché, soit dans la base, soit dans le corps de la statue, plutôt qu'à aucune disposition de la pierre dont elle étoit formée. Le géographe assure qu'il étoit alors dans la compagnie d'Elius Gallus, de plusieurs de ses amis avec une nombreuse escorte de soldats, & que dans cette quantité, il pouvoit se trouver quelque personne intéressée à conserver la réputation du pro-

dige , & à exciter un bruit que l'on donnoit pour un son que rendoit la statue. Ce bruit ressembloit assez à celui que fait une corde d'instrument lorsqu'elle se rompt. Cette statue représentoit un jeune homme assis , les yeux tournés vers le soleil levant pour le fixer , les pieds appuyés à terre , & les deux mains sur son siège dans l'attitude d'une personne qui veut se lever. Ceux qui ont vu quelques statues égyptiennes , se feront aisément une idée de celle de Memnon , qui probablement n'avoit rien de plus agréable , & étoit d'une manière aussi roide que toutes celles qui sont travaillées dans le même goût. Dans ce que l'on en racontoit vulgairement , il y avoit de quoi piquer la curiosité des Grecs , toujours si pressés à entendre ce qu'on leur racontoit de l'Egypte , qui fut constamment pour eux le pays des merveilles.

Le labyrinthe étoit , suivant Hérodote , qui en parle comme l'ayant vu , ce qu'il y avoit de plus curieux & de plus singulier en Egypte , & fort au-dessus des pyramides , quoique celles-ci l'emportassent en magnificence sur tout ce que la Grèce vantoit le plus , même sur les temples de Diane

à Ephèse & à Samos. « Il est formé par
 » douze salles immenses , couvertes , & per-
 » cées chacune de six portes du côté de
 » l'aquilon , & autant du côté du midi ,
 » toutes enfermées à l'extérieur par le même
 » mur. Quinze cens chambres disposées au-
 » tour des douze salles forment une suite
 » surprenante d'appartemens : tout cela est
 » double , il y en a autant de caché en-
 » terre que l'on en voit au-dehors. J'ai par-
 » couru tout l'étage supérieur , & je ne parle
 » que de ce que j'ai vu. Je ne connois les
 » souterrains que par oui-dire , car les Egyp-
 » tiens préposés à la garde du labyrinthe
 » en refusoient l'entrée , parce que , disoient-
 » ils , c'étoit la sépulture des rois qui avoient
 » fait ériger ce monument , & la retraite
 » des crocodiles sacrés.

» Mais l'étage supérieur est d'une magni-
 » ficence qui est au-dessus de toute expres-
 » sion ; on est étonné de passer sans cesse
 » d'une salle dans une chambre , de-là dans
 » un cabinet , d'en sortir par une terrasse ,
 » de rentrer de nouveau dans une autre
 » distribution d'appartemens toute sem-
 » blable & qui paroît la même. Les pla-
 » fonds de toutes ces pieces sont de grandes

» pierres ornées de sculptures. Les salles sont
 » revêtues de marbre blanc poli, & sou-
 » tenues de colonnes de même matiere. A
 » l'angle qui termine le labyrinthe, est une
 » pyramide de quarante pas de large, char-
 » gée de grands animaux en bas-reliefs,
 » sous laquelle est l'entrée du souterrain ».

Telle est la description qu'Hérodote, témoin oculaire, donne du labyrinthe d'Egypte (*liv. 2, pag. 166, édit. de Henri Estienne, fol. 1592 ;*) & après ce qu'il en rapporte, qui ne se récriera pas avec Varron, sur la vanité des souverains qui aspiroient à se rendre célèbres par des entreprises & des dépenses qui n'avoient aucune utilité? Ils épuisoient leurs sujets par des travaux qui auroient dû plutôt immortaliser les artistes qui les dirigeoient, que les monarques par les ordres desquels ils étoient faits. *Voyez l'Hist. Nat. de Pline, liv. 36, ch. 13.* Le despotisme ne refusa jamais rien à ses fantaisies, quelque absurdes qu'elles fussent, & il est encore le même dans la plupart des régions orientales, où il existe des souverains qui s'amuse à faire élever des montagnes dans les plaines qui leur paroissent trop unies, parce qu'ils n'en savent pas

assez pour forcer leurs malheureux sujets à se livrer gratuitement à des travaux plus magnifiques ou mieux entendus.

(8) Quand les rois d'Egypte vouloient obtenir quelque chose des Athéniens , ils leur faisoient des gratifications considérables , sur-tout en bled. Les Grecs n'étoient pas délicats sur les moyens de les obtenir. On voit par cette conduite que leur ont souvent reprochée les anciens comiques , que leur vain orgueil n'étoit pas la preuve de leur désintéressement ou de la noblesse de leurs sentimens.

(9) Naxos, aujourd'hui *Naxia* ou *Nic-sia*, isle assez grande, bien cultivée & très-fertile, avec ville archiépiscopale du rit grec : elle a au moins quatre-vingts milles de tour ; elle est l'une des plus peuplées de l'archipel de Grèce. Elle portoit très-anciennement le nom de *Dia*, ou *Dyonisia* ; elle étoit consacrée à Bacchus. Ulysse, dans le voyage qu'il fit aux enfers par l'ordre de Circé (*Odissee*, liv. 10,) raconte qu'il vit la belle Ariane, fille de l'implacable Minos , que Thésée enleva autrefois de Crète , & qu'il avoit intention de

mener dans la sacrée ville d'Athènes ; mais il ne put l'y conduire, car la chaste Diane l'arrêta dans l'isle de Dia (Naxos), sur le témoignage que Bacchus rendit contr'elle. La déesse-offensée de ce qu'Ariane avoit profané son temple, la retint dans cette isle où elle mourut. Glycere, par cette allusion au voyage d'Ariane & de Thésée, soutient le caractère d'une courtisane instruite. Elle ne regarde pas Thésée comme à l'abri des reproches que son infidélité méritoit, sous prétexte qu'il obéissoit à Diane, & cédoit à la puissance de Bacchus. Il y a toute apparence que, s'il y a quelque réalité dans cette aventure, un des principaux habitans de Naxos enivra Thésée, enleva Ariane dont la beauté lui avoit plu, & parvint à persuader à l'athénien que sa maîtresse avoit disparu par un effet de la vengeance de Diane, dans le temple de laquelle ces deux amans, pressés par leurs desirs, s'étoient peut-être permis des libertés qui auroient été tolérées dans un temple de Vénus, mais qui devenoient indécentes & même criminelles dans celui de la chaste Diane.

(10) *Les frélons de l'Attique.* Dans les

Guêpes d'Aristophane , les personnages du chœur , qui d'ordinaire représentent le peuple , paroissent sous la figure de guêpes ou de frêlons. Le poète rend raison de ce déguisement singulier , en disant que les Athéniens , une fois irrités , sont de tous les hommes les plus acharnés au combat. Ce qu'ils prouverent à Marathon , lorsque les Perses s'avisèrent de vouloir détruire leur ville ou guépier , & sur lesquels ils remportèrent cette victoire admirable qui anéantit la puissance formidable de Xerxès ; événement d'où le poète avoit tiré le refrain de ses chœurs. Les Barbares eux-mêmes crient par-tout que rien n'est plus courageux qu'un frêlon de l'Attique. Il dit ensuite : « Considérez-nous bien , & vous nous » trouverez en tout , dans nos mœurs & » dans notre maniere de vivre , semblables » aux guêpes. D'abord il n'y a point d'animal irrité qui soit plus colere & plus incommode que nous ; quant au reste , nous » nous conduisons assez comme les guêpes ». Le comique attaquoit ouvertement l'avidité des Athéniens pour acquérir sans peine. Je remarquerai encore qu'Alciphron faisant peindre ainsi les mœurs des Athéniens par

212 LES COURTISANNES,

la courtisanne , semble nous indiquer qu'il vécut dans un tems peu éloigné de celui dont il parle , & que dès-lors il est plus ancien que Lucien , qui a tiré de ces lettres le sujet de quantité de ses dialogues.

(11) *Théophraste*. Alciphron , en citant ici ce philosophe , se trouve d'accord avec Diogène-Laerce , qui dans la vie de Théophraste , dit que ce fut un homme très-prudent , qui avoit élevé Ménandre le comique. Ce qu'il rapporte sur l'autorité de Pamphila , dans le 30^e livre de ses commentaires.

(12) *Nous sommes de la race du dieu , &c.* les Athéniens regardoient Apollon comme le chef de la famille dont ils descendoient , parce qu'ils rapportoient leur origine à Ion , fils d'Apollon & de Créuse , du nom duquel ils avoient été d'abord appelés Ioniens. Platon , au livre 4 de la République , dit que lorsqu'il est question de loix qui regardent le culte des dieux & les cérémonies sacrées , il faut consulter Apollon à Delphes , parce que ces connoissances sont au-dessus de la portée des hommes. « Nous ne savons rien , » dit-il , sur des objets aussi relevés , & lors-

» qu'il conviendra d'établir la police ,gé-
 » nérale de la cité, si nous sommes sages,
 » nous n'écouterons & nous ne consulterons
 » que le dieu dont nous descendons ; placé
 » au milieu de la terre & sur son centre ,
 » les réponses qu'il donne , sont celles d'un
 » pere à ses enfans ». Diodore de Sicile ,
 liv. 16 , dit de même que les Athéniens
 se glorifioient d'avoir Apollon pour le pre-
 mier de leurs ancêtres.

(13) La façon de deviner de cette phry-
 gienne étoit la rādomācie , divination
 qui se faisoit par le moyen des baguettes ,
 & que le prophete Osée , chap. 4 , vers. 12 ,
 reproche aux Hébreux en ces termes : « Mon
 » peuple a interrogé du bois , & son bâton
 » lui a prédit l'avenir ». Ce que S. Jérôme
 dans son commentaire sur ce prophete , dit
 être la rādomācie. Cette espèce de pré-
 tention à la connoissance de l'avenir , re-
 monte comme on le voit à la plus haute
 antiquité. Hérodote , liv. 4 , en parle expres-
 sément. Les Scythes ont , dit-il , une quan-
 tité de devins , qui exercent leur art avec
 des baguettes de saule ; ils en apportent
 de grands fagots qu'ils posent à terre , qu'ils

délient ; les rangeant toutes séparément les unes des autres , ils exercent la divination ; ils recommencent ensuite en les remettant en paquet. Ils tiennent de leurs ancêtres cette maniere de deviner. Peut-être est-ce à cette espece de divination que la courti-
fanne fait allusion. Les Perses , dans leurs sacrifices , employoient des petits faisceaux de branches de bruyeres ; pendant que les victimes cuisoient sur des fagots faits de branches de mirte & de laurier , ils don-
noient les réponses que leur indiquoit le mouvement des bruyeres qu'ils tenoient à la main. Tous les peuples du monde ont eu leur maniere de deviner , dont la plu-
part se sont conservées dans les Indes orien-
tales où elles sont encore en usage. Quant aux purifications & aux préparations dont usoient toutes les devinereffes , elles va-
rioient suivant l'importance des objets sur lesquels on les consultoit. On voit que les gâteaux ronds & plats faits à la lune , & qui avoient sa figure , étoient d'un usage commun. C'étoit à la lune & à la nuit que les devins & les magiciens s'adrescoient , comme aux témoins fideles de leurs mys-
teres. « O nuit , dit Médée , *Métam. VII*,

» fidele témoin de nos myſteres, & vous,
 » Diane, qui connoiſſez & favorifez nos
 » deſſeins ». Dans toutes les conjurations
 ou enchantemens, on brûloit de l'encens
 mâle : « Brûlez de la verveine & de l'en-
 » cens mâle, je veux eſſayer ſi par une
 » cérémonie magique je regagnerai le cœur
 » de mon amant ; il ne me manque plus
 » que de recourir aux enchantemens ».
 (*Virg. Eclog. 8.*) Quant aux *paſtilles oblon-*
gues de ſtyrax, on fait que le ſtyrax ou
 ſtorax, eſt une gomme odoriférante dont,
 ſuivant Strabon (*liv. 12,*) les ſuperſtitieux
 faiſoient un fréquent uſage dans leurs in-
 vocations ou ſacrifices. Cette eſpece de
 réſine ſe tire, à ce que l'on dit, de l'arbre
 appellé ſtyrax ou *roſa mallos*, qui reſſemble
 au coignaffier, avec des feuilles plus petites
 & cotonneuſes : on en enleve l'écorce tous
 les ans, on la fait bouillir dans l'eau de
 la mer pour en tirer la réſine dont il eſt
 queſtion, & qui eſt encore fort eſtimée chez
 les Orientaux.

(14) *La comédie dans laquelle tu me
 fais jouer le principal rôle.* Cette comédie
 portoit le nom même de Glycere. Quelques

anciens grammairiens, entr'autres Priscien, qui vivoit au sixième siècle, en ont parlé; celui-ci rapporte un trait de cette comédie, où Ménandre dit à Glycere : « Qu'avez-
 » vous à pleurer, ma chere, j'en jure par
 » Jupiter-Olympien & Minerve que j'ai si
 » souvent pris à témoin de mes sermens ».

LETTRE VI.

BACCHIS (1) à HYPÉRIDE (2).

TOUTES les courtisannes de cette ville en général, & chacune d'elles en particulier, doivent vous rendre autant d'actions de grâces que Phryné (3). L'accusation intentée contr'elle par Euthias (4), le plus méchant des hommes, sembloit n'intéresser qu'elle directement; mais le péril nous devenoit commun à toutes. Car si pour n'avoir pas obtenu de nos amans l'argent que nous leur demandons, ou si pour avoir accordé nos faveurs à ceux qui les payent généreusement, nous devenions coupables

coupables d'impiété envers les dieux ; il faudroit renoncer à tous les avantages de notre état ; ne plus faire commerce de nos charmes ; nous abstenir même de voir ceux avec lesquels nous vivons d'habitude (5).

Mais , graces aux dieux , nos gains sont légitimés ; Euthias est reconnu pour le plus injuste des amans. La droiture & l'équité d'Hypéride se sont montrées dans tout leur éclat ; nos droits nous sont conservés. Que les dieux récompensent de leurs dons les plus précieux , votre humanité bienfaisante. Vous avez sauvé , respectable Hypéride , une tendre amie , & vous avez acquis les droits les plus sacrés sur la reconnoissance de nous toutes.

Si même vous jugiez à propos d'écrire & de rendre publique la harangue que vous avez prononcée pour Phryné , nous nous engagerions , nous toutes courtisannes , à vous ériger une statue d'or dans l'endroit de la Grèce qui vous conviendrait le mieux (6).

N O T E S.

(1) J'AI déjà dit quelque chose de la courtisane Bacchis née à Samos, dans la note quatrième sur la lettre troisième. Les lettres suivantes, jusqu'à la dixième inclusivement, donneront l'idée la plus avantageuse de la bonté de son caractère & de l'honnêteté de sa conduite, même dans l'état de courtisane. L'anecdote suivante, que j'ai prise dans Athenée (*liv. 13*) lui est trop avantageuse pour que je ne la rapporte pas ici. Plangon de Milet étoit une courtisane fameuse qui passoit pour très-belle, & dont un jeune colophonien devint éperduement amoureux, lorsqu'il étoit encore attaché à Bacchis. Plangon sachant que Bacchis joignoit à la figure la plus charmante un esprit très-aimable & un caractère excellent, craignit que son nouvel amant ne retournât à son ancienne inclination, après qu'il se feroit satisfait avec elle. Ainsi, avant que de lui rien accorder, elle exigea qu'il lui apporteroit le collier de Bacchis, que l'on disoit être du plus grand prix. Le jeune colophonien dont la passion étoit excitée

par la résistance qu'il trouvoit , raconta à Bacchis ce que Plangon exigeoit de lui , l'assurant que dans l'ardeur qui le consumoit , il périroit misérablement , si elle ne lui accorderoit sa demande. Bacchis touchée de son état qu'elle jugeoit tel qu'il le lui représentoit , lui donna son collier , qu'il porta à Plangon , qui le mit au comble de ses vœux. Celle-ci voyant que Bacchis ne faisoit aucune démarche pour ramener son ancien amant , fut tellement sensible à ce bon procédé , qu'elle lui renvoya son collier. La générosité mutuelle de ces deux courtisannes devint la source de l'amitié sincère qu'elles contractèrent ensemble ; elles avoient les mêmes amans , les conservoient sans jalousie , & vivoient dans une intelligence qui étonna les Ioniens , peu accoutumés à voir deux courtisannes célèbres , de mœurs aussi douces , & aussi honnêtes l'une à l'égard de l'autre. Ils donnerent le nom de Pasiphile à Plangon. Le mordant Archiloque la compare dans ses vers aux figuiers qui croissent sur les roches & dans les lieux escarpés , dont les fruits ne servent qu'à nourrir les corneilles & les oiseaux de passage ; de même , dit-il , les faveurs de Pasiphile ne

sont que pour les étrangers , qui seuls sont bien reçus chez elle.

(2) *Hypéride*. Plutarque , dans la vie de cet orateur athénien , nous apprend qu'il aimoit beaucoup les femmes. Il mit hors de sa maison son fils Glaucippe , pour vivre plus librement avec la courtisane Myrrhine , la plus somptueuse de toutes celles qui existoient alors ; il la tenoit chez lui à la ville. Il en entretenoit une autre au Pyrée , connue sous le nom d'Aristagora ; & une troisième appelée Phila ou Philté , esclave née à Thèbes , qu'il acheta fort cher à raison de sa beauté. Il lui accorda la liberté , & lui confia le soin de la maison & des biens qu'il possédoit à Eleusis , petite ville de l'Attique.

Dans la harangue qu'il prononça pour Phryné , au tribunal connu sous le nom d'Héliéa , où se jugeoient les causes capitales , il convint qu'il avoit aimé cette femme , & qu'il lui étoit encore attaché , quoiqu'il entretînt Myrrhine. Phryné avoit été accusée du crime d'impiété par l'orateur Euthias , sur lequel l'éloquence ou plutôt l'adresse d'Hypéride l'emporta. Prévoyant , à la conte-

nance des juges , qu'il alloit perdre sa cause, il fit avancer sa cliente, lui arracha sa robe, & mit tous ses charmes à découvert. Il fit valoir dans ce moment avec tant d'éloquence & de chaleur les droits & les prérogatives de la beauté, que l'aréopage ébloui de tant d'attraits qui lui avoient été voilés jusqu'alors, ne regardant plus Phryné que comme une prêtresse de la déesse Vénus, dont il devoit respecter la vie, se fit une religion de l'absoudre du crime dont elle étoit accusée. Après ce jugement rendu, il fut statué par un plébiscite, que les orateurs chargés de la défense des accusés, ne pourroient plus les faire paroître devant leurs juges pour les exciter à la commisération, sur-tout lorsqu'ils seroient au moment de prononcer une sentence. Voyez *Athénée*, liv. 13.

(3) Phryné, courtisane, étoit née à Thespie, ville de la Béotie. Sa beauté éclatoit sur-tout dans les parties du corps que l'on ne voit pas à découvert; aussi avoit-elle grand soin de les tenir voilées, ne portant que des robes serrées, & ne se montrant jamais aux bains publics. Mais dans les

222 LES COURTISANES,

grands myſteres qui ſe célébroient à Eleuſis, & aux fêtes ſolemnelles de Neptune, elle quittoit ſes habits, & ſans autre voile que ſes beaux cheveux flottans, elle entroit nue dans la mer, pour rendre hommage au dieu des eaux & à Vénus. Phryné étoit alors ſi raviffante, qu'Apelle la prit pour le modele de ſa Vénus Anadiomène (*ſortant des flots.*) Le ſtatuaire Praxitèle forma, d'après l'idée qu'il prit ſur elle de la beauté, ſa Vénus Cnidienne. Il fit enfuite une ſtatue de l'Amour, qui fut placée au théâtre de Bacchus; il la dédia à Phryné par l'inſcription ſuivante, gravée ſur la baſe : « Praxitèle a » rendu ſenſible l'amour dont il eſt embrâſé : » il en a trouvé le modele dans ſon cœur, » & l'amour l'a récompénſé en lui accordant Phryné. Lorſque ce dieu porte ſes » feux dans les cœurs, il ne lance pas ſes » traits au haſard, il viſe droit & frappe » toujours au but ». On peut juger par ces anecdotes de l'éclat de la beauté de Phryné, & de ſon pouvoir ſur un peuple auſſi ſenſible que l'étoient les Grecs.

(4) *Euthias* eſt peu connu, il étoit ſûrement contemporain d'Hypéride, & Hypé-

ride l'étoit de Démosthène , ainsi qu'on peut l'apprendre dans les vies des dix orateurs grecs , écrites par Plutarque. On jugera de son caractere par l'action qu'il intenta contre Phryné , & de la force de son éloquence par le moyen qu'Hypéride mit en usage pour sauver sa cliente de la rigueur des loix. Euthias en fut tellement indigné , qu'il ne voulut plaider aucune cause. Il en sera encore parlé dans la lettre suivante.

(5) Toute accusation capitale faisoit trembler le corps des courtisannes. Quoiqu'elles fussent fort recherchées à Athènes , le sévère aréopage les tenoit dans la plus grande subordination : il avoit l'œil à ce que les dissipations qu'elles occasionnoient ne devinssent préjudiciables au bon ordre de la société , en excitant les jeunes gens ou les esclaves à des vols. La courtisanne Théoris , qui exerçoit les fonctions de prêtresse aux mysteres de Vénus & de Neptune , fut condamnée à mort sur la délation de Démosthène , parce qu'elle conseilloit aux esclaves de tromper leurs maîtres , & qu'il fut prouvé qu'elle leur en procuroit les moyens. Elles étoient traitées avec la

plus grande rigueur, lorsqu'elles étoient accusées de porter les fils de famille à la dissipation totale de leur fortune, ou de les détourner des soins qu'ils devoient prendre pour se mettre en état de servir la république. Si l'accusation étoit prouvée, elles étoient condamnées à la mort comme coupables d'impiété. Mais très-souvent le crédit de leurs amans les mettoit à l'abri de la rigueur des loix.

(6) L'art de la sculpture fut employé de très-bonne heure dans la Grèce pour faire passer à la postérité le souvenir de ceux qui se distinguoient par quelque espèce de mérite que ce fût, même par celui de la figure. Un peuple sensible qui ne connoissoit point de beauté supérieure à celle de la nature, étoit vivement affecté par tout ce qu'elle lui présentait de plus parfait : il l'estimoit comme le don le plus cher de la bonté des dieux. Il semble que les premières statues furent érigées aux vainqueurs dans les jeux publics : les héros en eurent ensuite, ainsi que ceux qui avoient rendu des services signalés à la patrie : on en accorda aux dieux, à leurs prêtres & prêtresses. Il étoit donc de

l'usage ordinaire, & même en quelque sorte du devoir des courtisannes de proposer à Hypéride une statue d'or, qui seroit un témoignage perpétuel de leur reconnaissance. Elles se ménageoient par-là des défenseurs, lorsqu'elles seroient attaquées par des hommes aussi vindicatifs qu'Euthias. Car quelle que fût leur complaisance, souvent elles ne pouvoient s'empêcher de faire des mécontents, sur-tout parmi ceux qui aspiroient à une jouissance exclusive, & qui par-là dérogeaient aux libertés de la république où ils vivoient. Mais l'usage d'élever des statues aux courtisannes, annonçoit le plus grand mépris pour les mœurs publiques, & leur corruption. Plutarque dit qu'on voyoit la statue de Phryné au temple de Cupido à Athènes & dans la ville de Delphes. On prétend qu'elle lui fut érigée par le philosophe Cratès, comme un trophée de la luxure des Grecs de son tems. Une nation voisine. n'a-t-elle pas trop prodigué les honneurs publics en les accordant indifféremment à tous les talens de quelque genre qu'ils fussent?



L E T T R E VII.

BACCHIS (1) à PHRYNÉ (2).

J'AI été moins vivement affectée , ma chere amie , du danger où tu viens d'être exposée , que je ne le suis de la satisfaction que je ressens , en sachant que tu es débarrassée du plus abominable de tous les amans , & que tu as passé dans les bras de l'excellent Hypéride.

Le jugement qu'il a obtenu en ta faveur devient la source de ta félicité ; comme l'accusation intentée contre toi , t'a rendue célèbre non-seulement à Athènes , mais dans toute la Grèce.

Le perfide Euthias ne fera-t-il pas assez puni d'être exclus de ta société ? Son impertinente fatuité a excité mal-à-propos sa colere , & lui a fait excéder les bornes de la jalousie & de l'amour le plus outré (3). Sois persuadée qu'au moment où je t'écris,

il est bien plus vivement amoureux de toi qu'Hypéride. Celui-ci , à raison du service important qu'il t'a rendu , en t'accordant sa protection & les secours de son éloquence dans la circonstance la plus critique , semble exiger de toi les plus grands égards , & te favoriser en t'accordant ses caresses ; tandis que la passion de l'autre ne peut qu'être irritée au dernier point par le mauvais succès de son entreprise odieuse.

Attens-toi donc à de nouvelles instances de sa part , aux sollicitations les plus pressées ; il t'offrira de l'or à profusion.

Mais , ma très-chère , garde-toi de manquer à ce que tu dois à la sûreté de toutes les courtisannes. Si tu te laissois aller aux prières , aux empressemens , aux richesses d'Euthias , ne donneroistu pas lieu à Hypéride de se repentir du zèle admirable qu'il a mis à te conserver la liberté & la vie ? Ne passeroit-il pas pour avoir rendu un mauvais service à la société , en t'arrachant au supplice ?

Ne te laisse pas éblouir par les propos de quelques flatteurs qui te diront que tu ne dois ton salut qu'à ta beauté ; que si l'orateur n'eût pas déchiré ta robe , n'eût pas découvert aux yeux des juges les charmes cachés dont ils furent éblouis , tout l'étalage de son éloquence eût été en pure perte (4). C'est à lui , à la vivacité de sa passion , à son zèle éclairé pour ta défense, que tu dois ce mouvement fait si à propos pour désarmer la sévérité de l'aréopage, & en obtenir ta sentence d'absolution.

N O T E S.

(1) JE n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit plus haut du caractère de Bacchis ; cette lettre en est un développement favorable. Les conseils qu'elle donne à Phryné pouvoient convenir également aux autres courtisannes. En les suivant , elles assuroient leur tranquillité , & se mettoient à couvert des accusations dont on les chargeoit de tems en tems , & qui leur étoient funestes.

Ses craintes sur la constance de Phryné, sont relatives à l'inclination dominante & à l'avidité des femmes de son état, qui s'exposoient aux plus grands dangers pour satisfaire leur goût pour la dépense, & dont la reconnoissance pour les bienfaits ne fut jamais la vertu.

(2) Le vrai nom de Phryné étoit Mnéfarète; elle fut surnommée Phryné, parce qu'elle étoit jaunâtre comme une grenouille de buisson, que l'on appelle *phrya*. Ainsi, dit Plutarque, les surnoms ont étouffé & fait disparoître beaucoup de noms (*Traité des oracles de la Pithie.*) Nous avons peine à concilier l'idée d'une beauté si parfaite avec celle d'un teint qui nous paroîtroit si désagréable. Ce que je vais ajouter sur Phryné servira à faire connoître l'esprit de cette courtisanne, & ses prétentions, ainsi que de celles qui tenoient un rang distingué dans cette profession.

Praxitèle étoit fort amoureux de Phryné, ainsi que je l'ai déjà dit; elle lui demandoit le plus bel ouvrage qui fût sorti de ses mains, qu'il ne lui refusoit pas. Mais comme il ne vouloit pas lui dire quel étoit

celui qu'il estimoit le plus, elle vint à bout de le connoître par une ruse dont elle s'avisait. Un jour que Praxitèle étoit chez elle, un esclave à qui elle avoit donné le mot, vint courant de toute sa force, avertir Praxitèle que le feu avoit pris à son atelier, & que la plupart de ses ouvrages étoient déjà brûlés : le premier cri du statuaire fut : Je suis perdu si mon satyre & mon cupidon sont brûlés. Phryné le rassura, & lui dit qu'aucun de ses ouvrages n'étoit brûlé ; qu'elle avoit seulement voulu savoir quelle étoit celle de ses statues qu'il estimoit le plus ; & sur le témoignage de Praxitèle, elle fit choix du cupidon. Elle en fit présent à la ville de Thespis, où elle étoit née. Caligula en fit enlever cette statue, pour être transportée à Rome ; Claude la rendit aux Thespiens : Néron s'en empara de nouveau, & la fit amener à Rome où elle fut consumée par le feu. (Voyez *Pausanias*, liv. 1, ch. 20, & liv. 9, ch. 27.) Les amis & les compatriotes de Phryné firent placer sa statue dans le temple de Diane à Ephèse, sur une colonne de marbre penthélien que Praxitèle donna. On la voyoit entre celle d'Archidame, roi des Lacédémoniens, &

celle de Philippe , fils d'Amintas , roi de Macédoine , avec cette inscription : *A Phryné , illustre Thespienne.*

Phryné vécut long-tems , amassa de si grandes richesses , qu'elle offrit de faire relever les murs de Thèbes à ses dépens , pourvu qu'on lui permît de faire poser une inscription qui apprît à la postérité qu'Alexandre avoit détruit ces murs , & que la courtisane Phryné les avoit fait relever. Ue grave M. Rolin (tome XI) qui avoit évité de prendre une idée juste du crédit de certaines courtisannes grecques , regarde cette proposition comme un trait de la plus grande effronterie.

Elle eut des amans jusqu'à la fin de ses jours , & disoit assez plaisamment qu'elle vendoit encore cher la lie de son vin. Elle trouva l'une des premières l'art de cacher ses rides sous les pommades dont elle se couvroit les joues ; ce qui lui fut reproché par Aristophane dans la comédie des Harangueurs. Phryné , dit-il , a fait de ses joues la boutique d'un apothicaire ; ce qui chez les Grecs passa en proverbe.

Il y eut une autre courtisane du nom de Phryné , qui fut surnommée le Crible ,

232 LES COURTISANNES,

tant elle étoit habile & prompte à dépouiller tous les amans qui avoient affaire à elle. C'est ce que rapporte Hérodique (*cité par Athenée, liv. 13*) au livre fixieme de ceux qui avoient été raillés publiquement par les poètes comiques.

(3) Euthias, outré de la victoire qu'Hypéride avoit remportée sur lui dans la défense de Phryné, piqua Myrrhine de jalousie, la détermina à quitter son rival, & à venir s'établir chez lui. Les couleurs sous lesquelles Bacchis le représente ressemblent assez au caractère que Plaute donne à un fat dans la comédie du Capitaine glorieux, qui vouloit qu'une femme amoureuse de lui, à ce qu'il prétendoit, le priât de lui accorder ses faveurs. Il dit à l'intrigante qui lui parle : « Tes prieres me touchent ; peut-être » prendrai-je quelque goût pour elle : tu ne » fais pas, sans doute, quel honneur je lui » fais en me rendant à ses empressemens ».

(4) Quintilien (*liv. 2, de inst. cap. 15*) pensoit comme le public d'Athènes : « Quel- » qu'admirable que fût l'éloquence d'Hy- » péride, quelque forte & touchante que » fût son action, ce n'est pas à ces moyens

» que Phryné dut son salut, mais à la beauté
 » rare de son sein, que l'orateur fit paroître
 » en ouvrant sa robe ». Eschile, avant Hy-
 péride, avoit mis sur la scène cette es-
 pece de coup de théâtre (*dans les Coéphores*,
act. 4, scène 5.) Lorsque Clytemnestre est
 au moment de recevoir le coup de la mort
 de son fils Oreste, elle se découvre la gorge
 en lui disant : « O mon fils, calme ta fu-
 » reur ! respecte le sein de ta mere, ce sein
 » qui t'a si souvent allaité ». Euripide, dans
 sa tragédie d'Oreste, lorsque ce héros infor-
 tuné est agité par les furies, lui fait dire :
 « Malheureux, quelle étoit ta rage, lorsque
 » ta mere te montrant son sein à décou-
 » vert, n'a pu arrêter ta main furieuse ! tu
 » le voyois, ce sein qui t'a nourri, lorsque
 » tes mains parricides y plongeoiient un fer
 » meurtrier ». Ménélas, quelque sujet qu'il
 eût de se plaindre d'Hélène, fut moins cruel ;
 il ne résista pas aux charmes de sa belle
 gorge qu'elle présenta découverte à son épée
 dont il vouloit la percer ; le fer lui tomba
 des mains, & ses projets de vengeance res-
 terent sans exécution (*Aristophanes in Ly-*
sistrata.)



 LETTRE VIII.

BACCHIS à MYRRHINE.

NE puisses-tu jamais rencontrer d'amant plus digne de toi ! que Vénus exauce mes vœux.

Que cet Euthias, actuellement l'objet de tes complaisances, passe avec toi sa vie (1). O malheureuse femme, où te porte ta folie ! quelle confiance aveugle t'inspire ta beauté ! tu ne crains donc pas qu'il t'abandonne pour retourner à Phryné ?

Sans doute que tu as voulu piquer la jalousie d'Hypéride, parce qu'il avoit moins d'empressement pour toi ? Tu l'as quitté. Mais tu ne peux disconvenir qu'il n'en soit bien dédommagé : il a une amie digne de lui & de sa belle ame, & toi un amant tel qu'il te le falloit.

Essaye d'exiger quelque chose de lui, & tu verras si tu n'es pas accusée d'avoir

incendié la flotte, ou violé les loix fondamentales de l'état (2).

Je ne t'en dis pas davantage ; mais fois persuadée que tu t'es rendue l'objet de l'averfion la plus forte de nous toutes dévouées au service de Vénus-bienfaisante.

N O T E S.

(1) On a vu dans les notes sur les deux lettres précédentes que Myrrhine étoit entretenue par Hypéride, lorsqu'il entreprit la défense de Phryné contre Euthias, & qu'il la négligea pour s'attacher à Phryné dont il avoit fait la conquête. Cette lettre est une nouvelle preuve des sentimens de Bacchis ; & son amant, ainsi qu'on le verra dans la lettre dixième, avoir raison de dire qu'elle étoit vraiment digne d'être l'exemple & le conseil des courtisannes de son tems, comme elle en étoit la plus honnête.

(2) Euthias est représenté par Bacchis, comme un calomniateur infâme, un vrai fycophante, tels que les poètes les peignoient au théâtre. Aristophane, dans les Acharniennes, fait paroître un campagnard

thébain, qui parmi d'autres marchandises a des lampes à vendre. Aussi-tôt vient un sycophante qui menace de le déferer au magistrat : « Et sur quel prétexte accuser ce bonhomme ? — Quoi donc, cette lampe ne peut-elle pas servir à mettre le feu à la flotte ? » Lucien met les mêmes menaces dans la bouche de l'adulateur Déméas, lorsque pour récompense des louanges ridicules & hors de propos qu'il donne à Timon, celui-ci le régale de quelques coups de bâton : « Au secours, amis, s'écrie Déméas, souffrirez-vous que ce tyran frappe un citoyen, lui qui ne jouit pas de ce privilège ? mais bientôt il portera la peine due à ses attentats. N'a-t il pas mis le feu à la citadelle pour piller le trésor public ? c'est par ce moyen qu'il s'est enrichi tout d'un coup. — Mais on n'a pas brûlé la citadelle, on n'a pas volé le trésor ! — Qu'importe, si tu n'es riche que de tes larcins. . . . ». La dispute se termine par de nouveaux coups de bâton.



LETTRE IX. (1)

MÉGARE à BACCHIS.

IL n'y a que toi, ma chere, qui sois assez passionnée pour aimer ton amant au point de ne pouvoir pas t'en séparer un moment. Quel ridicule tu te donnes ! j'en atteste Vénus ! Quoi, invitée depuis si long-tems par Glycere (car elle t'avoit retenue dès les fêtes de Bacchus,) & tu ne parois pas.

Ton amour t'a peut-être dégoûtée de la fociété de tes amies : je ne veux pas le croire. Serois-tu assez chaste pour n'aimer qu'un seul homme ? Ambitionnerois-tu la réputation que te donneroient des mœurs si rares ? tandis que nous ne passerions que pour des courtisannes livrées à tout venant. Philon eut aussi son bâton de figuier (2). J'en jure par la grande déesse, ta conduite avec nous me choque.

Nous étions toutes rassemblées, Thessala, Myrrhine, Chrysum, & même Philumène. Quoique nouvellement mariée, ayant à redouter la jalousie de son mari, elle avoit trouvé le secret d'y venir, en plongeant son cher époux dans le sommeil le plus profond, tandis que tu gardois à vue ton Adonis. Tu craignois, sans doute, que si sa Vénus l'abandonnoit un moment, Proserpine ne le lui enlevât (3).

Quel souper délicieux nous avons fait ! Car pourquoi ne te donneroîs-je pas des regrets ? Les graces y avoient prodigué tous leurs charmes ; les chansons, les plaisanteries, les parfums, les couronnes de fleurs, toutes les friandises les plus recherchées : enfin nous avons bu les vins les plus exquis jusqu'au chant du coq. La table étoit sous des berceaux de laurier (4) : rien ne nous auroit manqué si tu eusses été de la partie. Souvent nos soupers ont fait bruit, & je doute que jamais nous en ayons fait un aussi gai & aussi agréable.

Rien ne nous a autant amusées que la dispute qui s'est élevée entre Thriallis & Myrrhine , sur leur beauté (5).

C'est dans ces plaisirs que nous avons passé la nuit entière. Nos amans actuels n'en ont pas été mieux traités. Tous nos vœux réunis se portent à en trouver d'autres : car Vénus aime le changement & la nouveauté. Enfin nous nous sommes retirées après avoir bu largement.

Ayant formé, en revenant, des projets tels qu'on peut les concevoir dans l'état d'ivresse , nous avons été faire une nouvelle débauche chez d'Eximaque , qui demeure au carrefour doré, sur le chemin de l'Agnon, à côté du logis de Menephron (6).

Thaïs l'aime à la folie ; elle a bien raison , car le jeune homme vient d'entrer en possession de l'opulente succession de son pere. Nous te pardonnons pour cette fois ta négligence & tes dédains ; mais à la prochaine fête des aloennes , nous nous

rassemblerons au colyte chez l'amant de Theffala, pour y manger ensemble. Fais en sorte d'y venir avec Cétius, Corallius & l'Adonis que tu gardes avec tant de soin. Nous comptons nous réjouir & boire avec nos amans.

N O T E S.

(1) CETTE lettre donne une idée des combats de la beauté, dont j'ai rapporté l'institution dans le discours sur les courtisannes, qui se trouve à la tête de ces lettres. Celle-ci me paroît très-curieuse; elle laisse la question indécise sur le tems auquel Alciphron a vécu. Un sujet aussi agréable, s'il eut été connu de Lucien, ne lui eût pas échappé; il en eût tiré la matière d'un dialogue aussi agréable qu'intéressant. On ne peut pas dire qu'il eût trouvé le sujet trop voluptueux pour oser le traiter; la plupart de ses dialogues, sur-tout ceux où il fait parler les courtisannes, sont beaucoup plus libres. Mais quelle licence effrénée! quels raffinemens sur la volupté dans les courtisannes grecques! Quel empire elles devoient

devoient exercer sur les jeunes débauchés qui s'attachoient à elles ! combien elles en ont dû ruiner par les dépenses folles où elles les engageoient !

(2) *Philon eut aussi son bâton de figuier* ; proverbe peu connu , & qui ne se trouve pas ailleurs. Suidas , au mot ἐγέρετο , cite comme proverbe , *Mandronus eut aussi une barque de figuier*. On l'appliquoit à ceux qui s'enorgueillissoient du bonheur & des richesses dont ils étoient comblés, sans mérite de leur part. Erasme (*chil. 4, cent. 5, prov. 49*) rapporte le même proverbe que Suidas , & dit qu'il doit son origine aux aventures d'un certain Mandronus , qui de batelier devint général d'armée , quoiqu'il en fût absolument indigne. Le bâton de figuier est cité ici comme quelque chose dont on ne doit faire aucun cas. Quand les Grecs vouloient designer quelque chose de foible & de méprisable , ils disoient que c'étoit du figuier. On voit par-là que la courtisane Mégare n'estimoit pas beaucoup la conduite honnête de Bacchis.

(3) *Tu gardois à vue ton Adonis*. Cette comparaison étoit familière aux courtisan-

242 LES COURTISANNES,

nes, lorsqu'elles reprochoient à quelques-unes d'entr'elles d'aimer trop constamment un seul amant. Voyez le septieme Dialogue des courtisannes de Lucien, où Musarium, pour être trop attachée à Chérea, qui fournissoit peu à son entretien, souffre les reproches les plus vifs de la part de sa mere, de ce qu'elle ne lui préféroit pas des galans plus généreux & plus riches qui se présentoient tous les jours.

(4) Dans quelques jardins il y avoit des berceaux de verdure élevés exprès pour tenir lieu de salles à manger, avec des tables & des lits ou sièges de gazon destinés à cet usage. (*Lucien, dans le Dialogue des Amours.*) C'étoit sur-tout dans le voisinage des temples de Vénus, que l'on avoit planté ces bosquets destinés à célébrer les mysteres de la volupté la plus recherchée. Ces bosquets étoient de laurier & de myrte, entremêlés de jasmin. Il est probable que dès-lors ils étoient disposés & taillés avec l'élégance que l'on fait encore leur donner dans les climats heureux où ces beaux arbres croissent par-tout dans la campagne. Les orangers n'étoient pas connus en Europe dans le tems où ces lettres

ont été écrites ; ainsi on n'a pu les faire entrer dans ces sortes de décorations dont ils font aujourd'hui l'ornement, sur-tout en Italie, où l'on en voit des berceaux de la plus grande beauté.

(5) Que cette dispute entre les deux courtisannes soit réelle ou seulement imaginée par le rhéteur, l'idée en remonte à la plus haute antiquité, au tems où la simplicité primitive des mœurs étoit encore entière. On lit dans Athenée (*liv. 12*) que deux sœurs, de la figure la plus intéressante, dispu-toient entr'elles sur leur beauté, & que prétendant toutes les deux ne se rien céder sur leurs charmes, elles résolurent de s'en rapporter au jugement du premier qui passeroit. Ce fut un jeune homme de Syracuse, fils d'un pere fort riche & déjà âgé. Elles lui découvrirent l'objet de la dispute ; il décida en faveur de l'aînée, & en devint fort amoureux. Etant de retour à la ville, il tomba malade, & raconta son aventure à son frere, qui ayant fait connoissance avec les deux belles villageoises, se prit de passion pour la cadette. En vain le pere de ces jeunes hommes voulut les engager à faire des ma-

riages plus fortables, il ne put l'emporter sur l'amour dont ils étoient épris; de sorte que pour les satisfaire, il alla lui-même demander en mariage les filles pour ses fils; elles lui furent accordées sans difficulté, & les citoyens de Syracuse leur donnerent à toutes deux le surnom de Callipyge. Ce fut en reconnaissance de cette heureuse aventure, que les deux sœurs étant devenues fort riches par les mariages qu'elles avoient contractés, firent bâtir à Syracuse un temple à Vénus-Callipyge.

(6) On prétend qu'il est possible de reconnoître encore à présent toute cette topographie d'Athènes. Le Colyte étoit un des quartiers qui aboutissoit à la place appelée Agora, aujourd'hui celle du Cadi, parce qu'il y demeure. C'étoit l'endroit de la ville où, suivant Philostrate, naissoient les plus beaux enfans. L'auteur d'*Athènes ancienne & nouvelle*, prétend que ce quartier conserve encore cette heureuse prérogative. Les Grecs actuels y font moins d'attention que les étrangers, parce qu'ils sont très-ignorans sur leur histoire ancienne.



LETTRE X.

MÉNÉCLIDE à EUTICLES.

LA charmante Bacchis est morte, mon cher Euticles ; elle est morte ! Il ne me reste plus que mes larmes , le souvenir de l'amour le plus tendre , & la douleur de l'avoir perdue.

Jamais je n'oublierai Bacchis ! non jamais ! Quelle douceur , quelle bonté de caractère ! Si on l'appelle l'honneur des courtisannes ; l'apologie de leur profession ; on ne fera que lui rendre justice (1).

Que leur conduite seroit digne de louanges , si elles se réunissoient de toutes parts , pour placer la statue de Bacchis dans le temple de Vénus ou des Graces.

On leur reproche sans cesse qu'elles sont méchantes ; infidèles , intéressées au point que rien ne les touche que leur profit ;

L iij

qu'elles ne s'attachent qu'à ceux qui leur donnent ; qu'elles deviennent une source intarissable de maux pour tous ceux qui vivent avec elles (2). L'exemple de Bacchis détruit toutes ces imputations, & prouve que souvent elles ne font que des calomnies. Ses mœurs, ses sentimens étoient d'une honnêteté qui confondoit tout ce que la médifance pouvoit imaginer contre elle.

Vous avez connu ce Mède qui aborda de Syrie dans cette ville, avec une nombreuse suite de domestiques, & l'appareil le plus fastueux. Il vit Bacchis, il lui proposa de l'entretenir, de lui donner des eunuques (3), des femmes, de la mettre dans cette abondance, ce luxe prodigieux, qui ne convient qu'à des barbares, de lui faire un état de reine. D'elle-même, sans en être sollicitée, elle ne voulut pas seulement le recevoir chez elle. Comme elle plaisantoit de ses propositions ! Contente de dormir sous son firtout (4), quelque commune

qu'en soit l'étoffe , elle bernoit-là son ambition & ses plaisirs. Avec quelle reconnaissance elle recevoit mes présens , quelque peu considérables qu'ils fussent , tandis qu'elle n'eut jamais que dédain & mépris pour les richesses & toute la magnificence du fatrape !

Voulut-elle seulement écouter le marchand égyptien , qui lui offroit des monts d'or ? Non , jamais la nature ne formera une créature aussi excellente ! Pourquoi la fortune n'avoit-elle pas placé de si admirables mœurs dans un rang plus élevé (5).

Elle est donc morte ! elle me laisse : chere Bacchis , te voilà seule & abandonnée pour toujours ! N'est-il pas injuste , parques cruelles , que je ne sois pas étendu à côté d'elle , dans le même tombeau ! devois-je en être séparé !

Mais je reste , je vis encore au milieu de mes concitoyens , de mes amis , & je ne puis plus espérer de la voir m'y sourire avec tant de gaieté & d'agrément. Je ne

passerai plus avec elle dans une douce tranquillité, ces nuits délicieuses, qu'elle savoit rendre si agréables par ses caresses & ses agaceries toujours nouvelles.

Que de graces dans sa voix, dans ses regards! les chants des syrènes n'avoient rien de plus enchanteur. Le nectar des dieux & l'ambrosie étoient moins délicieux que ses baisers : la douce persuasion regnoit sur ses levres (6). Tous les attraits, tous les charmes de la beauté, la ceinture même de Vénus faisoient sa parure ordinaire (7). Je n'entendrai plus les jolies chansons dont elle égayoit nos repas, ni cette lyre dont ses doigts blancs comme l'ivoire, tiroient de si beaux sons.

Tout est fini, Bacchis; la favorite des graces est étendue sans parole, sans mouvement, froide comme marbre; hélas, ce n'est plus qu'un peu de cendre.

Justes dieux, vous laissez vivre l'infâme Mégare (8) qui a ruiné si complètement le malheureux Théagène, qu'après avoir

Vu dissiper la fortune la plus opulente , il ne lui est resté d'autre moyen de subsister que de s'enrôler en qualité de soldat mercenaire ; & vous m'enlevez la tendre Bacchis qui m'aimoit de si bonne foi , avec tant d'honnêteté & de désintéressement !

Je me soulage , mon cher Euticles , à répandre mes larmes dans votre sein : je n'espère plus d'autre douceur dans la vie , que de parler de Bacchis , de vous en écrire. Hélas ! il ne m'en reste que le souvenir. Adieu.

N O T E S.

(1) LES lettres précédentes ont déjà donné une idée favorable des sentimens de la courtisane Bacchis. Celle-ci peut être regardée comme une élégie sur sa mort ; & quoiqu'écrite par un amant désolé , elle ne paroît pas avoir rien d'outré. Dans les anciennes comédies , les courtisanes y sont toujours représentées comme intéressées , fripponnes , perfides. Bacchis , au contraire ,

y joue un rôle honnête. Reste à savoir si c'est à celle dont parle Alciphron, que Térence fait allusion dans l'acte 5^e, scène 1^{ere} de l'Hécyre: « Mon état, dit-elle au vieillard Lachès, » m'intimide, & je crains que l'idée » que l'on s'en fait, ne me nuise dans votre » esprit, quoique je sois attachée à l'honnêteté des mœurs ». Le personnage qu'elle fait dans le reste de la piece, est celui d'une courtisanne modeste & désintéressée, & même d'après l'éloge que Ménéclyde en fait dans cette lettre, on doit croire que l'honnêteté de Bacchis ne ressembloit en rien celle de certaine Chariclée dont parle Lucien dans le Toxaris, qui étoit si bonne, si humaine, qu'aucune courtisanne de son tems n'étoit aussi facile. Elle accordoit ses faveurs à tout venant, si peu qu'on voulût les payer.

(2) C'est ce que dit expressément Antiphanes dans la comédie intitulée le Rustique ou l'Habitant de la campagne: « Malheur à celui qui entretient une courtisane; il croit y prendre son plaisir, mais » il a chez lui le plus grand de tous les » maux ».

(3) C'étoit un objet du plus grand luxe pour les femmes entretenues , d'avoir des eunuques à leur service : elles croyoient par ce moyen se mettre de niveau avec les femmes des satrapes , même avec les reines. Phédria reproche à Thaïs , qui paroît lui préférer un étranger , qu'elle n'a qu'à souhaiter pour avoir tout de suite ce qui peut lui plaire : « Vous avez voulu un eunuque , » parce qu'il n'appartient qu'aux reines d'en » avoir , & tout de suite je vous en ai donné » un ».

*Porro eunuchum dixti velle te ,
Quia solæ utuntur his reginæ ; repperi.*

Terentius in Eunucho , act. 1 , scèn. 2.

(4) *Contente de dormir sous mon sur-tout.* Cet usage rappelle la simplicité des mœurs antiques, lorsqu'on se servoit de ses habits pour se couvrir pendant le sommeil, au lieu de couvertures de lit ; ce qui étoit commode aux Orientaux qui portoient à la ville de longues robes & fort amples.

C'est ainsi que dans le Banquet de Platon , Alcibiade dit qu'il passoit les nuits sous le manteau de Socrate , & qu'il y dormoit comme un fils ~~à~~ côté de son pere. Ce qui , entendu dans le même esprit que

Lvj

Platon l'a rapporté, ôte toute l'idée déshonnête que Lucien, dans son Dialogue des Amours, a voulu donner des liaisons intimes des philosophes avec leurs élèves favoris. La coutume de coucher sous le manteau d'un homme ou la robe d'une femme, étoit générale dans l'antiquité. C'est ainsi que Théocrite, dans l'épithalame de Ménélas & d'Hélène, dit que la fille de Jupiter vient enfin se ranger avec lui sous la même robe. Sophocle, dans les Trachiniennes, fait dire à Déjanire, accompagnée d'Iole, que toutes deux elles attendent les embrassemens d'Hercule sous la même robe ; *Et nunc nos duæ expectamus una sub læna amplexum*. Il paroît que dans ces tems les lits n'étoient que des estrades couvertes de nattes, de peaux ou de quelques tapis qui servoient de matelas ; on s'y plaçoit pour dormir, & on n'employoit d'autres couvertures que ses habits. On peut prendre une idée de la position de ces lits dans les restes du palais d'Adrien, au-dessous de Tivoli. On y voit encore la place des lits, dans de petits cabinets retirés, uniquement destinés à cet usage.

(5) Aristenete (*liv. 1, ép. 12*) paroît

avoir imité Alciphron , lorsque parlant de la courtisane Pithias , il dit « que la destinée paroissoit l'avoir engagée dans le » métier qu'elle exerçoit , mais qu'elle ne » s'étoit jamais écartée de la belle simplicité. » de la nature & de l'honnêteté des mœurs ; » que tout dans elle annonçoit une maniere » de vie plus décente ». Ainsi on a vu de tems en tems dans l'état le plus justement avili des créatures que la force d'un heureux naturel & l'honnêteté du caractère étoient au-dessus du mépris attaché à leur profession.

(6) *La douce persuasion regnoit sur ses levres.* « Il avoit des graces, des attraits qui » n'étoient qu'à lui, dans tout ce qu'il disoit, » ou ce qu'il faisoit, la persuasion sembloit habiter sur ses lèvres » dit Lucien, en parlant de Démonax. On voit que les deux rhéteurs pensoient de même des graces du discours & du talent de la persuasion. Quant à la comparaison de la voix enchanteresse de Bacchis avec le chant séducteur des syrènes, Elieen donne la même louange à la jeune Aspasie, en assurant que lorsqu'elle parloit, on eut cru entendre une syrène. (*Hist. l. 12, ch. 1.*)

Telle étoit , dit Cicéron , l'éloquence de Périclès , que les anciens comiques ont dit que les graces habitoient sur ses levres : *Cujus in labiis veteres comici leporem habitasse dixerunt.* (Lib. 3 , de orat.)

(7) Cette charmante allégorie de la ceinture de Vénus , qui présente à l'imagination tout le pouvoir & les attraits de la beauté , est tirée du 14^e livre de l'Iliade d'Homère. Junon , après s'être parée avec le plus grand soin , sent qu'elle a encore besoin des graces enchanteresses de Vénus , pour réussir dans le projet qu'elle a conçu de réconcilier l'Océan & Thétis. Donnez-moi , dit Junon

Ces charmes enchanteurs , ces séduisans attraits ,
Ces desirs , cet amour , qui près de vous respire ,
Et des cieux à la terre étend son doux empire ,
La déesse à ces mots détache sa ceinture ,
Où tissus avec art sont les enchantemens ,
Les desirs de l'amour , les soupirs des amans ,
L'art de persuader , ce langage si tendre ,
Dont les plus sages mêmes , ont peine à se défendre.

Voyez l'Iliade d'Homere , trad. par M. de Rochefort , l. 24 , v. 290 & 208 , qui se trouve chez NYON l'aîné , rue du Jardinier.

Madame Dacier , qui rend plus littéralement le texte grec , dit : « En même-tems

» elle détacha sa ceinture, qui étoit d'un
 » tissu admirablement diversifié. Là, se trou-
 » voient tous les charmes les plus séducteurs,
 » les attraits, l'amour, les desirs, les amu-
 » semens, les entretiens secrets, les inno-
 » centes tromperies, & le charmant badi-
 » nage qui insensiblement surprend l'esprit
 » & le cœur des plus sensés: elle lui remet
 » cette ceinture entre les mains, & lui dit :
 » Recevez ce tissu & le cachez dans votre
 » sein, tout ce que vous pouvez desirer s'y
 » trouve, & par un charme secret qu'on ne
 » peut expliquer, il vous fera réussir dans
 » toutes vos entreprises ».

Jamais poëte n'a rien imaginé de plus heureux que cette allégorie : elle donne une si grande idée de la beauté, des graces & de leurs effets, que l'expression restera toujours au-dessous. Homere a tout dit, lorsqu'il a défini la ceinture de Vénus « un
 » charme secret qu'on ne peut expliquer ».

Les artistes ont représenté cette ceinture, & lorsqu'ils ont peint ou sculpté Vénus drapée ou habillée, ils lui ont donné deux ceintures, l'une au-dessous du sein, l'autre placée au-dessous du ventre. C'est ainsi qu'est représentée la Vénus qu'on voit à côté de

256 LES COURTISANNES,

Mars au Capitole. Cette ceinture inférieure est celle que les poètes appellent particulièrement la ceinture de Vénus. Lorsque Junon voulut plaire à Jupiter, elle la demanda à Vénus, & la plaça, selon l'expression originale d'Homere, dans son giron, c'est-à-dire, à l'entour & au-dessous du ventre. L'auteur de l'Histoire de l'Art chez les anciens, prétend avoir le premier fait cette observation. *Tom. 1, ch. 4, §. 2.*

(8) Dans le grec, elle est qualifiée ἵππο-πόρνος, qui littéralement signifie courtisane cheval, de ἵππος, cheval, & πόρνη, courtisane ou femme abandonnée. Le mot ἵππος, cheval, servoit à composer tout autre mot auquel on vouloit donner une signification outrée. Ménéclide qualifiant ainsi Mégare, la donne pour une courtisane qui portoit à l'excès la licence & les goûts de sa profession. C'est dans ce sens que Diogène voyant passer à cheval un homme paré avec une magnificence ridicule, & dont le métier n'étoit rien moins qu'honnête, même à Athènes, dit qu'il avoit long-tems cherché l'*hippopornos*, mais qu'enfin il venoit de le rencontrer. Voyez Athenée, liv. 13.

L E T T R E X I.

THAIS (1) à THESSALA.

JE n'aurois jamais imaginé qu'après avoir vécu dans la plus intime familiarité avec Euxippe , je serois contrainte d'en venir avec elle à une rupture ouverte. Je ne lui reproche pas tous les services que je lui ai rendus lorsqu'elle débarqua dans cette ville en arrivant de Samos. J'étois alors entretenue par Pamphile ; tu fais quelle étoit sa générosité. Néanmoins m'étant apperçue que le jeune homme cherchoit à faire liaison avec cette nouvelle débarquée, je cessai de le recevoir chez moi, sans autre dessein que de servir Euxippe dans cette intrigue naissante.

Or voici comment elle répond aux bontés dont je l'ai comblée , & cela pour plaire à Mégare, la plus décriée de toutes les courtisannes (2), avec laquelle j'ai eu jadis quelques différens au sujet de Straton ,

& qui pouvoit tenir des propos impertinens sur mon compte, sans que j'en fusse surprise.

Nous touchions aux haloennes (3), & nous étions toutes assemblées chez moi pour célébrer la veille de la fête (4); le maintien d'Euxippe m'a étonnée. Elle a semblé me déclarer la guerre en souriant à Mégare de la façon la plus niaise (5), & en lui adressant quelques fades plaisanteries. Elle s'est mis ensuite à chanter tout haut des vers qui faisoient allusion à l'amant qui m'avoit quittée.

Tout cela m'affectoit fort légèrement, & ma tranquillité a donné carrière à son impudence (6), au point qu'elle a parlé très-insolennement du fard dont je me servois (7), & du rouge dont je me peignois le visage. Elle a donc oublié l'état de misère où je l'ai vue, quand elle n'avoit pas même un miroir. Si elle savoit que son teint est de couleur de sandaraque (8), oseroit-elle parler du mien?

Mais dans le fond , toutes ces sottises m'intéressent peu ; c'est à mes amans que je veux plaire , non à des figures de singe (9), telles qu'Euxippe ou Mégare.

Je t'ai rendu compte , ma chere , de toute cette tracasserie , afin que tu ne me blâmes pas lorsque je tirerai quelque vengeance de ces impertinentes créatures. Ce ne sera pas par des plaisanteries ou des injures : j'emploierai des moyens plus sûrs , plus piquans , plus douloureux pour elles : je leur apprendrai qu'on ne m'attaque pas impunément. Adraste (10), puissante déesse , c'est toi que j'adore en ce moment.

N O T E S.

(1) IL y a eu à Athènes une courtisane célèbre, du nom de Thaïs, qui devint la maîtresse d'Alexandre-le-Grand. Quelques historiens disent qu'à la suite d'une débauche, elle l'engagea à mettre le feu au palais de Persépolis, d'où s'ensuivit l'incendie de toute la ville. Après la mort d'Alexandre, elle

passa entre les mains de Ptolémée, l'un des généraux de ce conquérant, qui eut l'Egypte en partage, & fit de Thaïs sa femme plutôt que sa concubine, dont il eut trois enfans, Léontisque, Lagus, & Irene; le second succéda à son pere au trône d'Egypte; Irene fut mariée à Solon, dit Eunostus ou le bienfaisant roi de Chypre. Il n'est pas certain que la maîtresse d'Alexandre soit la Thaïs que l'on fait parler dans cette lettre; ou si c'est la même, elle devoit alors faire ses premières armes à Athènes, où elle acquit assez de réputation dans son état, pour arriver à celui de favorite d'un si grand prince.

On cite de Thaïs un bon mot qui prouve qu'elle étoit instruite. Un curieux la trouvant hors de chez elle, lui demanda où elle alloit; elle répondit par un vers d'Euripide, dont le sens étoit: « Joindre Egée, fils de » Pandion, & le mettre dans mes bras ». Elle jouoit sur le mot *αιγέε*, bouc, qui peut-être se prononçoit comme *Egéos*, Egée, & faisoit allusion à l'odeur que rendoit l'amant qu'elle alloit trouver (*Athenée*, liv. 13.)

Cette lettre annonce que de tout tems

les tracasseries entre les courtisannes ont été produites par les mêmes causes : un amant enlevé ; jalousie excitée par la beauté , avidité plus grande dans les unes que dans les autres , impudence plus décidée ; enfin il paroît que les mêmes mœurs ont donné dans tous les tems la même conduite , les mêmes sentimens , la même façon de s'exprimer.

(2) La courtisanne Mégare est maltraitée dans cette lettre , elle ne l'est pas mieux dans la précédente , lorsque le triste Ménéclyde compare sa conduite à celle de l'honnête Bacchis. La lettre neuvieme , écrite sous son nom , ne nous la présente pas avec des traits plus avantageux ; elle parle en fille inconstante , avide , prodigue & débauchée.

(3) J'ai déjà dit quelque chose des *hazoenes* dans la note 4 sur la lettre quatrieme. J'ajouterai ici que cette fête se célébroit en l'honneur de Cérès & de Bacchus , après la récolte des fruits. Parmi les reproches que Démosthène fait à un certain Archias ; il fonde celui d'impiété , sur ce qu'il avoit fait un sacrifice au foyer de la salle de

la courtisane Synope, son amie, qu'il avoit conduite à Eleufis, tandis qu'il étoit défendu par la loi sacrée, à quelqu'homme que ce fût, de faire aucun sacrifice dans ces circonstances, & qu'ainfi il n'avoit pu s'arroger ce droit, qui appartenoit à la feule prêtrefle furintendante des cérémonies religieufes. Or ces prêtrefles étoient des courtifannes déjà d'un certain âge, qui en inftruifoient de plus jeunes dans la fcience & la pratique des myftères. Nous avons vu plus haut que Phryné n'étoit jamais plus belle que lorsqu'elle s'occupoit à ces fonctions, n'ayant alors d'autres ornemens que ceux qu'elle devoit à la nature. Ainfi les courtifannes tenoient à Athènes, de même qu'à Corinthe, un rang qu'on ne leur accorda jamais ailleurs; il paroît même, par ce que je viens de dire, qu'elles jouiffoient dans certaines occasions de prérogatives aufli marquées que celles des veftales à Rome. Cependant quelle différence d'une profeflion à l'autre!

(4) Les veilles de fêtes fe célébroient avec une folemnité qui raflembloit beaucoup de gens dans le voifinage des temples. Il y avoit des corps de bâtimens deftinés

à cet usage. Les courtisannes avoient des fonctions marquées dans ces sortes d'assemblées : on en a vu les preuves pour les fêtes de Cérès , de Bacchus & de Neptune ; elles étoient ministres essentielles de celles de Vénus. Un peuple aussi voluptueux que l'étoient les Grecs, dans ce que l'on appelle les beaux tems d'Athènes, les admettoit à toutes les cérémonies publiques, même celles de la religion , où la volupté sembloit toujours être la divinité principale. Le retour de ces fêtes étoit une occasion pour les courtisannes de se rassembler, & de faire des festins somptueux aux frais de leurs amans. Les plus riches ou les plus prodigues en faisoient la dépense, & même recevoient souvent chez eux toute la compagnie, quelque nombreuse qu'elle fût. La lettre neuvième donne une idée suffisante des plaisirs libres que l'on se permettoit à la suite de ces festins, où le culte de Vénus faisoit oublier celui des autres divinités.

(5) La manière de rire des courtisannes paroïssoit si indécente aux personnes honnêtes, qu'on lui avoit donné un nom particulier qui étoit devenu une injure pour

264 LES COURTISANNES,

ceux qui s'y laissoient aller. On le regardoit comme un excès déshonnête; c'est ce que l'on appelloit *cachynnus*, ris immodéré, dans lequel la physionomie se démontoit. *V. Clem. Alexand. in pedagogo, l. 2, ch. 5.*

(6) Tel est le progrès naturel de l'insolence de ces sortes de femmes les unes à l'égard des autres. Elles mettent une certaine réserve dans leurs médisances mutuelles, tant qu'elles espèrent que leur méchanceté ne fera pas découverte; mais une fois reconnues pour ce qu'elles sont, elles portent l'impudence au plus haut degré. C'est ainsi qu'Héliodore les dépeint, liv. 8 des amours de Théagène & de Chariclée.

(7) Le rouge que l'on reproche à Thaïs est la couleur que les anciens ont appelée *pæderota*; elle se composoit avec les fleurs d'une plante épineuse qui croît en Egypte, ou avec la racine d'acanthé, & elle donnoit aux courtisannes cette teinte vive & fraîche qui brille sur le visage des enfans sains & bien constitués. Un fragment du poète comique Alexis, conservé par Athénée (*liv. 13,*) met au fait des artifices que
les

les courtisannes employoient pour faire valoir leurs charmes. Il est tiré d'une comédie qui avoit pour titre *Isofation*, ou la Balance; car on faisoit à Athènes la balance du mérite des courtisannes & de leur industrie, comme on fait aujourd'hui celle du génie, du style, des talens des peintres, des poètes, des philosophes, &c. « Leur
 » inclination dominante est de gagner beau-
 » coup, & de dépouiller tous ceux qui s'at-
 » tachent à elles. Tout autre soin leur paroît
 » superflu : aussi dressent-elles des pièges à
 » tous les hommes qu'elles tâchent d'attirer
 » par l'appas du plaisir qu'elles leur pré-
 » sentent. Lorsqu'elles se sont enrichies, ce
 » qu'elles ne peuvent faire qu'avec le tems,
 » elles prennent avec elles de jeunes filles
 » qu'elles dressent au même manège. La
 » première, ainsi que la principale instruc-
 » tion qu'elles leur donnent, est que ni le
 » caractère, ni les traits, ni la physionomie
 » ne paroissent constamment les mêmes. Des
 » variations successives ajoutent aux char-
 » mes de la beauté, & rendent toujours
 » nouveaux les attraits de la volupté. La
 » petite taille s'agrandit par les chaussures
 » élevées : si la stature paroît trop haute

» dans quelques-unes, elles ne portent qu'un
 » foulard mince & plat ; elles penchent né-
 » gligemment la tête sur l'épaule ; elles
 » mettent une certaine mignardise dans toute
 » leur contenance , qui n'est pas sans agré-
 » mens. Celle dont la maigreur donneroit
 » une idée peu attrayante de ses appas se-
 » crets , s'arrange de maniere à présenter
 » aux amateurs les apparences d'une belle
 » conformation. Si le ventre est trop éle-
 » vé , on le resserre avec des bandages.
 » Les difformités de la taille se corrigent
 » avec de petites tablettes artistement dis-
 » posées. Celles qui ont les sourcils roux
 » les teignent avec le noir de fumée. Les
 » teints bruns s'éclaircissent avec la céruse.
 » La blancheur qui paroît trop fade , est
 » animée avec le rouge.

» Elles laissent à découvert tout ce qu'elles
 » ont d'attrayant. Celles qui doivent à la
 » nature de belles dents , rient sans cesse
 » pour que la beauté de leur bouche soit
 » mieux apperçue. Celles au contraire qui
 » ont le rire défagréable , dont les dents
 » sont mal arrangées ou noires , ne se mon-
 » trent que la nuit , & tiennent toujours
 » entre les lèvres une petite branche de

» myrte qui couvre leurs dents lorsqu'elles
 » sont obligées d'ouvrir la bouche ».

C'est par ces artifices multipliés qu'elles
 conservent leurs agrémens, qu'elles répa-
 rent les ravages que produisent sur leur fi-
 gure les fatigues attachées à leur profes-
 sion, & qu'elles font disparoître les défauts
 mêmes de la nature.

(8) Le grec dit expressément (*χρῶμα
 τανδραχνης*), couleur ou peau de sanda-
 raque, d'un rouge orangé, ce qui ne pou-
 voit présenter qu'un teint très-désagréable.

(9) Aristophane, dans les Acharniennes,
 appelle une vieille coquette, *figure de
 singe, couverte de céruse & de rouge.*

(10) Les Grecs, peuple vif & sensible,
 firent de la vengeance une déesse favorite,
 à la puissance de laquelle ils avoient re-
 cours dès qu'ils se sentoient offensés. C'est
 ainsi que Démosthène fait paroître les sen-
 timens dont il étoit animé dans sa harangue
 contre Aristogiton : « Je sens que je suis
 » homme ; je t'adore, puissante Adrastia. Je
 » vous rends graces, dieux immortels ! &
 » vous tous, mes concitoyens, c'est par votre

M ij

» protection que j'existe encore sain & » sauf ». Platon (*l. 5 de Republ.*) parle avec la même chaleur de la déesse de la vengeance, dont il attend la protection pour ce qu'il va dire. C'est la même déesse que l'on invoquoit sous les noms d'*Adraſtia*, *Néméſis*, *Rhamnusia*. Les Grecs lui donnerent le nom d'*Adraſtia*, parce qu'*Adraſte*, roi de Sycione, lui fit bâtir un temple à *Rhamnus*, bourgade, dit *Pauſanias* (*liv. 1, ch. 33,*) éloignée de *Marathon* de ſoixante ſtades, d'où elle prit le nom de *Rhamnusia*. Les habitans de ce bourg, dit *Pauſanias*, ont leurs maiſons ſur le bord de la mer, & *Néméſis* a ſon temple ſur une éminence. Elle y étoit représentée tenant d'une main une baguette de frêne, & de l'autre une phiole. Le bourg de *Rhamnus* ſubſiſte encore aujourd'hui ſous le nom de *Tauro-caſtro*.

Lorsque la vengeance étoit portée à l'excès, on lui donnoit le nom d'*Erynnis*. Tantôt on la regardoit comme produite par le deſtin dans toute ſa force; tantôt comme fille de la Juſtice, rendant à chacun ce qu'il mérite; quelquefois comme une puiffance céleſte qui n'avoit point de rang fixé parmi les dieux, puniſſant les coupables, proté-

geant les bons. Comme ses effets étoient sensibles & prompts , on la représenta ailée , avec une roue sous ses pieds , symboles qui signifioient la promptitude de son action. Elle portoit un frein & une regle , pour désigner que la vengeance ne pouvoit s'exercer qu'avec mesure & retenue. Dans les troubles qui succéderent aux beaux siècles de la république romaine , les poètes feignirent que Némésis , indignée contre les crimes des mortels , ne daignoit plus jeter les yeux sur leurs démarches , qu'elle s'étoit retirée avec sa mere dans la partie du ciel la plus reculée , où elle attendoit le renouvellement du monde , pour paroître de nouveau sur la terre. Allégorie frappante de l'impunité des crimes dans les tems de désordre.



L E T T R E X I I.

T H A I S à E U T H Y D É M E.

DEPUIS que vous vous êtes mis en tête de philosopher, vous êtes devenu orgueilleux, & votre regard hautain annonce la fierté qui vous domine (1). Couvert du manteau de votre profession nouvelle, tenant un livre à la main, vous allez d'un pas grave à l'académie. Vous passez devant ma porte avec autant d'indifférence que si jamais vous ne fussiez entré chez moi.

Vous devenez fou, Euthydème ! Vous ignorez quel est le sophiste arrogant qui vous entretient de ses rêveries obscures, qu'il vous donne pour des connoissances merveilleuses. Il y a long-tems que j'aurois fait sa conquête si je l'avois voulu (2); mais n'ayant rien pu obtenir de moi, il s'est jetté dans les bras d'Herpyllide, la servante de Mégare (3).

Vous savez ce qui m'a empêchée de le fatisfaire ; je préférois le plaisir de vivre avec vous , à tout l'or des sophistes. Puis donc qu'il vous a fait rompre tout commerce avec moi , rien ne m'empêchera plus de le recevoir ; & si vous le voulez , je vous ferai connoître ce maître sévère qui a tant d'aversiôn pour les femmes. Vous verrez si , lorsque pendant la nuit il s'abandonne à son goût pour la volupté , il se contente des plaisirs ordinaires (4). Son extérieur grave , ses discours austères , ne sont donc que supercherie & vanité pure ; c'est ainsi qu'il en impose à la jeunesse dont il tire un si riche salaire.

Pensez-vous donc qu'il y ait tant de différence entre un sophiste & une courtisane ? S'il y en a , ce n'est que dans les moyens qu'ils employent pour persuader ; l'un & l'autre ont le même but , de recevoir (5).

Mais combien sommes-nous au-dessus d'eux par la bonté & l'équité dont nous

faisons profession. Jamais nous n'avons révoqué en doute l'existence des dieux, nous qui croyons si volontiers les sermens & les protestations de nos amans (6). Bien loin de conseiller aux citoyens de se tout permettre avec leurs plus proches parentes (7), notre intérêt est de les éloigner même du commerce de toutes les femmes mariées.

Seroit-ce parce que nous ignorons la cause de la formation des nuées & la propriété des atômes, que nous vous paroissions au-dessous des sophistes? Mais sachez que j'ai perdu mon tems à m'instruire de ces secrets de votre philosophie, & que j'en ai raisonné peut-être avec autant de connoissance que votre maître (8).

Ce n'est pas dans la fréquentation des courtisannes que se sont formés les tyrans. On n'a jamais vu sortir de leurs bras les féditieux qui ont bouleversé les républiques (9).

Nos amans passent les nuits avec nous

dans les plaisirs de la volupté & de l'ivresse, & ils dorment une partie du jour. Cette éducation est-elle la plus dangereuse que l'on puisse donner à la jeunesse? Périclès a été le disciple d'Aspasie, & Critias le fut de Socrate.

Ah , renoncez , mon cher Euthydème, à la triste & désagréable folie qui semble s'être emparée de vous ! Vos beaux yeux ne furent pas faits pour des regards sombres & chagrins !

Revenez donc à votre amie, venez-y tel que je vous ai vu tant de fois arrivant du Lycée , couvert de sueur , buvant avec plaisir le vin que je vous présentais. Venez, & nous goûterons encore ensemble les douceurs pures de la volupté , nous trouverons ce terme heureux auquel tous les hommes aspirent. C'est alors que je vous paroîtrai plus sage que tous les sophistes.

Les dieux nous accordent si peu de tems à vivre, qu'il y a plus que de l'imprudence à l'employer à des bagatelles énigmatiques,

M v

274 LES COURTISANES,
à des spéculations plus inutiles encore
qu'elles ne sont obscures. Adieu.

N O T E S.

(1) C'EST avec les mêmes couleurs que Lucien représente un homme nouvellement épris de la philosophie. « Que tu es devenu » grave, dit Licinus à son ami ! pourquoi » cette mine austère ? dis-moi ce qui t'a » rendu si dédaigneux ? tu nous regardes à » peine. — C'est que de pauvre je suis de- » venu riche ; d'esclave, libre ; de fou, sage. » J'étois dans cette pensée lorsque tu m'as » abordé, & comme transporté dans le ciel ; » je méprisois toutes les choses du monde, » comme si ç'eut été de la boue ». *Dialogue de Nigrinus, ou les Mœurs d'un philosophe.*

C'est ainsi que les sophistes, par leurs pompeux discours, savoient exalter l'esprit de leurs disciples, qui d'ordinaire payoient fort cher ces sublimes leçons. Aujourd'hui elles se donnent gratuitement, & les successeurs de Nigrinus trouvent à peine des auditeurs assez complaisans pour les écouter, & encore moins pour les croire.

Dans le dialogue de *Caron*, *Mercure & plusieurs morts* , -le portrait du philosophe est achevé. « Quel est cet autre avec sa » mine grave ? on diroit qu'il rêve profon- » dément : son sourcil me fait peur. Veux- » tu, dit Ménippe, que je lui ôte un peu » de la hauteur de ses sourcils, car il les » relève par-dessus son front » ? On le fait déshabiller, & on trouve sous son manteau un amas prodigieux de doutes, d'impertinences, de rêveries, de pensées vaines & frivoles, de questions obscures & embrouillées, de curiosités inutiles.

« Mais qu'est-ce qu'il nous cache ici, dit » Mercure ? Son ambition, son avarice, ses » débauches. Quitte tout cela, ajoute-t-il, & » ton arrogance, ton effronterie & ta colere, » car il faudroit une galere à trente rames » pour te porter ». D'après une pareille autorité, on voit qu'il n'y a rien d'outré dans le portrait que fait Thaïs des sophistes de son tems. Les jeunes gens qui les écoutoient se faisoient une gloire de modeler leur extérieur sur celui de leur maître. « Ils ont une » vanité ridicule qui leur fait affecter une » gravité composée, une assurance insul- » tante, un air de dédain & de mépris pour

» tout le reste des hommes. Voilà ce qu'inf-
 » pire, ce que donne le manteau philoso-
 » phique aux jeunes gens qui ont la vanité
 » de s'en couvrir ». *Plutarque, de la dis-*
tinction du flatteur & de l'ami.

(2) Thaïs semble désigner ici Aristote qu'elle ne nomme point ; mais la maîtresse qu'elle lui donne, en est la preuve ; comme on le verra dans la note qui suit. En général, toute cette lettre est une critique des chefs des sectes les plus célèbres ; de Platon, Socrate, Aristote, Epicure, &c. & sur-tout de la morgue philosophique.

(3) Herpyllis, qui est ici qualifiée servante de Mégare, courtisane fort décriée, étoit plutôt une jeune courtisane à son apprentissage, & probablement la même qui fit depuis les délices du célèbre Aristote, dont il eut un fils appelé Nicomaque. Il vécut avec elle dans la plus grande intimité, jusqu'à la mort ; il assura sa fortune par son testament en reconnaissance, dit-il, des services qu'il en avoit reçus, & de son excellent caractère. On peut lire le testament du philosophe dans Diogène-Laerce.

On y verra que le bien-être d'Herpyllis lui tenoit plus à cœur que tout autre objet par l'attention avec laquelle il recommande ses intérêts à son exécuteur-testamentaire. Voyez *Athenée*, l. 3, & *Diogène-Laerce in Arist.*

(4) *S'il se contente des plaisirs ordinaires.*
Ceci ne demande pas une explication plus ample. La courtisane Drocé, dans les dialogues de Lucien, investivant contre Aristenete qui lui enleve Clinias, son amant, dit que ce philosophe avoit un amour mal-honnête, & qu'il ne lisoit à son disciple que les dialogues amoureux d'anciens philosophes. C'est un reproche que l'on a fait aux Grecs dans tous les tems, & dont on a peine à les disculper. Cependant cet Aristenete affublé d'une longue barbe, ne se montroit jamais au Pecile suivi de ses disciples, que sous un extérieur sévère, avec un air toujours pensif & mélancolique.

(5) Ce qui prouve combien les courtisannes étoient répandues dans la société à Athènes, c'est qu'elles avoient des querelles continuelles avec les philosophes, & qu'il ne paroît pas que jamais elles leur aient cédé le terrain. Elles se mettoient au même

278 LES COURTISANNES,

rang qu'eux, pour les dangers & les avantages que la jeunesse pouvoit espérer ou craindre de leur fréquentation mutuelle. J'ai rapporté dans le discours sur les courtisannes, la réponse de Glycere à Straton, qui l'accusoit de gâter la jeunesse ; elle lui prouva par bonnes raisons, que les philosophes n'étoient pas exempts de ce blâme. Thaïs va plus loin encore, elle déprime tout-à-fait leur profession, ne les traite que comme des sophistes, & leur fait en peu de mots, comme en passant, les reproches les plus graves sur l'abus qu'ils faisoient de la philosophie ou de l'étude de la sagesse, & sur les inconvéniens qui en résultoient pour la république en général, & chaque citoyen en particulier, ainsi qu'on le verra dans la suite des notes sur cette lettre.

(6) *Jamais nous n'avons révoqué en doute l'existence des dieux.* On ne peut pas douter que ceux qui se donnoient pour philosophes n'enseignassent en termes presque formels, qu'il n'y avoit point de dieux. Ils disoient ouvertement que la nature & le hasard étoient les auteurs de ce qu'il y a de plus beau & de plus grand dans l'uni-

vers ; sentiment auquel ils donnoient une explication fondée sûr certaines loix de la nature qu'ils prétendoient être généralement connues , & qui a été renouvelé plus d'une fois dans notre siècle. « Ils affuroient , dit Platon , » que les dieux n'existoient point » par nature , mais par art & en vertu de » certaines loix : qu'ils sont différens dans les » différens pays , selon que les législateurs se » sont plus ou moins concertés entr'eux. Que » l'honnête est autre suivant la nature , autre » suivant la loi. Que pour ce qui est du juste , » rien absolument n'est tel par nature ; mais » que les hommes , toujours partagés de sentimens à cet égard , sont sans cesse de nouvelles dispositions par rapport aux mêmes objets. Que ces dispositions sont la mesure du juste pour autant de tems qu'elles durent , tirant leur origine de l'art & des loix , & nullement de la nature. » Telles sont les maximes que nos sages débitent à la jeunesse ; soutenant que rien n'est plus juste que ce qu'on vient à bout d'emporter par la force. De-là l'impiété qui se glisse peu à peu dans le cœur des jeunes gens , lorsqu'ils viennent à se persuader qu'il n'existe point de dieux , tels que

» la loi prescrit d'en reconnoître. De-là les
 » fédérations, chacun tendant de son côté vers
 » l'état de vie conforme à la nature, lequel
 » consiste dans le vrai à se rendre supé-
 » rieur aux autres par la force, & à secouer
 » toute subordination établie par les loix ». *Voyez les loix de Platon, liv. 10.* Il ne
 faut pas réfléchir long-tems pour reconnoître
 la très-antique origine de tous les systêmes
 modernes que la plupart de nos génies
 créateurs prétendoient avoir imaginés pour
 le bonheur de leurs semblables.

(7) *Se tout permettre avec leurs plus
 proches parentes.* La courtisane continue
 ses raisonnemens captieux, & tente d'éta-
 blir combien sa profession est plus utile à
 la république que celle du philosophe. Elle
 attaque la doctrine du divin Platon, sans
 le nommer. Dans ses livres politiques, il
 cherche à excuser le crime qui conduisit le
 malheureux Œdipe à la fin la plus tragique,
 sur l'ignorance où l'on peut être de la per-
 sonne à laquelle on se trouve uni : ce qui
 peut arriver très-aisément à des freres & à
 des sœurs ; alors l'union est aussi légitime
 qu'elle puisse l'être, & on n'a rien à lui

reprocher. Il s'efforce de pallier ces griefs ; il emploie toutes les ressources de son éloquence pour éviter les reproches qu'on est en droit de lui faire ; mais c'est par des moyens si peu sûrs , que son embarras est à découvert. D'ailleurs ce philosophe inclinoit beaucoup à rendre les femmes communes. Aussi Epictète dit-il que les dames romaines , lors de la plus grande corruption des mœurs , avoient sans cesse entre les mains les livres de la République de Platon , où il insinue qu'il est avantageux que les femmes soient communes. Comme ce législateur tenoit le premier rang parmi les philosophes , la courtisane attaque ses dogmes , qu'elle croit avec raison être contraires aux mœurs & au bon ordre de la société , pour égaler au moins son état , que la philosophie déprimoit si fort , à celui des sophistes , relativement à l'utilité que le public pouvoit attendre des deux professions. Les partisans enthousiastes de Platon & de Socrate ne verront pas de bon œil que leurs héros aient donné dans ces écarts : mais qu'ils pensent aux foiblesses , aux incertitudes de l'esprit humain abandonné à ses seules lumières , & ils n'en seront pas surpris.

(8) *J'ai perdu mon tems à m'instruire de ses secrets.* Toutes les courtisannes de quelque réputation faisoient gloire d'être instruites dans les belles-lettres, plusieurs même s'appliquoient aux mathématiques & à la philosophie. Nous avons déjà parlé de Léontium; tout-à-l'heure Aspasia paroîtra sur la scène: il est à croire qu'elles avoient des imitatrices. Les connoissances qu'elles acquéroient par l'étude, rendoient leur conversation plus intéressante, leurs réparties plus vives & plus spirituelles; on recherchoit leur société avec plus d'empressement; ainsi elles multiplioient leurs amans, & augmentoient leurs profits.

(9) *On n'a jamais vu sortir de leurs bras les séditieux qui ont bouleversé la république.* Ceci est un nouveau sophisme de la courtisanne; elle prend l'air de la vérité pour assurer que ceux qui passent les jours & les nuits dans les lieux de débauche, ne s'occupent jamais de grands desseins ni d'entreprises périlleuses; qu'ils ne songent qu'à s'y livrer à tous les excès de la volupté; tandis que les philosophes, disputant sans cesse sur les intérêts publics, échauffent

l'imagination de leurs disciples, & souvent font la cause première des troubles qui s'élèvent, & des dommages qui en résultent. On voit qu'elle attaque ici indirectement Socrate, dont Critias, l'un des trente tyrans qui s'emparèrent du gouvernement d'Athènes après qu'elle eût été subjuguée par Lyfandre, avoit été le disciple, même l'un des plus renommés par ses grands talens qu'il n'employa qu'à opprimer sa patrie. Il porta la cruauté au point que les bannis de la république n'ayant plus de ressource que dans leur désespoir, vinrent l'attaquer sous la conduite de Trafibule, avec tant de succès, que Critias périt les armes à la main, & avec lui les trente Archontes dont il étoit le principal. Il est bon d'observer que ce même Critias interdit à Socrate, son maître, l'instruction de la jeunesse, lorsqu'il se fut emparé de la puissance souveraine, parce que le philosophe déclamoit ouvertement contre les violences du tyran. *Voyez le livre premier des Dits mémorables par Xénophon.*

(10) *Périclès a été le disciple d'Aspasia.* Je me servirai ici de la traduction d'Amyot, ainsi que je l'ai déjà fait, pour rapporter ce

que Plutarque dit d'Aspasie dans la vie de Périclès. « Quant à Aspasia, les uns disent » que Périclès la hanta comme femme savante & bien entendue en matiere de » gouvernement d'état ; car Socrate l'alloit » aussi voir quelquefois avec ses amis ; & » ceux qui la hantoient y menoient aucunes » fois leurs propres femmes , pour l'ouir » deviser , combien qu'elle ne menât un » train qui n'étoit guère honnête , pour ce » qu'elle tenoit en sa maison de jeunes » garces qui faisoient gain de leur corps.

» Eschine a écrit qu'un homme de la plus » basse naissance , dont l'état étoit de commercer en bétail , devint , par les intrigues » d'Aspasia , après la mort de Périclès , le » premier homme de la république. Cette » femme avoit le bruit d'être hantée par » plusieurs Athéniens , pour apprendre d'elle » l'art de la rhétorique. Cependant il est » vraisemblable que Périclès avoit conçu » une vive passion pour elle , car il répudia » une femme dont il avoit déjà eu un fils , » pour épouser Aspasia , pour laquelle il eut » toute sa vie la plus grande tendresse. Aussi » eu égard au mérite de Périclès & à son » rang , on appelloit Aspasia , la nouvelle

» Omphale , Déjanire , Junon ; c'est sous ces
 » noms que les poètes comiques la désigne-
 » rent : souvent même ils la traitoient encore
 » plus mal... Hermippus , poète comique , ac-
 » cusa Aspasia de ne point croire aux dieux ,
 » disant de plus qu'elle servoit de macque-
 » relle à Périclès , recevant chez elle les
 » femmes des citoyens dont Périclès vouloit
 » jouir. Le crédit de Périclès , & ses solli-
 » citations instantes , qui même étoient ac-
 » compagnées de larmes , la sauverent & la
 » firent absoudre : tandis qu'il abandonna
 » son maître Anaxagoras , accusé d'impiété ,
 » désespérant sans doute d'obtenir tant de
 » graces à-la-fois ».

Cette Aspasia , si célèbre à Athènes , étoit née à Milet , ville de l'Asie mineure. Non-seulement elle fut regardée comme très-instruite dans l'art de l'éloquence , mais encore elle eut la gloire d'avoir formé des élèves de la plus grande réputation , tels que Périclès & Socrate , qui avouerent publiquement devoir tous leurs succès à ses instructions.

On peut voir ce qu'en dit Socrate , ou plutôt Platon dans le Banquet & dans le Phédre. Les satyriques de son tems pré-

tendent que la vogue qu'eut cette Aspasia, multiplia les courtisannes dans la Grèce, sur-tout à Athènes, où elle en forma plusieurs, uniquement destinées aux plaisirs de cette ville voluptueuse.

J'ai parlé dans le discours sur les courtisannes, de la cause qu'Aristophane donne à la guerre du Péloponnèse, qu'il attribue principalement à Aspasia ; il auroit pu lui joindre la folle passion de Périclès pour la courtisanne Simèthe enlevée aux Mégariens, & qu'il ne voulut pas leur rendre, parce qu'elle lui plaisoit ; ainsi que le dit Cleitarque, dans son livre des aventures amoureuses, cité par Athenée (*livre 13.*) Ces traits contredisent formellement l'affertion de Thaïs, qui avance dans cette lettre qu'elle & ses semblables n'ont jamais causé aucun trouble dans la république.

Quant à Socrate, il dit lui-même dans le Phédre, que c'est d'Aspasia qu'il a appris comment on peut s'élever par la vue de la beauté des corps à la contemplation de celle de l'ame : que c'est elle qui l'a instruit dans la connoissance des génies & de dieu même. Une telle source d'instruction étoit-elle bien pure ? Il y a quelque lieu

d'en douter. Outre ce qui est dit dans le Protagoras de Platon, des empressements de Socrate pour Alcibiade, qui ressembloit à une passion violente, Athenée (*livre 5*) rapporte des vers attribués à Aspasia, qui peignent avec de fortes couleurs cette inclination. « Je vois, lui dit-elle, que vous » êtes tout de feu pour le fils de Dinoma- » que & de Clinias. Ecoutez-moi, si vous » voulez que votre amour arrive à son but, » faites ce que je vais vous conseiller... » *Socrate*. Vos paroles font naître en moi » la plus douce émotion; je suis prêt à en » pleurer de joie. . . *Aspasie*. Allez donc, & » que les muses vous inspirent; ce sont elles » qui vous le gagneront: il aime les chants; » la musique vous l'attachera; à ce pre- » mier moyen, joignez quelques présens qui » lui plaisent ». Mais rien ne réussissoit à Socrate; Alcibiade paroissoit insensible: le philosophe étoit pénétré de la plus vive douleur; c'est dans cet état qu'Aspasie le rencontre & lui dit: « Quoi, vous pleurez, » ami Socrate! l'amour renfermé dans votre » sein, aussi violent que la foudre, fait for- » tir de vos yeux cette abondance de lar- » mes. Ce jeune homme, que je m'étois en-

» gagée de rendre si doux , si complaisant ,
 » est toujours inexorable à vos désirs ». On
 jugera par ce trait de la liaison intime des
 courtisannes fameuses avec les philosophes
 les plus célèbres , ainsi que des conseils
 qu'elles savoient leur donner dans l'occa-
 sion. Il y a eu une autre courtisanne du
 nom d'Aspasie ; elle étoit de Phocée , &
 portoit le nom de Milto , qu'elle changea
 en celui d'Aspasie , lorsqu'elle devint maî-
 tresse de Cyrus le jeune , après la mort du-
 quel elle passa entre les mains d'Artaxerxe.
 J'en ai déjà dit quelque chose.

LETTRE XIII.

SIMALION à PÉTALA.

SI c'est pour vous divertir , ou pour en
 tirer vanité auprès des personnes de votre
 société , que vous m'accablez de vos dé-
 dains ; lorsque je me présente sans cesse
 à votre porte , sans pouvoir pénétrer jus-
 qu'à vous ; ou que j'en fais mes plaintes
 à vos femmes lorsque je les rencontre allant
 de

de votre part chez des amans plus heureux que moi ; vous avez raison de me traiter aussi durement.

Sachez cependant , quoique je sois persuadé que c'est en vain que je vous parle de ma situation & de mes sentimens, qu'aucun de vos amans , méprisé comme je le suis , ne vous resteroit autant attaché que moi.

Je croyois trouver du soulagement à mes maux , en bûvant amplement avec Euphrone , ces trois derniers jours. J'espérois bannir par ce moyen les inquiétudes de la nuit qui m'étoient insupportables (1) : tout le contraire est arrivé ; le vin n'a fait qu'augmenter ma passion pour vous : elle me dévore ; je pleure , je jette les hauts cris ; quelques ames honnêtes & compatissantes ont pitié de mon état , les autres me rient au nez , & se moquent de ma folie.

Le souvenir d'une légère attention que vous avez eue pour moi , est le seul motif

de consolation qui se présente à mon chagrin. La dernière fois que je me suis trouvé à votre table, lorsque je me plaignois de vos rigueurs, vous laissâtes tomber de mon côté quelques-uns de vos beaux cheveux que vous me parûtes avoir arrachés exprès pour que je les conservasse (2). Votre dessein auroit-il été de me faire entendre par-là que mon amour ne vous est pas tout-à-fait désagréable ?

Si mes plaintes vous amusent, je consens que vous les prolongiez encore; que vous en plaisantiez avec ceux que vous vous plaisez à rendre heureux. Ils doivent s'attendre à être traités bientôt avec autant d'indifférence que moi. Mais prenez garde que votre orgueil n'irrite Vénus contre vous; appeaisez-la par vos supplications.

Tout autre que moi vous eût accablée de reproches; & je me crois heureux de pouvoir vous adresser mes vœux. Oui, charmante Pétales, je vous aime éperduement. Quelque douloureuse que soit ma situation,

je tremble qu'elle ne devienne encore plus affligeante, & que mon dépit n'attire sur moi tous les malheurs que j'ai vu naître de querelles amoureuses portées trop loin.

N O T E S.

(1) Quoique les Grecs regardassent le vin comme le don le plus précieux des dieux bienfaisans, ils en connoissoient assez les effets pour savoir qu'il n'étoit rien moins que propre à calmer les passions, & surtout les ardeurs de l'amour; ainsi Pétalion s'y prenoit mal, de boire beaucoup pour éteindre ses feux. Callimaque avoit chanté que la force du vin est égale à celle du feu: pris abondamment, il met toutes les humeurs du corps en mouvement avec autant de violence que le vent du midi ou Borée soulèvent les flots de la mer. Il tire les secrets de l'homme du plus profond de son cœur; il met le désordre dans son esprit & ses idées. Aristophanes s'exprime à ce sujet avec la plus grande énergie. « Le » vin est, dit-il, agréable à boire, c'est » le lait de Vénus & des amours, mais il

292 LES COURTISANNES,

» précipite dans les excès de la débauche
 » la plus honteuse & la plus criminelle
 » ceux qui en prennent avec excès . . . ».
 C'est à l'effet du vin qu'Antiphane, autre
 poète comique, attribue le crime de Ma-
 carée. « Epris de l'amour le plus violent
 » pour sa sœur Canace, il fut contenir pen-
 » dant quelque tems la passion qui le tour-
 » mentoit ; elle paroissoit avoir cédé à la
 » sagesse de ses réflexions ; mais enhardi
 » par le vin, qui n'inspire que des résolu-
 » tions violentes, il oublie tout ce que la
 » raison & l'honneur pouvoient opposer à
 » ses desirs incestueux ; il se leve pendant
 » la nuit, & va ravir cette fleur qu'il n'au-
 » roit jamais dû flétrir ». *Voyez Athenée,*
liv. 2 & 10. Dans le livre 7 de l'Antho-
 logie, on trouve cette jolie épigramme
 sur l'activité que le vin donne à l'amour :
 « Nouant une couronne, j'ai découvert
 » l'amour caché entre des roses. Je l'ai saisi
 » par l'aîle, j'ai plongé dans le vin le petit
 » étourdi, & je l'ai avalé. Mais comme il
 » s'en venge ! il fait rage jusques dans la
 » moëlle de mes os ».

(2) Il est question ici d'une faveur qui

à toujours enchanté les amans , de la récompense la plus chere que la beauté pût accorder à l'amour , au moins parmi les Grecs : c'est ainsi que s'exprime un poëte de cette nation dans l'Anthologie , liv. 7 :
 « Doris , avec un cheveu qu'elle a tiré
 » de sa belle chevelure , blonde m'a enchaî-
 » né ; je me moquois de la foiblesse de ce
 » lien qui me sembloit si léger ; je croyois
 » m'en débarrasser sans peine. Mais j'en
 » éprouve la force , je me sens lié d'une
 » chaîne de bronze contre laquelle tous
 » mes efforts sont inutiles. Malheureux que
 » je suis ! je ne tiens qu'à un cheveu , & ma
 » belle me conduit comme il lui plaît »
 Tant il est vrai que , comme le dit une de nos anciennes & joyeuses chansons ,

Un cheveu de ce qu'on aime ,
 Tire plus que quatre bœufs.

L'espérance que laissoit au langoureux Simalion cette faveur légère , ne tenoit qu'à un cheveu ; il paroît par la suite de sa lettre qu'il y comptoit peu , puisqu'il se dévoue aux plaisanteries , même aux insultes de la courtisane pour autant de tems qu'il lui plairoit. On verra dans la réponse qui suit , qu'il ne devoit pas s'attendre à un sort plus heureux.

N iij

L E T T R E X I V.

PÉTALA à SIMALION.

SI vos plaintes & vos pleurs pouvoient entretenir une maison , je vivrois dans l'opulence , car vous me les prodiguez. Ce qu'il me faut à présent , c'est de l'or , des habits , de la parure & des servantes ; ai-je tort d'en demander , & puis-je me soutenir autrement ?

Mes parens ne m'ont point laissé de biens à Myrrhinonte (1) ; je n'ai intérêt ni prétention sur les mines d'argent de l'Attique (2) : j'attends tout de la générosité de mes amans. Je n'ai d'autres fonds que leurs présens souvent fort mesquins & presque toujours faits de mauvaise grace , quand ils ne gémissent pas tout haut sur la dépense (3).

Depuis un an que vous me fréquentez , outre l'ennui dont vous m'excédez , vous me laissez manquer de tout. Voyez dans

quel état est ma chevelure faite de parfums : la malpropreté forcée de ma tête m'est devenue insupportable. Je n'ose pas sortir & voir mes amies , avec cette vieille robe de poil de chèvre que je porte depuis un siècle (4).

Et je dois être contente de cet équipage , passer les jours & les nuits à votre côté , pendant qu'un autre aura sans doute la bonté de pourvoir à mes besoins.

Vous pleurez ! oh , cela ne durera pas. Il me faut de toute nécessité un autre amant qui m'entretienne mieux , car je ne veux pas mourir de faim. J'en reviens encore à vos larmes ; elles sont d'un ridicule qui m'étonne.

J'en jure par Vénus ; vous êtes charmant ! Vous m'aimez ; vous voulez que je vous accorde toutes mes faveurs ; vous ne pouvez vivre sans cela ; vous me le répétez sans cesse. Eh quoi donc ! n'avez-vous point de coupes d'argent chez vous ? ne savez-vous pas où votre mère cache ses

épargnes, où votre pere refferre le produit de ses revenus ? mettez la main dessus , & venez (5).

Que Phylotis est heureuse ! elle vit sous l'aspect le plus favorable des graces. Quel amant que Ménécide ! tous les jours il la comble de nouveaux présens. Cela vaut certainement mieux que des larmes. Quant à moi , pauvrete , j'ai pour mon lot , non un amant, mais un pleureur qui croit avoir tout fait en m'envoyant quelques fleurs ; sans doute pour orner le tombeau où me conduira la mort prématurée qu'il me ménage. Il ne fauroit que dire , s'il n'avoit à m'apprendre qu'il a pleuré toute la nuit.

Si vous avez quelque chose à m'apporter , venez , & ne parlez plus de vos pleurs (6) : autrement ne vous en prenez qu'à vous de vos chagrins.

N O T E S.

(1) *Myrrhinonte* , village de l'Attique dont il est probable que cette courtisane

Étoit sortie ; il étoit de la tribu Pandionide , près de Marathon ; il avoit pris son nom de la grande quantité de myrtes qui naissent dans son territoire. *Voyez Pausanias, liv. 1, ch. 31, & Meursius, de populis & pagis Atticæ.*

(2) *Mines d'argent de l'Attique.* Pausanias (liv. 1, ch. 1) dit qu'en allant par mer à Athènes , après avoir passé le promontoire Sunnium , on voit la montagne de Laurium , où les Athéniens avoient autrefois des mines d'argent , d'où on peut conclure que les mines n'étoient plus exploitées de son tems. Les Athéniens en tiroient autrefois de grands profits. Xénophon traitant de la meilleure manière d'administrer les revenus de la république , insiste beaucoup sur ce qu'elle fasse valoir les mines en son nom & à son profit , sans craindre de faire tort aux particuliers qui y avoient quelque intérêt , parce qu'elles pourroient fournir de quoi enrichir les uns & les autres. Hypponicus avoit six cens esclaves qu'il louoit pour y être employés ; & le fermier des mines lui rendoit une obole par jour pour chaque esclave ; ce qui montoit à une

N v

somme de soixante livres de notre monnoie. Le mathématicien Possidonius, qui vivoit au commencement de notre ère, parle des mines d'or de l'Attique, & dit qu'y travailler, non-seulement ce n'étoit pas gagner, ou même retirer ses frais, mais faire de la dépense en pure perte. L'auteur d'Athènes ancienne & nouvelle (*liv. 1*) dit que ses compagnons de voyage se firent apporter de la terre de la montagne de Laurium, & qu'ils trouvoient dans sa couleur noirâtre, dans sa pesanteur, & dans sa dissolution, toutes les qualités des terres qui sont mêlées de quelques veines d'argent. Si par la suite des tems, les mines anciennement abandonnées à raison de leur épuisement, se régénèrent ainsi que le prétendent quelques minéralogistes, il seroit possible d'exploiter de nouveau les mines de l'Attique, & d'en tirer les mêmes profits qu'elles donnoient autrefois.

(3) Il se trouvoit quelques courtisannes désintéressées, mais elles étoient rares. Leurs meres, ou celles qui tenoient la maison, veilloient à ce qu'elles n'accordassent leurs faveurs qu'à ceux qui étoient en état de

les payer. Voyez dans les *Dialogues des courtisannes de Lucien*, celui de Musarium & sa mere, où celle-ci dit avec étonnement :
 « Quoi ! depuis deux mois qu'il a l'air de
 » t'entretenir, il ne te paye que de paroles...
 » si mon père meurt ; si je suis jamais
 » le maître ; ... si je puis avoir du bien ,
 » & autres propos semblables. Mais pour
 » de l'argent ou des présens , il n'en est pas
 » question. Tu n'en reçois pas même des
 » parfums. Croit-il nous entretenir toujours
 » d'excuses & de révérences ? c'est faire
 » l'amour à trop bon marché ».

(4) Cette vieille robe de poil de chevre. On lit dans le texte : cette étoffe de Tarente. On y fabriquoit autrefois, & dans plusieurs autres villes de la grande Grèce, des étoffes de laine fine & de poil de chevre, qui suivant qu'elles sont désignées, devoient ressembler à nos camelots ou à nos étamines, & qui étoient fort recherchées. Celles de Tarente étoient les plus belles, & un objet de luxe dans un tems où la soie étoit presque inconnue. Voyez *Pline, Hist. Nat. liv. 8, ch. 48*. Ces étoffes étoient rayées de différentes couleurs, & on les employoit aux

306 LES COURTISANNES,

habits de théâtre, ainsi que nous l'apprend Athenée (*liv. 14.*).

(5) *Mettez la main dessus, & venez.* C'étoit l'usage des courtisannes de donner de semblables conseils aux fils de famille qui s'attachoient à elles. Dans le dialogue 12 des courtisannes par Lucien, Joesse se plaignant de l'indifférence de Lysias, son amant, lui dit qu'elle ne lui a jamais demandé de l'argent comme font les autres, & qu'elle ne l'a pas obligé à dérober son pere & sa mere pour lui faire des présens.

(6) C'est ainsi que s'exprime dans Térence un entremetteur, parlant à un amant d'autant plus langoureux, qu'il n'avoit pas de quoi payer. « Je vous ai souffert pendant plusieurs mois contre mon inclination & mon goût, pleurant, promettant » & n'apportant jamais rien. J'ai enfin trouvé ce qu'il me faut, un homme qui paye » & ne pleure pas. Adieu, je vous souhaite » meilleure chance, si vous pouvez la trouver ». *Dans le Phormion, act. 3, scèn. 2.*

L E T T R E X V.

MYRRHINE (1) à NICIPPE.

DIPHILE n'a plus d'attentions pour moi : il paroît entièrement livré à l'infâme Theffala. Il a constamment mangé & couché avec moi jusqu'aux dernières fêtes d'Adonis (2).

Je m'appercevois cependant qu'il commençoit à s'en dégoûter; il faisoit le merveilleux; il me donnoit à entendre qu'il avoit une autre passion : quoiqu'il ne vînt ordinairement que déjà ivre & soutenu par son ami Helice, qui bien qu'amoureux d'Herpyllis, passoit une partie de son tems chez moi.

A présent, il dit tout haut qu'il n'y mettra plus le pied. Je le crains avec d'autant plus de raison, que depuis quatre jours entiers, il n'est pas sorti des jardins de Lysis où il fait la débauche avec Theffala, & le

scélérat Strongilion , qui pour me faire piece, lui a donné cette nouvelle maîtresse.

Je lui ai écrit à différentes fois : je lui ai envoyé messages sur messages ; j'ai pris tous les soins , toutes les précautions convenables en pareil cas , qui n'ont servi à rien (3). Il paroît au contraire qu'il n'en est que plus vain & plus disposé à se moquer de moi.

Il ne me reste donc d'autre parti à prendre que de dire que je l'ai renvoyé , & même de lui fermer ma porte , s'il s'y présente : le moyen le plus sûr de confondre l'orgueil est de le mépriser (4).

Si toutes ces démarches ne me réussissent pas ; il faudra , comme dans les maladies désespérées , recourir aux remèdes extrêmes. Je sens combien il me sera fâcheux de perdre tout ce que je tirois de Diphile , qui s'est montré toujours très-généreux avec moi ; mais il me seroit encore plus insupportable de devenir le sujet des railleries de l'impudente Thessala.

Vous m'avez dit avoir éprouvé dans votre jeunesse l'efficacité des philtres (5) ; c'est ce que je veux employer. Ainsi, je parviendrai à rabattre les fastueux dédains, & la vanité dont notre homme paroît enivré. Je lui enverrai différentes entremetteuses qui lui proposeront de se raccommoder avec moi. Mes larmes sauront appuyer à propos mes propositions : j'y joindrai les prières les plus instantes ; je lui ferai envisager ce qu'il doit redouter de la déesse de la vengeance , s'il continue à dédaigner une femme qui l'aime si tendrement ; je mettrai tout en œuvre pour le persuader de ma bonne foi & le toucher.

Il se rendra à mes empressements, ne fut-ce que par pitié pour une femme qu'il croira brûler d'amour pour lui. Le vaurien n'en fera que plus orgueilleux. Se rappelant ce qui s'est passé entre nous, l'intimité dans laquelle nous avons vécu, il croira faire un acte de justice & d'honnêteté, en m'accordant cette légère satisfaction.

Je compte aussi sur les sollicitations d'Hélise : Herpyllis, dont il est amoureux, se joindra à lui pour me servir, & tous nos efforts réunis feront donner l'insolent Diphile dans le panneau.

Cependant l'usage du philtre est très-hafardeux ; souvent même il est funeste à celui qui le prend (6). Mais, qu'importe ; il faut que Diphile vive pour m'aimer, ou qu'il meure pour Thessala.

N O T E S.

(1) Le poète comique Timoclès, cité par Athenée (*liv. 13*), dans la pièce intitulée *le Tautocléide dorien*, ou *le Passe-par-tout*, nomme Myrrhine comme une courtisane connue à Athènes. Il représente un homme ruiné par ses débauches & rongé de chagrins, & dit : « A côté du malheureux, sont
» couchées & dorment ses vieilles amies,
» Nannio, Plangon, Lyca, Gnathène,
» Phryné, Pythionice, *Myrrhine*, Chrysis,
» Conalis, Hieroclée, Lopadium ». De tems en tems le théâtre donnoit au public les

noms de ces filles fameuses , & ce n'étoit jamais pour en faire l'éloge. Il est parlé de *Myrrhine* dans la lettre neuvième , où elle dispute de la beauté avec *Thryallis*.

(2) *Les fêtes d'Adonis* étoient fameuses dans tout l'Orient. Il paroît qu'elles furent d'abord instituées à Biblos en Phénicie , où *Cynirrhé* , pere d'Adonis , avoit regné. On fait que la beauté du jeune Adonis inspira l'amour le plus vif à *Vénus* , & qu'elle fut inconsolable de la mort de cet aimable Prince , qui fut tué par un sanglier. Tous les ans on célébroit la mémoire de cet événement funeste par un deuil général , dans lequel les femmes s'arrachotent les cheveux , se déchiroient la poitrine , pouffoient des cris lamentables , pour rendre les honneurs funébres à Adonis. Les femmes mêmes étoient obligées de se couper la chevelure. Celles qui ne vouloient pas sacrifier cet ornement si cher , se prostituoient publiquement pendant un jour à prix d'argent , & ce qu'elles avoient gagné étoit offert à *Vénus*. Le deuil ne duroit qu'un jour , le lendemain étoit consacré à la joie , à cause de la résurrection d'Adonis. Cette fête passa de Phénicie en Grèce , où elle se célébroit avec les

306 LES COURTISANES,

mêmes rites. Théocrite, idylle 15, a donné une description très-pompeuse des fêtes d'Adonis : l'ancien scholiaste de Théocrite dit sur cette idylle, qu'il étoit encore d'usage dans la Grèce de préparer des terres que l'on ensemençoit de froment aux fêtes d'Adonis, & que l'on appelloit jardins d'Adonis. *Vossius de idol. liv. 2, ch. 4.*

Ces fêtes n'étoient, aux yeux des gens raisonnables, que le symbole de l'action du soleil sur la terre qu'il féconde. Adonis représentoit le soleil, & Vénus, la terre. Le premier jour de deuil rappelloit le tems de l'année où le soleil échauffant un autre hémisphere, sembloit avoir abandonné celui que les Grecs habitoient, laissant la nature dans l'inaction, & comme morte de douleur à raison de son éloignement ; le second jour de plaisir & de réjouissance étoit pour célébrer le retour du soleil & celui de la fécondité. On disoit qu'Adonis avoit été tué par un sanglier ; & on indiquoit par cet animal, qui se plaît dans la fange & les marais, dont l'extérieur a quelque chose de triste & d'horrible, les rigueurs de l'hiver. C'est l'explication qu'en donne Macrobe (*liv. 1, ch. 2 des Saturnales*) : « L'hiver,

» dit-il , est en quelque maniere la plaie du
 » soleil , en ce qu'il diminue sa chaleur &
 » sa lumiere ; que les bruines épaisses &
 » froides semblent l'anéantir pour nous , &
 » réduire toute la nature à un état de mort ».

On supposoit qu'Adonis avoit été tué dans la Syrie sur le mont Liban : on y célébroit ses mysteres , lorsque les eaux d'une riviere qui porte son nom , & qui coule de cette montagne dans la plaine , changeoient de couleur ; & paroissoient teintes de sang : ce qui arrivoit tous les ans au printems , & ce que l'on regardoit comme un miracle , parce qu'on croyoit que l'eau du fleuve se changeoit en sang chaque année pour renouveler le souvenir du meurtre d'Adonis. Les eaux de cette riviere prenoient en effet une couleur rougeâtre , mais qui étoit produite par les terres du Liban , qui se mêlant à l'eau dans la saison des pluies , la teignoient. *Voyez Lucien , Discours de la déesse de Syrie.*

Probablement la même merveille se renouvelle encore tous les ans dans ce fleuve , appelé aujourd'hui *Hahar-ascalb* , ou le fleuve du chien , qui coule entre les villes de Biblôs (*Giblet*), & Beryte (*Barut*),

308 LES COURTISANNES,
en Phénicie, & se jette dans la mer à six
milles au-dessous de Barut ou Beryte.

Les courtisannes, dans ces fêtes, ne cherchoient que les occasions de se montrer avec éclat, de faire parade de luxe, de faste & de volupté. C'étoit pour cela qu'elles se rassembloient, & qu'une d'entr'elles choisie unanimement, célébroit les mystères en qualité de prêtresse. Tout ce qui pouvoit contribuer à leurs plaisirs, étoit bien reçu dans ces circonstances. Aussi le poète Diphile fait-il placer un cuisinier chez une courtisanne dans le tems des fêtes d'Adonis.

« L'endroit où je te mene, dit le courtier,
» est un lieu public ; une courtisanne ac-
» créditée y célèbre les fêtes d'Adonis, avec
» une nombreuse troupe de ses compagnes ;
» c'est-là où il faut que tu te présentes, aussi-
» tôt que tu te seras mis en état de pa-
» roître ». (*Athenée, liv. 7.*)

(3) Lucien, dans le dialogue *Toxaris*, ou *de l'amitié*, rapporte les moyens que les courtisannes employoient pour s'attacher leurs amans. Il parle des ruses d'une des plus célèbres d'entr'elles, pour engager dans ses filets le jeune Dinias, riche Athénien.

« D'abord on vit messagers de part & d'au-
 » tre chargés de billets galans, & de toutes
 » ces petites attentions qui tiennent lieu
 » des faveurs les plus précieuses à un jeune
 » amant ». Il est question ensuite de bou-
 quets flétris que la courtisanne avoit portés,
 de fruits où elle avoit mordu, & d'autres
 petites faveurs alors de mode à Athènes.
 Puis, viennent les servantes qui font ac-
 croire au galant que la maîtresse ne dort ni
 jour ni nuit; qu'elle ne fait que songer à
 lui & soupirer; ce qui gagne principalement
 le cœur de ceux qui ont bonne opinion
 d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin ils se per-
 suadent qu'ils sont aimés. « Car elle cou-
 » roit l'embrasser quand il arrivoit, l'arrê-
 » toit quand il vouloit partir; faisoit sem-
 » blant de ne se parer que pour lui, &
 » savoit mêler à propos les larmes, les dé-
 » dains, les soupirs, parmi les attraits de
 » sa beauté, & les charmes de sa voix &
 » de sa lyre ». C'est par ces artifices que
 les courtisannes grecques faisoient des dupes
 autrefois : ils ne sont pas encore tellement
 usés qu'ils n'aient les mêmes succès.

(4) *Le moyen le plus sûr de confondre*

310 LES COURTISANNES,

l'orgueil, est de le mépriser. C'est ce que conteilloit Ampélis, courtisanne déjà sur le retour de l'âge, à la jeune Chrysis. « Veux-tu » que je te dise ce que je fis un jour à un » galant dont la passion commençoit à se » refroidir ? Je lui fermai la porte, & en » fis entrer un autre. Alors il commença à » faire l'enragé & le désespéré ; mais tout » cela n'aboutit qu'à me faire de nouveaux » présens, & à ne me plus quitter : sa femme » prétendoit que je lui avois donné un breu- » vage pour se faire aimer ; mais mon secret » n'étoit qu'un peu de jalousie excitée bien » à propos. Use de cette recette, & tu t'en » trouveras bien ». *Lucien, Dialogue d'Ampélis & de Chrysis, & dans celui de Joësse ; de Pithiades & de Lyfias.* « Tu l'as gâté » en l'aimant trop, & en le lui faisant trop » connoître. S'ils sentent leur empire sur » nous, ils deviennent fiers & dédaigneux. » Si tu m'en crois, ferme-lui ta porte pen- » dant quelque tems ; tu verras ses feux se » ranimer, il t'aimera vraiment à la folie ».

(5) *L'efficacité des philtres.* La ressource des vieilles courtisannes abandonnées de leurs amans, étoit les sortilèges & les phil-

tres. On voit dans les Dialogues de Lucien, Mélisse demander à Bacchis de lui amener quelques-unes de ces vieilles magiciennes de Thessalie, qui savent rendre les femmes aimables, & ramener les galans refroidis. « Que pouvois-je faire, dit une amante
» désespérée (*liv. 5 des Amours de Clitophon & de Leucippe*), » croyant vous avoir
» perdu pour toujours, que de recourir aux
» philtres enchanteurs? n'est-ce pas la res-
» source de ceux qui sont malheureux en
» amour » ?

(6) *L'usage des philtres*, &c. Les Grecs croyoient à l'action des philtres, & ils étoient en usage parmi eux. Ils en composoient de différentes especes. Les vieilles femmes auxquelles on avoit recours pour cela, y employoient certaines cérémonies magiques, qui donnoient aux ingrédients dont elles se servoient, toute leur vertu. Ils étoient plus capables de déranger le tempérament de ceux à qui on les donnoit, que de leur inspirer de l'amour. « Les femmes,
» dit Plutarque, qui composent certains
» breuvages d'amour, ou quelques autres
» charmes & forcelleries pour donner à leurs

312 LES COURTISANNES,

» maris , & qui les attrayent ainsi par allé-
 » chement de volupté , il est force qu'elles
 » vivent , puis après avec eux , insensés ,
 » étourdis , & transportés hors de leur bon
 » sens ». *Traité des préceptes du mariage.*
 La courtisanne avoit donc raison de crain-
 dre les funestes effets du philtre. La com-
 position en étoit secrète ; je n'en ai trouvé
 qu'un dans Athenée (*liv. 7*). « Le vin dans
 » lequel on avoit fait étouffer un surmulet ,
 » étoit un philtre qui rendoit les hommes
 » impuissans , & qui empêchoit les femmes
 » de concevoir ». *Terpsiclos , liv. de Ve-*
neris. Dioscoride (*liv. 2*) dit très-sérieu-
 sement que la racine du *ciclamen* ou *cha-*
*méciffo*s , qui est une espece de thitymale ,
 pilée & mise en pastilles , est un préservatif
 contre les especes de poisons que les Grecs
 appellent philtres. Pline en parle aussi , *livre*
25 , ch. 9. On verra dans l'idylle 2 de Théocrite , la préparation solennelle d'un philtre ,
 & tous les enchantemens que la magicienne
 Simette emploie pour faire revenir un
 amant volage , ou pour le faire périr. Van-
 helmont , qui a radoté sur ce sujet comme
 sur quantité d'autres , dit que les vérita-
 bles philtres sont ceux qui peuvent con-
 cilier

cilier une inclination mutuelle entre deux
 personnes, par l'interposition de quelque
 moyen naturel & magnétique qui puisse
 transplanter l'affection. Il soutient ce gali-
 mathias par la maniere obscure & inintel-
 ligible qu'il donne de composer les philtres,
 dans lesquels il fait entrer la mumie comme
 ingrédient principal. Au reste, ces chimeres
 ont perdu tout leur crédit ; & si les philtres
 ont quelqu'action , c'est de causer des révo-
 lutions nuisibles à ceux qui les boivent, &
 non d'exciter en eux quelqu'inclination à
 laquelle ils ne sont pas portés. Il seroit même
 à craindre qu'ils ne se tournassent en poison,
 comme il arrivoit quelquefois parmi les
 Grecs. Aristote , liv. 1, ch. 17, *Magnorum*
moralium, dit qu'une femme ayant fait
 prendre un philtre à un homme qui mourut
 de l'effet de ce breuvage , ayant été traduite
 devant l'aréopage pour crime d'homicide ,
 fut absoute par ce tribunal , parce qu'elle
 n'avoit pas eu intention de faire mourir cet
 homme, mais de ranimer ses feux languis-
 sans. Je remarquerai , au sujet de ce juge-
 ment cité par Aristote, que ce philoso-
 phe , qui avoit perdu tout son crédit ,
 semble l'avoir repris en entier depuis vingt

ou trente ans, & que ses préceptes moraux & politiques influent peut-être plus qu'on ne le pense, sur certaines législations modernes que l'on regarde comme l'effort de la raison, & le triomphe de l'humanité.

LETTRE XVI.

PHILUMENE à CRITON.

POURQUOI vous tourmenter & perdre votre tems à m'écrire? J'ai besoin de cinquante pieces d'or, & non de vos lettres. Si vous m'aimez, donnez-les moi sans retard. Si le demon de l'avarice ou de la mesquinerie vous possède, ne me fatiguez plus inutilement. Adieu.

N O T E.

CETTE lettre peu intéressante prouve seulement que les mêmes mœurs ont toujours donné les mêmes goûts & les mêmes sentimens, qui sont exprimés par-tout dans des termes équivalens. Je remarquerai que

L E T T R E X V I I. 315

le nom de *Philumene* désigne en grec une femme intéressée qui aime le sien, & *Criton* un homme prudent, qui probablement ne donna rien.

L E T T R E X V I I.

A N I C E T à P H É B I A N N E.

Vous me fuyez, ô Phébinane, vous me fuyez, après avoir absorbé presque tout ce que je possédois; tout ce que vous avez, vous l'avez reçu de moi. Vous avez oublié les paniers de figues, les fromages frais, les belles poules que je vous envoyois. Toute l'aïfance dont vous jouissiez, ne la teniez-vous pas de moi? il ne me reste que la honte & la misère. Vous m'avez culbuté, dépouillé, réduit à rien (1): vous ne tenez plus aucun compte de moi qui vous aime si tendrement. Allez donc, à la bonne heure; jouissez de vos avantages. Mon parti est pris, je supporterai, quoi qu'il m'en coûte, cette ignominie; & j'aurai le courage de la dévorer en silence (2).

O ij

N O T E S.

(1) *Culbuté, dépouillé.* Les termes grecs présentent l'idée d'un coq battu, becqueté & déplumé, même par les poules. Il paroît que le rhéteur fait ici allusion aux traits de la comédie d'Aristophane, intitulée les Oiseaux, où il est question d'un vieillard amoureux, auquel, de même qu'à un coq, ses femelles arrachent les plumes. L'art de dépouiller les amans, & sur-tout les vieillards qui s'avisent de l'être, étoit pratiqué par toutes les courtisannes grecques. Les vieilles ne donnoient pas d'autres conseils aux jeunes filles qu'elles formoient pour les plaisirs du public : « Plumez tous ces galans » qui tombent sous vos pattes, mangez-les, » rongez-les jusqu'aux os », dit la vieille Syra à la jeune Philotis. Acte 1, scène 1. de l'Hécyre de Térence.

(2) *J'aurai le courage de la dévorer en silence.* Le villageois qu'Alciphron fait parler dans cette lettre, étoit sans doute un homme dans l'aisance, qui sur le déclin de l'âge s'avisa de devenir amoureux d'une jeune fille d'Athènes, qui reçut ses présens

& ne le paya d'aucun retour. La présomption l'avoit engagé dans cette fausse démarche, & il se donne l'air d'en soutenir les suites fâcheuses avec fermeté; c'est ce que semble indiquer le nom d'*Anicet*, qui signifie invincible. Mais la dénomination n'est qu'une ironie, & son prétendu courage n'est produit que par la perte de tout espoir. C'est ce qu'Homère fait dire avec tant de vérité à Amphinome par Ulysse (Odyssée, liv. 18) : « De tous les animaux
 » qui respirent ou qui rampent sur la terre,
 » le plus foible & le plus misérable, c'est
 » l'homme. Pendant qu'il est dans la force
 » de l'âge, & que les dieux entretiennent
 » le cours de sa prospérité, il est plein de
 » présomption & d'insolence; il croit qu'il
 » ne sauroit lui arriver aucun mal. Et lorsqu'
 » que ces mêmes dieux le précipitent de cet
 » état heureux dans les malheurs qu'il a
 » mérités par ses fausses démarches, il souffre
 » ce revers avec un courage forcé, qui
 » n'est qu'un esprit caché de révolte: ce n'est
 » que petitesse & bassesse: car l'esprit de
 » l'homme est toujours tel que sont les jours
 » (les événemens) qu'il plaît au pere des
 » dieux & des hommes de lui envoyer ».

L E T T R E X V I I I .

P H É B I A N N E à A N I C E T .

U N E de mes voisines , en travail d'enfant , venoit de me demander , & j'y allois en hâte , portant avec moi les choses nécessaires à mon art (1) , lorsque je vous ai rencontré tout d'un coup ; & que me prenant par le col , vous vouliez que je m'arrêtasse à recevoir vos baisers .

Ridicule vieillard , qui n'avez pas deux jours à vivre , pourquoi vous attaquer à nous autres filles dans la fleur de l'âge ? Etes-vous assez insensé pour compter sur le renouvellement de votre jeunesse & de vos forces (2) ? Déformais incapable de tout travail champêtre , ne songez qu'à préparer la monnoie que vous devez au batelier de l'Achéron : votre décrépitude vous exempte même des moindres soins domestiques , & vous faites encore le lan-

goureux ; vous croyez soupirer amoureusement , malheureux Cécrops (3) ; épargnez-vous ces travers , & ne vous occupez que de votre triste & impuissante vieillesse.

N O T E S.

(1) *J'y allais en hâte.* Cette excuse servoit à propos aux femmes grecques. Aristophane la met dans la bouche d'une femme à laquelle son mari demandoit pourquoi elle étoit sortie de nuit & clandestinement.

(2) Sophocle le tragique , sur la fin de ses jours étoit fort amoureux de la courtisane Théoris , & pour en obtenir quelques faveurs constantes , il adresse cette priere à Vénus , « Divinité protectrice de » la jeunesse , ne rejetez pas mes vœux ; » faites que ma Théoris méprise l'amour & » les baisers des jeunes gens ; qu'elle leur » préfère les cheveux blancs de la vieillesse » Si les forces de mon corps sont épuisées ; » ne sont-elles pas bien compensées par » l'élévation & la vivacité de l'esprit » ? Il

320 LES COURTISANNES,

crut sans doute sa prière exaucée , car il entretenoit publiquement jusqu'à la fin de ses jours la courtisane Archippe , qu'il fit son héritière universelle. On demandoit à Smicrines, qui avoit entretenu cette fille , ce qu'elle pouvoit faire avec Sophocle : « C'est, » dit-il, une chouette qui veille sur un tom- » beau ». Sophocle étoit alors âgé de près de cent ans : ses enfans avoient voulu le faire interdire quelques années auparavant, sous prétexte d'incapacité de gérer ses affaires , & d'aliénation d'esprit , ce qu'ils prouvoient par le goût qu'il conservoit pour les courtisannes. Le poète ne répondit à cette accusation si deshonnête , qu'en lisant au public sa tragédie d'Œdipe à Colone , dont les juges furent charmés. Sophocle fut renvoyé de l'accusation , & peu s'en fallut que ses enfans ne fussent taxés d'impiété.

(3) Cécrops, premier roi d'Athènes, paroïssoit être le symbole de l'antiquité & de la vieillesse à une jeune personne telle que Phébiane.



L E T T R E X I X.

GEBELLUS à SALAMINE.

D'OÙ te vient donc ta fierté, Salamine? N'est-ce pas toi que j'ai tirée de la boutique de ce frippier boiteux, à l'insçu de ta mere, que j'entretiens chez moi sur le ton d'une fille honnête & bien dotée que j'aurois épousée? Et toi, vile créature, tu fais la revêche! tu ricanes à mes propositions! tu t'en moques, tu les méprises! continueras-tu sur ce ton d'impertinence? Prends garde que ton amant ne se ressouvienne qu'il est ton maître, & que je ne te réduise à la campagne au pénible métier de faire griller l'orge & de le moudre (1). Tu sauras alors par ton expérience, en quel abîme de maux tu t'es précipitée.

N O T E.

(1) C'étoit une très-ancienne coutume des femmes de la campagne, de faire griller

O v

322 LES COURTISANNES,

& de moudre de l'orge avec lequel on faisoit une espèce de gruau, ou des gâteaux cuits sous la cendre. On la trouve indiquée dans Hérodote (liv. 8), où rappelant les anciens oracles qui avoient annoncé la déroute de la flotte de Xerxès, il dit que Musée avoit prédit autrefois que les femmes du promontoire Colias feroient griller de l'orge au feu des rames ; ce qui put arriver lorsque les débris de la flotte persienne couvrirent les rivages de l'Attique. Quant à la menace que fait Gebellus à Salamine, elle est imitée des *Adelphes* de Ménandre, pièce traduite par Térence. On y lit qu'un vieillard, amoureux d'une musicienne qui ne l'écoutoit pas, dit, acte 4, scène 3 : « Je » m'en irai à la campagne, j'y menerai, » sous belles promesses, cette merveilleuse » créature ; nous verrons si elle ne s'adou- » cira pas, lorsqu'elle se verra couverte de » fumée & de cendres, & qu'elle fera lasse » de faire griller de l'orge ».

La réponse qui suit à la lettre de Gebellus, apprend que la menace ne réussissoit pas toujours au gré des vieillards, & que les jeunes courtisannes grecques savoient se mettre au-dessus.

LETTRE XX.

SALAMINE à GEBELLUS.

OUI, mon maître, je suis déterminée à tout souffrir plutôt que de coucher avec vous. Je n'avois pas pris la fuite cette nuit comme vous le soupçonniez; je ne m'étois pas cachée dans les brossailles; j'étois sous la huche que j'avois renversée sur moi. Je suis résolue à me pendre; je vous le déclare hautement. Ecoutez-moi, Gebellus; je vous hais; la masse énorme de votre corps me fait horreur, je ne vous vois que comme une bête féroce qui veut me dévorer, & dont la puanteur m'infecte. Allez donc à la malheure, ô le plus détestable des hommes; allez, & cherchez à contenter vos desirs avec quelque vieille fille & édentée, qui se fera parfumée avec un reste d'huile rance de térébenthine.



O vj

AVERTISSEMENT.

LES Lettres qui suivent jusqu'à la fin de ce Livre , ne sont pas écrites sous le nom des Courtisannes ; mais comme plusieurs y ont rapport , & qu'elles sont dans le genre érotique , il m'a paru que je ne devois pas les placer ailleurs , dans le nouvel ordre que je donne aux Lettres d'Alciphron.

LETTRE XXI.

PANOPE à EUTHIBULE.

EUTHIBULE, lorsque vous m'avez épousée, ma condition étoit honnête; je tenois un rang distingué parmi les filles de mon état. Mon pere Sostrène le Tyrien, & ma mere Damophile jouissoient d'une considération assurée : ils me fiancerent à vous, m'instituerent leur héritiere universelle, & me marierent avec vous pour avoir des enfans légitimes.

Mais votre légèreté, votre inconstance, votre goût pour la volupté vous portent à me négliger ainsi que nos enfans, pour vous livrer entièrement à la passion que vous inspire cette Calene, fille de Thalassion (1), qui est venue ici d'Hermione (2), prendre une maison à louage, & étaler ses charmes dans le Pyrée (3), où elle en fait commerce, au grand détriment de

toute la jeunesse amoureuse. Nos jeunes pêcheurs vont faire la débauche chez elle ; ils la comblent de présens ; elle n'en refuse aucun ; c'est un gouffre qui absorbe tout.

Vous ne vous contentez pas de lui envoyer des anchois , des mulets , ou d'autres poissons (4), tels que le commun des pêcheurs peut lui en apporter. Pareils présens feroient mal reçus de la part d'un homme marié , déjà d'un âge assez avancé & pere de grands enfans. Voulant vous y prendre de maniere à exclure vos rivaux , vous donnez à la belle des réseaux (ou dentelles) de Milet , & des robes de Sicile. Vous lui prodiguez l'or.

Cessez de vous conduire ainsi , Euthibule , renoncez à votre penchant pour la débauche & les courtisannes , ou sachez que je me retirerai chez mon pere , qui ne m'abandonnera pas , & qui vous in entera une action criminelle pardevant les magistrats , pour avoir raison des mauvais traitemens que vous me faites (5).

N O T E S.

(1) *Thalassion* signifie porteur d'eau, ou homme qui tire son profit de l'eau ; ce pouvoit aussi être un pêcheur , mais d'un rang fort au-dessous d'Euthibule , puisque Panope , quoique femme de pêcheur , le traite avec une sorte de mépris.

(2) Hermione , ville fort ancienne du Péloponnèse , fondée par Hermion , fils d'Europs (*Pausanias* , liv. 2 , ch. 34). On connoît encore ses ruines sur les bords du golfe de Napoléon de Romanie. Quantité de filles de cette ville ou de ses environs venoient à Athènes , faire ressource de leurs charmes , & le nom d'Hermionienne étoit synonyme avec celui de courtisane. C'est ainsi que la ville de Vénuse , dans la Campagne , fournissoit autrefois à Rome quantité de ces créatures , toujours au goût de ceux qui aiment les plaisirs faciles. Je préfère , disoit Juvénal (*Sat. 6*) , une vénusienne à Cornélie , mere des Gracques.

Malo Venusinam quàm , te Cornelia mater Gracchorum.

On prétend que Nettuno , dans la cam-

pagne de Rome, a succédé aux droits de Vénuse.

(3) *Dans le Pyrée.* Voyez sur le Pyrée la note 3 de la lettre IV. C'est là que les courtisannes se montroient en foule aux amateurs des plaisirs qu'elles promettoient. Et ce n'étoient pas les femmes seules que les Grecs y cherchoient. Eschines, dans un de ses discours contre Timarque, lui reproche qu'il avoit passé sa jeunesse au Pyrée, dans la boutique d'un barbier, pour y tirer profit de son corps, sous prétexte d'apprendre à raser.

(4) *Des anchois, des mulets ou d'autres poissons.* Panope dit que son mari n'envoyoit pas indifféremment toutes sortes de poissons à sa maîtresse. Il auroit craint que pareils présents ne lui rappellassent ce que ce métier avoit de vil. Il faisoit l'homme d'importance, & ne vouloit pas être regardé comme un pêcheur. Peut-être aussi que l'anchois & le mulet étant des poissons consacrés à la chaste Diane, ne devoient pas être envoyés à une courtisanne qui les auroit pris à mauvais augure, sur-tout de la part d'un amant déjà âgé qui devoit bien se garder de donner de

lui quelqu'idée contraire à ses prétentions. (Voyez *Athénée*, liv. 7) ; mais il lui envoyoit des réseaux ou dentelles de Milet, & des robes de Sicile. Cette isle fournissoit au luxe d'Athènes des choses recherchées, telles que d'excellens fromages, des pigeons qui se servoient sur les meilleures tables, & des robes de laine très-fine, de différentes couleurs, qui portoient le nom du pays où on les fabriquoit. (*Ath. l. 14.*)

(5) *Les mauvais traitemens que vous me faites.* Plutarque parlant des maris qui vont porter leurs galanteries hors de chez eux, dit : « Quand ils sont couchés auprès » de leurs épouses, qui seront belles bien » souvent, & qui leur porteront grande amitié, ils ne bougeront. Mais s'ils se trouvent » avec telle courtisane, comme étoient » Phryné ou Laïs, auxquelles ils auront » payé de bon argent pour coucher avec » elles, encore qu'ils ne soient pas bien disposés de leur personne, ou autrement » lâches à tel métier, ils feront néanmoins » tout ce qu'ils pourront pour exciter leur » luxure à cette volupté par une vaine » gloire ; tellement que Phryné étant déjà

» vieille & passée , disoit qu'elle vendoit
 » plus chèrement sa lie , pour la réputation ».
Plutarque , Regles & préceptes de la santé , art. 14. Et c'est-là ce qui excitoit , avec raison , les plaintes des femmes honnêtes , telles que Panope.

LETTRE XXII.

AUCHÉNIUS à ARMÉNION.

SI vous êtes en état de m'aider , dites-le moi ; mais ne découvrez mon secret à qui que ce soit (1). Je vais vous raconter du mieux que je pourrai la situation où je me trouve. L'amour s'est emparé de moi , & n'écoute plus ce que la raison m'inspire : mon bon sens est comme submergé par l'impétuosité de la passion.

Comment l'amour a-t-il pu se rendre maître d'un misérable pêcheur , qui a tant de peine à se procurer sa subsistance , au point de ne pas lui laisser un moment de relâche ! Oui , les feux dont je brûle

font aussi vifs que ceux de nos jeunes Athéniens les plus riches & les plus élégans ! Moi , qui me suis moqué si long-tems de ceux que la mollesse rendoit esclaves de leurs passions , je suis devenu la proie des miennes : je ne pense plus qu'à me marier ; je n'invoque d'autre dieu que l'Hyménée (2).

La beauté dont je rafole est fille d'un de ces nouveaux venus , qui ont passé , on ne fait pourquoi , d'Hermione (3) dans le Pyrée. Je n'ai point de dot à lui assurer , je n'ai que ma personne & mon état de pêcheur ; & cependant je me crois l'époux qui lui convient le mieux , si son pere n'est pas assez déraisonnable pour s'opposer à notre union.

N O T E S.

(1) *NE découvrez mon secret à qui que ce soit.* Il y a dans le grec : soyez plus taciturne qu'un aréopagite ; Ἀρειπαγίτε σιγαλώτερος. C'étoit un proverbe parmi les grecs ,

332 LES COURTISANNES,

qu'Erasme cite comme tiré d'une des lettres d'Alciphron. (*Chil. 4, cent. 10, adag. 6.*)

A Athènes, on faisoit le rapport des causes capitales à l'aréopage pendant la nuit, afin que l'attention ne fût point troublée, & ç'eût été un crime aux magistrats de ce tribunal d'en révéler quelque chose. Le conseil des Dix à Venise, dont la sévérité est si formidable, peut être comparé à ce tribunal : les causes qui y sont portées, sont traitées avec le plus grand secret, & la discrétion des magistrats est impénétrable.

(2) *L'Hyménée.* Selon les poètes, ce dieu est fils de Bacchus & de Vénus : les peintres le représentent sous la figure d'un jeune homme à chevelure blonde, couronné de roses, tenant un flambeau à la main, & d'une physionomie douce & très-bénigne. Proclus le lycien nous apprend que dans la solemnité des nœces, on invoquoit Hyménée, & que les chants que l'on faisoit en son honneur, n'étoient dans leur institution que l'expression des regrets qu'avoit laissés Hyménée, fils de Terpsichore, qui disparut au moment qu'il venoit de se marier. D'autres disent que ces chants de joie se renouvelloient en mémoire

d'Hyménée, jeune guerrier de l'Attique, qui poursuivit les pirates qui avoient enlevé plusieurs filles de son pays, & les tira de leurs mains. Quant à moi, dit Proclus, je pense que ces chants ne sont que les vœux que l'on fait pour demander une vie heureuse, & une société tranquille dans le mariage, entretenue par un amour mutuel. Dans la dialecte éolique, ὕμνεαιεν & ὁμο-voeiv expriment le vœu que ceux qui doivent vivre ensemble, forment pour trouver dans leur union, un accord constant de goûts & de sentimens. *Biblioth. grecque de Photius*, n°. 239.

(3) *Hermione*. Voyez sur cette ville, & les filles qui en sortoient, la note 2 de la lettre précédente.



L E T T R E X X I I I .

EUPLOUS à THALASSÉROS.

L'ABONDANCE vous plonge dans la volupté ; vous devenez fou. J'apprends que vous aimez une chanteuse , que vous ne cessez d'aller chez elle ; que tous les jours vous lui envoyez votre pêche (1). C'est l'honnête Sofias , le meilleur de nos voisins , qui m'apprend cette nouvelle. Il est de ceux qui s'informent exactement de la vérité , dans la crainte d'accréditer un faux bruit. C'est ce même Sofias qui fait tirer un excellent coulis des petits poissons qu'il prend dans ses verveux (2).

Dites-moi donc où vous avez pris ce goût pour la mélodie , la chromatique , le rapport harmonique des sons ? C'est ce qui étonnoit notre voisin , lorsqu'il m'apprenoit vos amours. Car ce ne sera pas seulement la beauté de la jeune fille , mais encore ses talens qui vous auront charmé.

Si vous m'en croyez , vous cesserez de faire tant de dépenses pour elle ; autrement le naufrage dont vous êtes menacé sur la terre , sera plus ruineux pour vous , que ceux que vous auriez à craindre sur la mer ; & le logement de la musicienne vous deviendra plus périlleux que le golfe Calidonnien (3) , ou la mer Thyrrénienne (4) ; car vous invoquerez inutilement Cratée (5) , si vous vous exposez volontairement au danger de faire naufrage.

N O T E S.

(1) *Vous lui envoyez votre pêche.* Les auteurs contemporains nous représentent les pêcheurs de l'Attique comme une espece d'hommes grossiers , de mauvaise foi , livrés à toutes sortes de débauches. Les poètes comiques les traitent mal. Diphile , dans le *Casion* , dit : « Je pensois qu'il n'y avoit » qu'à Athènes où les pêcheurs fussent in- » solens & trompeurs ; mais c'est une race » féroce dont la méchanceté est par-tout » la même , & dont il faut sans cesse se

336 LES COURTISANNES,

» défier ». Antiphanes, dans le *Misoponéron* ou l'Ennemi des méchans, dit qu'après les usuriers qui sont les plus exécrables des hommes, il n'y avoit rien de pis que les pêcheurs. Si l'on marchandoit quelques poissons auprès d'eux, à peine répondoient-ils; pour se donner un air plus décidé & plus dur, ils n'articuloient que la moitié des syllabes dont le mot étoit composé, pour *testares*, quatre, ils disoient *testr'*; *oëto*, huit, *oët'*. Ils rendoient par leur prononciation grossière une langue douce & sonore aussi désagréable que les jargons barbares des peuples du nord. (Athén. liv. 6.) Les gens de mer & les pêcheurs napolitains peuvent donner une idée des grecs de leur profession. Ils ont changé les agrémens de la langue italienne en un jargon dur & grossier que tout le peuple a adopté, & que les révolutions fréquentes où la populace tenoit souvent le premier rang, a rendu le langage commun, même des personnes de l'état le plus distingué. Les Siciliens surtout sont remarquables par la dureté avec laquelle ils prononcent l'espece d'italien dont ils se servent.

(2) *Coulis de petits poissons.* Les Grecs appelloient ce coulis ou sauce, *garos* ou *garus* ; il entroit dans la plupart de leurs ragoûts. Il paroît qu'il étoit relevé avec le sel & le vinaigre ; on le comparoit à la moutarde , qui , je crois , en faisoit partie. Les anciens poètes comiques en parlent. Cratinus donne à entendre qu'on le portoit dans des petits paniers, tels que ceux où l'on mettoit les fromages : d'autres le représentent comme liquide. (Voyez *Athén. liv. 2 & 9.*) C'étoit un objet de commerce pour les pêcheurs intelligens. Cette espece de sauce est encore d'usage dans les Indes orientales ; elle entre dans l'assaisonnement de la plupart des mets. Voyez *l'Histoire natur. civile & politique du Tonquin, partie I, chap. 6.*

(3) *Le golfe Calydonien.* C'est la partie de la mer de Grèce qui est resserrée entre les deux caps qui terminent l'Etolie & l'Achaïe au midi ; on l'appelle aujourd'hui le golfe de Corinthe ou d'*Engia*. Voyez *Strabon, liv. 8.* Cette mer est très-orageuse, & les vents contraires ou de réflexion qui se brisant sur les côtes élevées , réagissent

338 LES COURTISANNES,

sur la mer, y causent des tempêtes presque continuelles. La quantité de petites îles dont ces parages sont semés, le confluent de la mer du Péloponèse ou de la Morée, avec les eaux de la mer supérieure, tiennent les flots dans une agitation continuelle, & leur donnent une sorte de flux & reflux incertain, qui ne permettent pas aux navires de jouir jamais sur cette mer d'une navigation tranquille. Voyez *Héliodore*, liv. 5.

(4) *La mer Thyrrénienne*, aujourd'hui la mer de Toscane, qui s'étend le long d'une partie considérable de l'Italie, entre la Sicile, la Sardaigne & la Corse; elle baigne les côtes de Toscane, de l'Etat de l'Eglise & du royaume de Naples; de sorte que l'écueil fameux de Scylla, dans le détroit appelé le fare de Messine, sur la côte de Calabre, se trouvoit dans cette mer. Le rhéteur y fait allusion lorsqu'il parle de Cratée.

(5) *Cratée*. On prétend que cette déesse est la même qu'Hécate, qui présidoit aux enchantemens & aux sortilèges. Homère, (*Odyss.* liv. 12) fait conseiller à Ulysse par Circé, lorsqu'il se trouvera entre Carybde & Scylla, de passer vite, & d'appeler à

son secours la déesse Cratée , qui a mis au monde ce monstre horrible (Scylla). Elle devoit arrêter sa violence , & l'empêcher de se jeter sur lui. L'auteur des lettres fait allusion aux conseils que Circé donnoit à Ulysse , pour se soustraire aux chants des syrènes & à la cruelle avidité de Caribde & de Scylla , qui étoient représentés comme deux monstres qui engloutissoient tous les navires qui les approchoient. Comparaison propre à caractériser ce que le pêcheur amoureux avoit à redouter de la courtisane dont les charmes l'avoient séduit.

L E T T R E X X I V .

THALASSEROS à EUPLOUS.

Vos remontrances sont inutiles , mon cher Euplous, l'amour m'a subjugué (1). Je me sens blessé de ses traits , embrasé de ses feux. Je ne me séparerai pas de la beauté qui m'enchanté. Ne sommes-nous donc pas faits pour aimer ? N'est-ce pas d'une déesse de la mer qu'est né le petit dieu auquel

P ij

j'obéis? Cupidon n'existe que pour notre bonheur; il s'est rendu maître de mon cœur. Lorsque j'embrasse ma maitresse sur le bord de la mer (2), je suis heureux; je crois tenir entre mes bras Panope ou Galathée, les plus belles des Néréides (3).

N O T E S.

(1) *L'AMOUR m'a subjugué.* Le poète Alexis, cité par Stobée (Dis. 61), dit :
 « L'Amour est le plus grand des dieux, &
 » le plus puissant. Parmi les hommes, on
 » n'en rencontre point, quelque exactes que
 » soient leurs mœurs, quelque circonspec-
 » tion qu'ils apportent à toutes leurs dé-
 » marches, qui ne cèdent quelquefois à son
 » empire ».

(2) *Sur le bord de la mer.* Mélitte, dans les Amours de Clitophon & de Leucippe, liv. , dit à peu - près la même chose :
 « Les amans trouvent par-tout le lit nuptial :
 » aucun lieu n'est inaccessible à Cupidon.
 » La mer même semble l'endroit le plus
 » favorable aux secrets mystères de Vénus

» & de l'Amour. Vénus est fille de la mer :
 » rendons graces à la mere des Amours ;
 » unissons-nous , c'est le moyen de lui plaire
 » & de nous rendre dignes de ses faveurs ».

(3) *Les plus belles des Néréides.* Panope , Néréide , une des divinités littorales que l'on disoit fille de Nérée & de Doris ; celle que les gens de mer invoquoient le plus souvent , & dont ils espéroient le plus de secours , ainsi que l'indique son nom. Galathée étoit une autre Néréide , sœur de Panope , célèbre par sa beauté , sur-tout par la fraîcheur de son teint & la blancheur de sa peau. On voit que le pêcheur , touché des charmes de sa belle , la comparoit à tout ce qu'il pouvoit imaginer de plus aimable & de plus séduisant. « Tout amoureux , dit Euripide dans Stobée (*ub. sup.*) , » s'il trouve une amante sensible à ses vœux , » ne desire plus rien , il se croit au comble » du bonheur ».



L E T T R E X X V .

GLAUCIPPE à CHAROPE.

O MA mere ! je ne suis plus à moi-même. Non , je ne soutiens pas l'idée d'épouser Méthymnée , fils du gouverneur , auquel mon pere dit qu'il m'a fiancée dernièrement , depuis que j'ai vu ce jeune citoyen qui faisoit les fonctions d'oscophore (1) , lorsque vous m'ordonnâtes d'aller à la ville pendant les dernieres fêtes de Bacchus.

Qu'il est beau , ma mere ! qu'il est charmant ! qu'il me plaît ! ses cheveux , naturellement frisés , retombent en boucles sur ses épaules : son souris est plus agréable que le frémissement de la mer tranquille (2) , la douceur de ses regards , la beauté de ses yeux ne peuvent être comparées qu'à l'onde éclairée par les premiers rayons du soleil levant. L'agrément de toute sa physiono-

mie est tel que les Graces au sortir de la fontaine de Gargaphe (3), semblent avoir abandonné Orchomène (4) pour venir folâtrer sur ses joues : ses levres ont l'éclat & la fraîcheur des roses que Vénus auroit détachées de son sein pour les former. Oui, je l'aurai pour époux ; ou à l'exemple de Sapho la Lesbienne, je n'irai pas chercher le rocher de Leucade (5) ; mais je me précipiterai dans la mer du haut des écueils qui bordent le Pyrée.

N O T E S.

(1) *OSCOPHORE*. On donnoit ce nom aux jeunes gens qui dans les fêtes de Bacchus que l'on célébroit au mois d'octobre, portoient des thyrses environnés de pampres, & surmontés d'une couronne de fleurs. Ceux qui étoient choisis pour cet exercice, devoient avoir leurs pere & mere encore vivans. Ils couroient du temple de Bacchus à celui de Minerve. Le premier arrivant remportoit le prix de la course ; & pour récompense, il avoit l'honneur de

P iv

344 LES COURTISANNES;

faire le sacrifice, en répandant d'un vase un mélange de vin, de farine, de miel & d'huile. Les auteurs grecs sont d'accord sur l'établissement de cette fête qu'ils attribuent à Thésée; mais ils lui assignent différentes causes. Les uns prétendent qu'elle fut instituée au retour du voyage que fit Thésée à l'isle de Crète, dans lequel il fut assez heureux pour tuer le minotaure, & délivrer la ville d'Athènes du tribut annuel de sept jeunes hommes qu'elle devoit envoyer tous les ans pour être dévorés par le monstre; & c'est pour cela, disent-ils, qu'il n'y en a que sept employés dans la course des oscophories. Les autres disent que cette fête fut établie en l'honneur d'Ariadne, dont la tendresse ingénieuse avoit tiré Thésée des détours du labyrinthe. Comme le héros retourna dans la saison de la vendange, le culte de Bacchus s'est trouvé mêlé à cette cérémonie. Minerve y eut aussi quelque part, comme inventrice de l'art de filer. Les jeunes gens n'étoient pas couronnés de fleurs dans cette cérémonie comme dans les autres, parce que Thésée ayant oublié de changer les voiles noires de son vaisseau, ainsi qu'il en étoit convenu avec son pere Egée, s'il

étoit vainqueur du minotaure , celui-ci apercevant de loin le vaisseau avec ses voiles noires , crut que son fils avoit péri dans l'expédition , & se précipita dans la mer. Cet accident funeste empêcha que Thésée & les jeunes gens qu'il ramenoit ne se couronnassent de fleurs dans les fêtes & les sacrifices qu'occasionna leur heureux retour. Voyez *Plutarque, vie de Thésée*, & le *Traité des fêtes de la Grèce par Meursius*.

(2) *Le frémissement de la mer tranquille.*
 Dans le grec il est dit qu'il sourit aussi agréablement que la mer tranquille. Cette idée riante a été souvent employée par les meilleurs poètes : l'Océan , dit Lucrece , liv. 1 , prend une face riante ; *tibi ridet æquora ponti* : mais il ne faut pas se fier , dit ailleurs le même poète , à ces apparences gracieuses qui souvent sont si voisines de la tempête & du naufrage ; *subdola cum ridet placidi pellacia ponti* (l. 2). Il faut fuir les trahisons de l'élément perfide , & se défier de son attrait au milieu du calme. Aussi lit-on dans l'Anthologie (liv. 3 , ep. 22) :
 « Vous ne me verrez pas m'embarquer ,
 » quand même la mer riante me présente-

P v.

346 LES COURTISANNES,

» roit toutes les apparences de la tranquillité, ou que le doux zéphir ne feroit » qu'agiter mollement les ondes ». Cet aspect de la mer au soleil levant ou à son couchant, donne le spectacle le plus noble & le plus gracieux, par les couleurs variées que produisent les différentes réfractations de la lumière sur la surface de l'onde, lorsque, comme le disent les Vénitiens, la mer fait huile, *mare fa oglio*.

(3) *La fontaine de Gargaphe.* Pline, l. 4, chap. 7, place la fontaine de Gargaphe en Béotie. Pausanias, l. 9, ch. 4, dit qu'elle étoit auprès de la ville de Platée; que le satrape Mardonius en infecta l'eau, parce que les Grecs, qui étoient campés dans le voisinage, n'en avoient point d'autre à boire; mais qu'elle fut ensuite nettoyée & purifiée par les Platéens; sans doute après que les Grecs eurent vaincu Mardonius qui périt à la bataille de Platée.

(4) *Orchomène.* Etéocle, roi de Thèbes, érigea le premier un temple aux trois Graces à Orchomène, ville de la Béotie, qui n'est plus qu'un petit bourg de la Livadie, qui a conservé le nom d'*Orcomeno*. Les

anciens n'ont d'abord reconnu que deux Graces sous le nom d'*Auxo* & d'*Egémone*, deux termes grecs dont le premier signifie *j'augmente*, & le second *je conduis*. Hésiode, dans sa Théogonie, est, à ce qu'on prétend, le premier qui en ait reconnu trois, sous les noms d'Euphrosine, Aglaé & Thalie. Les premiers artistes grecs ont représenté les Graces habillées. C'est ainsi qu'on les voyoit dans les monumens antiques, & même dans leurs statues placées à l'entrée de la citadelle d'Athènes, que l'on disoit avoir été sculptées par Socrate. Leur culte étoit accompagné de cérémonies que l'on cacheoit au vulgaire. Par la suite, les peintres & les sculpteurs crurent donner plus d'expression aux Graces en les représentant nues. Cet usage, déjà ancien du tems de Pausanias, n'a pas changé. Voyez *Pausanias*, l. 9, ch. 35 ; & *Strabon*, l. 9.

(5) *Sapho la Lesbienne*, née à Mitylène dans l'isle de Lesbos, célèbre par son talent pour la poésie, & décriée par la singularité de ses amours, devint, sur le retour de l'âge, éperduement amoureuse du jeune Phaon son concitoyen, dont la beauté

348 LES COURTISANNES ,

faisoit tourner la tête à toutes les femmes & filles de son pays. Les beaux vers de Sapho & sa réputation ne le touchèrent point ; il resta insensible , & contraignit par ses froideurs sa malheureuse amante à se jeter du haut du promontoire de Leucade dans la mer. C'étoit alors le remède à la mode contre les rigueurs de l'amour , & on appelloit le rocher de Leucade , le saut des amoureux. On le connoît encore , il est dans l'isle de Sainte-Maure , autrefois *Leucas* ou *Leucate*. Il s'avance dans la mer , & n'est séparé du continent que par un canal d'environ cinquante pas , que l'on croit être artificiel. Ovide fait remonter l'usage de se jeter dans la mer du haut du rocher de Leucade , jusqu'au tems de Deucalion & de Pirrha. Voyez la *Bibliothèque grecque de Photius* , à l'article de Ptolémée , fils d'Héphestion , auteur d'une compilation sous le titre de *nouvelles Histoires instructives* , n°. 190.



LETTRE XXVI.

CHAROPPE à GLAUCIPPE.

LA tête te tourne, ma fille, tu as raison de le dire; tu n'es plus à toi-même. C'est de l'ellébore (1) qu'il te faut, & du plus actif, de celui d'Anticyre dans la Phocide. Comme tu as perdu tout d'un coup la pudeur de ton âge & de ton sexe ! Calme-toi; rentre en toi-même; bannis de ton cœur & de ton esprit le sujet qui te tourmente. Si ton pere en favoit le moindre mot, s'il s'en doutoit, à l'instant il te précipiteroit dans les flots, & tu deviendrois la proie des monstres de la mer.

N O T E S.

(1) *DE l'ellébore.* Il y a deux sortes d'ellébore, le blanc, *veratrum*, planté dont les racines sont très-purgatives, qui croissoit dans l'isle d'Anticyre, voisine de la

Phocide, & que les anciens employoient avec succès dans quelques maladies violentes, telles que la rage ou la folie. On ufoit plus souvent de l'ellébore noir, ou *melanpodium*, ainsi nommé parce que le berger Mélampus s'en servit le premier pour purger & guérir les filles de Prétus, qui faïties d'une espece de rage pour avoir osé penser & dire qu'elles étoient plus belles que Junon, couroient sur lui pour le dévorer. Pline (*liv. 25, ch. 15*) dit que ce fut avec le lait de ses chevres, nourries d'ellébore, que Mélampus guérit les filles de Prétus. Il donne dans ce même chapitre la maniere de préparer l'ellébore & de l'administrer. Il assure qu'il purgeoit toute sorte de bile & de mélancolie. Pausanias (*liv. 12, ch. 36*) Voyage de la Phocide, dit que les montagnes qui environnent la ville d'Anticyre sont pleines de roches parmi lesquelles il croît une grande quantité d'ellébore. « C'est une plante médicinale; il y » en a de deux especes, l'une noire qui » purge le ventre, l'autre blanche qui est » un vomitif. C'est de la racine de l'une » & de l'autre que l'on se sert ». On en ufoit constamment pour guérir la folie; d'où le

proverbe cité par Horace (*Sat. 3, liv. 2*), *Naviget Anticyram*, qu'il fasse un voyage à Anticyre. *Tribus Anticyris insanabile caput*, une tête sur laquelle les productions de trois Anticyres ne feroient rien; pour désigner une folie incurable. Aristophane, dans la comédie des Guêpes, avoit dit *Bibe elleborum*, bûvez de l'ellébore, par où il désignoit quelqu'un qu'il falloit guérir de sa folie. Cette comparaison, si familière aux anciens, ne nous laisse aucun doute sur l'usage de l'ellébore.

L E T T R E X X V I I.

DRYANTIDES à CHRONION.

LE plaisir d'habiter avec moi, le soin de nos enfans, le séjour de la campagne, tout cela t'est indifférent. Le luxe, les délices de la ville t'ont séduite. Pan & les nymphes champêtres sont devenus les objets de ton aversion. Où sont les tems heureux où les noms des épimélides (1), des

driades , des nayades te paroissent si flatteurs ?

De nouvelles divinités ont attiré tous tes regards , tous tes empressements. Les anciennes , celles auxquelles tu adressois d'abord tes vœux , ont été forcées de faire place aux koliades , aux ghénétyllides (2). Mes toits rustiques sont-ils dignes de loger des déesses aussi distinguées ?

Bien d'autres encore sont devenues les objets de ton culte. Je ne t'en rappellerai pas les noms que j'ai oubliés , tant ils m'ont paru nouveaux & extraordinaires.

O ma femme ! tu ne fais où tu en es. Que sont devenues ton honnêteté & ta raison ! Prétendrais-tu te mettre au niveau de ces femmes d'Athènes qui vivent dans le luxe le plus voluptueux ? dont le visage peint annonce les mœurs les plus dépravées ? Le fard , le blanc & le rouge entre leurs mains , le disputent à l'art des plus excellens peintres ; tant elles sont exercées à se donner le teint qu'elles croient

le plus convenable à leurs desseins (3).

Si tu peux donc revenir à ton bon sens, à ces mœurs simples & honnêtes qui faisoient ma satisfaction & ton bonheur, tu ne connoîtras d'autre fard que l'eau , & quelquefois le savon.

N O T E S.

(1) *EPIMÉLIDES*, *Driades*. Pausanias, l. 8 , ch. 4 , parle de ces divinités champêtres qu'il joint ensemble. Il paroît qu'anciennement dans l'Attique , les bonnes gens de la campagne donnoient ces noms aux femmes qu'ils aimoient. Epimélis ou Epimélide désignoit un caractère de douceur & de bonté , une femme soigneuse. Les driades étoient les nymphes des bois ; leur nom venoit du mot grec *drus* , chêne. Les naïades étoient les nymphes des fontaines , de *naïo* , fluo.

(2) *Aux koliades* , *aux ghénétyllides*. Il paroît que ces noms convenoient à Vénus , & à quelques attributs particuliers sous lesquels elle étoit honorée. Vénus *koliar*

354 LES COURTISANNES,

ou au pied léger, ainsi nommée parce qu'un jeune homme de l'Attique lui fit élever un temple sous cette dénomination, en reconnaissance de ce qu'il avoit été tiré des fers par le secours d'une jeune thyrrénienne, & avoit eu la liberté de s'enfuir de la captivité où il étoit détenu ; ou parce qu'elle avoit un temple sur le promontoire Kolias, ou Sunnium, dont parle Strabon (*liv. 9*) disant que c'est sur cette côte que le flot apporta les débris de la dernière flotte des Perses après sa défaite. Quant aux *ghénétylliades*, Pausanias écrit que leur culte étoit établi à Kolias, canton de l'Attique, & il pense que ces déesses étoient les mêmes que celles que les Phocéens de l'Ionie appelloient *ghénaïdes*, ou protectrices de la génération. Les gens de la campagne qui n'entendoient rien à tout ce raffinement de dévotion dans leurs femmes, les soupçonnoient plutôt d'un goût secret pour le libertinage & le désœuvrement des femmes de la ville, que de tout autre projet plus raisonnable.

(3) *Le plus convenable à leurs desseins.*
Lucien, dans le Dialogue des amours, ne

parle pas plus favorablement des fantaisies
 des femmes grecques. Après avoir décrit
 au long l'appareil de leurs toilettes , la dé-
 pense énorme qu'elles faisoient en habits ,
 en parfums , en bijoux : « C'est , dit-il , dans
 » cet appareil qu'elles se montrent ; mais
 » quelle est leur conduite ? Lorsqu'elles sor-
 » tent ainsi parées , c'est pour assister à des
 » cérémonies , à des mystères , pour hono-
 » rer des divinités dont les noms mêmes
 » sont inconnus aux maris , & qui leur sont
 » légitimement suspects. Quoique l'on dise
 » que l'on n'y admet point d'hommes , pour-
 » quoi donc au retour sont-elles obligées
 » de rester si long-tems dans le bain » ? Il
 est question dans ce passage des *koliades*
 & des *ghénétylliades*. Les premières grec-
 ques , ainsi que toutes les femmes , vivant
 dans l'état de la nature , ignoroient le pou-
 voir de leurs charmes ; elles étoient aussi
 indifférentes sur un intérêt si cher , que leurs
 tristes & sombres époux. Mais avec le tems ,
 elles goûterent le prix de la louange , elles
 surent faire valoir leurs attraits , en les ac-
 compagnant d'une parure qui les rendit
 plus piquans. Ainsi elles s'attirèrent les re-
 gards & les empressemens des hommes ,

356 LES COURTISANNES,

dont elles chercherent à se conserver l'attachement, en développant les qualités aimables du caractère, & en assurant à leur société des agrémens toujours nouveaux. Ce n'est qu'à la longue que les maris s'habituerent à cette façon de vivre de leurs épouses.

L E T T R E X X V I I I .

C H E R E S T R A S T E à L É R I O N .

QUE les dieux te punissent, perfide Lérion ! tes caresses, ton vin, ton concert de flûtes m'ont amusé au point que j'ai oublié les ordres de mes maîtres, qui m'avoient envoyé à la ville. Ils m'attendoient dès le matin avec les cruches que je devois leur rapporter; & moi qui ai voulu faire l'agréable mal-à-propos, j'ai passé une partie de la nuit à prendre part aux plaisirs dont tu es si libérale, j'ai dormi jusqu'au jour. Va, malheureuse ! ce n'est pas avec les gens de mon état que tu dois faire étalage de tes charmes;

tu en tireras meilleur parti avec les jeunes citoyens d'Athènes (1); car si tu m'y re- prends jamais , ce ne fera pas à ton avan- tage.

N O T E.

(1) *Les jeunes citoyens d'Athènes.* Sans doute ils ressembloient aux jeunes gens de la cour d'Alcinoüs, qui , suivant ce qu'en racontoit le bon roi des Phéaques à Ulysse , n'étoient occupés que des festins , de la musique , de la danse , des habits , des bains chauds , du sommeil , & d'une molle oisiveté ; *Odyssée* , liv. 8 , inclinations qu'Horace peint dans la seconde épître du livre 1 , vers 29 ,

*In cute curanda plus æquo operata juvenus ,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies , &
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.*

Toujours appliquée à faire bonne chere , à vivre dans les plaisirs , qui ne trouvoit rien de plus beau que de dormir jusqu'à midi , & d'aller ensuite talmer ses ennuis par la danse & la musique.



L E T T R E X X I X .

EPIPHYLLIS à AMARACINE.

J'AVOIS fait une guirlande de fleurs choisies ; je la portois au temple de l'Hermaphrodite (1), pour l'y suspendre à la mémoire de cet homme qui avoit si bien sù me plaire , & que je regrette encore (2).

Je me suis apperçue qu'une troupe de jeunes libertins observoient mes démarches , & j'ai soupçonné qu'ils étoient apostés par Moschion. Car depuis que j'ai perdu l'excellent Phédria , il n'a cessé de me persécuter , voulant , dit-il , m'avoir pour femme. Mais la tendresse que je conserve pour mes jeunes enfans , & plus encore le souvenir de mon cher Phédria , m'ont empêchée de l'écouter.

Mon imprudence m'a conduite , sans le prévoir , à l'hymen le plus honteux. Une forêt a été mon lit nuptial. Le cruel Mos-

chion m'a fait entraîner dans le plus épais du bois ; là , dans l'obscurité

.

Une entreprise criminelle m'a donné un second mari : c'est contre ma volonté qu'il a acquis des droits sur ma personne ; mais il n'en est pas moins mon mari.

Qu'il est heureux de n'avoir jamais été exposée à de pareils malheurs ; mais quand on les a soufferts , il faut les dévorer en silence.

N O T E S.

(1) *Au temple de l'Hermaphrodite.* Cette lettre singulière me paroît être l'allégorie de quelqu'aventure connue du tems d'Alciphron. Je ne devine pas quelle étoit la dévotion d'Epiphyllis , d'aller offrir une guirlande au temple de l'hermaphrodite , ni quel rapport cet être indécis dont on fait ici une divinité , pouvoit avoir avec un mari tendrement aimé , & qui laissoit des enfans chéris à sa veuve.

Je trouve dans Pausanias (*liv. 7, ch. 17*) que l'on voyoit à Dime, ville de l'Achaïe, un temple consacré à Dindymène & Atys. Ce qu'étoit cet Atys, dit Pausanias ; c'est un mystere que l'on tient si secret, que je n'en ai rien pu apprendre Il cite ensuite Hermesianax, poëte élégiaque, qui a dit qu'Atys étoit fils d'un phrygien nommé Calaus, & qu'il étoit né impuissant. Quand il fut grand, il alla en Lydie, où il enseigna le culte de la mere des dieux ; ce qui le rendit si cher à cette déesse que Jupiter en fut indigné, & qu'il suscita un sanglier qui ravagea les champs des Lydiens, tua une infinité de personnes, & Atys lui-même. Or cet Atys passe constamment pour être le même que l'hermaphrodite. Les mythologistes disent que le jeune Atys fut cher à la mere des dieux, mais qu'étant devenu amoureux de la nymphe Sagaris, il fut saisi d'une espece de folie qui le porta à se mutiler lui-même ; après sa mort, la déesse le changea en pin.

. . . . *Pinus*

*Grata deum matri: siquidem Cibelaïus Atys
Exuit hæc hominem, truncoque induruit illo.*

Ovid. Mét. L. X, Fab. 2.

. . . *Pinus*

(2) *Que je regrette encore.* Il est désigné ici sous le nom d'Alopécien ; sans doute que Phédria , mari d'Epiphyllis , étoit de la bourgade d'Alopèce , vignoble de l'Attique dont parle Meursius.

LETTRE XXX.

ANTHYLLÉ à CORISQUE.

JE m'attends à tout , même à voir remonter les fleuves à leur source (1), puisqu'à votre âge , ô Corisque , ayant des enfans & des petits-enfans , la tête vous tourne pour une joueuse de guitare que vous aimez.

De quels traits cruels vous me percez ! oui , j'en ai le cœur brisé. Quelle douleur pour moi ! quelle ignominie ! Après trente ans de mariage , vous m'abandonnez pour une créature infâme , une courtisane abandonnée , qui par ses artifices & son libertinage semblera vous donner des plaisirs toujours nouveaux (2) , jusqu'à ce qu'elle

ait ruiné votre santé & absorbé tout votre bien. Vous êtes le jouet des jeunes gens & d'une courtisane, qui ne cessent de vous tourner en ridicule (3). Malheureux vieillard, vous ne voulez pas vous en appercevoir !

N O T E S.

(1) *REMONTER les fleuves à leur source*. Ovide emploie la même idée, qu'à son ordinaire il présente sous toutes ses faces. *Trist. 1, Elég. 7.*

*In caput alta suum labentur ab æquore retro.
Flumina*

*Omnia jam fient, fieri quæ posse negabam,
Et nihil est de quo non sit habenda fides:
Hæc ego vaticinor, quia sum deceptus ab illo;
Laturum misero quem mihi rebar opem ...*

Les fleuves les plus profonds remonteront de la mer à leur source ; ce qui paroïssoit le plus impossible arrivera ; il n'y aura désormais rien d'incroyable : je le prédis : j'ai été trompé par celui dont les secours faisoient toute mon espérance ...

(2) *Des plaisirs toujours nouveaux. Il*

est à remarquer que le texte grec porte expressément que la courtisanne dont il est question avoit le secret dont le satyrique françois dit que la Neveu fit usage si long-tems

Et combien la Neveu avant son mariage,
A de fois au public vendu, &c.

Boil. Sat. 4.

(3) *Vous tourner en ridicule.* Les poètes comiques investivoient sans cesse les amans furannés des courtisannes. « Tenez-vous » donc , dit Phileterre , dans *la Chasseresse* , » prenez les mœurs de votre âge. Ne voyez- » vous pas combien il est fâcheux de vivre » & mourir en même-tems ? Voudriez-vous » terminer votre carrière , comme on dit » que Phormesius a fini la sienne, *in coitu* » ? Timoclès , dans *les Marathoniens* , s'adressant à un vieillard débauché : « Je vous le » demande , vous est-il donc si gracieux , » à vous qui voyez de si près la fin de » votre vie , de passer les nuits tantôt avec » Corisque , tantôt avec Chamétippe , tantôt avec d'autres créatures aussi abandonnées » ? Le vieux fou répond : « Eh ! » qu'y a-t-il donc de plus agréable que ce

Q ij

» bel embonpoint » ? &c. Ce vieillard, toujours ivre de la crapule de la volupté, vivoit avec les plus viles des courtisannes; les noms que leur donne le poëte l'indiquent : *Corisque* signifie jeune vache, & *Chamétippe*, prostituée à tout venant. Voyez *Athenée*, l. 13.

LETRE XXXI.

*DIPSAPAUSILIPPE à
PLACENTAMION.*

J'AI apperçu la belle Névriss, cette fille charmante qui porte les corbeilles (1) à nos solemnités; la forme régulière de ses bras & de ses mains, le feu de ses yeux, l'élégance de sa taille, l'éclat de son teint m'ont inspiré tout d'un coup l'amour le plus vif. J'ai oublié qui j'étois (2), je suis accouru pour l'embrasser. Mais réfléchissant aussitôt sur la folie de ma démarche, j'ai reconnu que je ne pouvois tout au plus prétendre qu'à baiser la trace de ses pieds

divins. O témérité inouïe ! moi dont toute l'ambition devoit se borner à me nourrir de légumes ou de gruaux ; enivré , étourdi des fumées d'un repas trop succulent , je porte mes vœux sur un objet sur lequel je ne devrois pas même lever les yeux ! O mes amis ! réunissez-vous , accablez-moi de pierres ; que la quantité dont vous m'en couvrirez devienne le tombeau de mes amours , avant que mes feux insensés ne me fassent sécher de langueur.

N O T E S.

(1) *Qui porte les corbeilles.* La belle Névris est désignée dans le texte par la qualité de *canéphore*. C'est le nom que l'on donnoit à des jeunes filles qui dans les cérémonies religieuses portoient sur la tête des corbeilles couronnées de fleurs , qui contenoient ce qui étoit nécessaire aux sacrifices. Dans ces sortes de cérémonies , la canéphore marchoit la première ; ensuite venoit le phallophore , ou celui qui portoit le thyrsé couronné ; le corps de la musique

366. LES COURTISANNES, &c.

les suivoit. Il y avoit d'autres canéphores ou porteuses de corbeilles pour des cérémonies particulieres; ainsi une jeune athénienne, la veille de son mariage, accompagnée de son pere & de sa mere, portoit au temple de Minerve une corbeille pleine d'offrandes, pour rendre son mariage heureux, & se concilier les bontés de la déesse protectrice de la virginité, qu'elle craignoit d'offenser en quittant son parti pour se marier. Voyez le *Scoliaſte d'Aristophane* sur la comédie des Oiseaux, & *Meursius*, l. 6, sur les fêtes de la Grèce.

(2) *J'ai oublié qui j'étois.* C'est un parasite qui parle. Le nom que lui donne l'auteur, le qualifie. *Dipsapausilippe*, signifie qui souffre la soif ou qui est altéré; & *Placentalion*, auquel il écrit, est la même chose que l'avaleur de gâteaux. Cette espece d'hommes si multipliée à Athènes, se fera connoître dans la seconde Partie de ces Lettres.

Fin du Tome premier.

*CATALOGUE de quelques Ouvrages
relatifs à l'Histoire Ancienne , qui se
trouvent chez le même Libraire.*

- Lettres sur la Mythologie , par Blackeal ,
traduites de l'Anglois. Paris , 1771 , in-12. 3 l.
- Dictionnaire abrégé de la Fable , par Chompré.
Paris , 1774 , in-12. 2 l. 10 s.
- Voyages de Cyrus , avec un Discours sur la
Mythologie , par Ramsay. Paris , 1753 , 2 vol.
in-12. 4 l.
- Mémoires pour servir à l'Histoire de la Religion
secrete des anciens peuples , ou Recherches
historiques & critiques sur les Mysteres du
Paganisme , par M. le Baron de Sainte-Croix.
Paris , 1784 , in-8. 6 l.
- Dialogues des Morts , avec un Recueil de Fables
& morceaux d'Histoire , fait pour l'éducation ,
par M. de Fénelon. Paris , 1784 , in-12.
2 l. 10 s.
- Nouveaux Dialogues des Morts , recueillis de
divers Journaux , & choisis avec soin. Bouillon ,
1775 , in-12. 3 l.
- Dialogues des Morts , & Pluralité des Mondes ,
par Fontenelle. Paris , 1766 , in-12. 3 l.
- Dialogues des Morts , traduits de l'Anglois de
Lyttelton. Amsterdam , 1767 , in-8. 4 l. 10 s.
- Lettres de Pline le jeune , & Panégyrique de
Trajan , traduits par de Sacy. Paris , 1721 ,
4 vol. in-12. gros car. 10 l.
- Les mêmes , 3 vol. in-12. pet. pap. 6 l.
- Extrait des Epîtres de Sénèque , par M. Sablier.
Paris , 1770 , in-12. 2 l. 10 s.

- Dictionnaire Classique , portatif de la Géographie ancienne.** *Paris , 1768 , in-8.* 6 l.
Dictionnaire Géographique , Historique & Critique de la Martiniere. *Paris , 1768 , 6 vol. in-folio.* 120 l.
Géographie ancienne abrégée , par M. d'Anville. *Paris , 1769 , in-fol. gr. pap. en feuilles.* 24 l.
 — **La même.** *Paris , 1769 , 3 vol. in-12. fig.* 10 l. 10 s.
Chronologiste manuel , par M. Chaudon. *Paris , 1770 , in-24.* 2 l. 10 s.
Histoire universelle de Bossuet. *Paris , 1771 , 2 vol. in-12.* 5 l.
Extraits de l'Histoire universelle de Bossuet. *Paris , 1777 , in-12.* 1 l. 15 s.
Principes d'Histoire pour l'éducation de la jeunesse , par l'Abbé Lenglet du Frenoy. *Paris , 1752 , 6 vol. in-12.* 18 l.
Révolutions des Empires , Royaumes , Républiques & autres Etats considérables du monde , depuis la création jusqu'à nos jours , par Renaudot. *Paris , 1769 , 2 vol. in-12.* 7 l.
Epoques élémentaires de l'Histoire universelle , par M. Mahaux , en 10 grandes feuilles in-fol. en feuilles. 1 l. 4 s.
Analyse chronologique de l'Histoire universelle , par M. Philippe de Prétot. *Paris , 1756 , in-8.* 2 l.
Abrégé de l'Histoire Ancienne. *Paris , 1783 , in-12.* 2 l.
Histoire du Commerce & de la Navigation des Egyptiens , sous le regne de Ptolomée , par M. Ameillon. *Paris , 1766 , in-8.* 2 l. 10 s.





